

27 avril (The Economist)

<https://www.economist.com/leaders/emmanuel-macrons-triumph-and-the-challenges-he-now-faces/21808961>

Leaders | The centre holds

Emmanuel Macron's triumph, and the challenges he now faces

The anger that buoyed Marine Le Pen will not go away



Apr 26th 2022

IN THE END, it wasn't close. **Emmanuel Macron stormed to a second term** as France's president, trouncing his nationalist-populist rival Marine Le Pen by **58.5% to 41.5%** on April 24th. Gloomy liberals noted that her vote share rose by eight points since their previous encounter in 2017. **Nonetheless, despite pandemic, war and inflation, Mr Macron has achieved something no French president has managed for 57 years.** He won re-election while also controlling a majority in the national legislature (**so disgruntled voters had no one else to blame**). **France and Europe have dodged a calamity.** Had Ms Le Pen won, she would have undermined NATO, appeased Vladimir Putin, challenged the legal foundations of the EU and stoked racial tension at home.

Mr Macron tried to sound humble in victory. Standing before the Eiffel Tower, he admitted that: "Our country is beset by doubts and divisions." He added: "Today's vote requires us to consider all of the hardships of people's lives and to respond effectively to them and to the anger expressed." **Ms Le Pen articulated that anger, which is one reason why she did as well as she did, though she offered few coherent remedies.** The quality of Mr Macron's response will determine whether his second term is a success or a failure.

First, he will need to keep his majority when the French choose a new parliament in June. His party, La République en Marche (LREM, note the last two initials), and its allies currently hold 60% of seats. **French legislative elections are unpredictable, but there is a good chance he will retain his grip.**

What, though, should Mr Macron do with his fresh mandate, and **the freedom that comes from not now being eligible to seek re-election?** One of his main bits of unfinished business is to **tackle a pension system that France's rickety finances can ill afford.** He has promised to raise the retirement age from 62 to 65. **The snag is, that will be deeply unpopular, and he has already hinted that he might settle on 64.** Is he ready to face down furious protests by workers yearning for early retirement? **Or will he cave, as he did to the gilets jaunes and their fuel-tax protests in 2018?** His plan to pay teachers more if they take on more tasks will upset teachers' unions. His campaign against red tape has far to go. **He seems to have given up on making French labour markets any more flexible. He needs to be tough.**

At the same time, he must find ways to tackle the inequality that fuels support for the radical left of Jean-Luc Mélenchon, who ran a strong third in the first round of the presidential race, as well as for Ms Le Pen. France's big cities hum with tech startups, global-minded financiers, swanky shops and restaurants. **In the crime-ridden banlieues around them, and in the smaller towns, the grimy post-industrial north and the**

beautiful but economically stunted south, it is a different story. **Fractured France, forgotten France**, call it what you will—it is there, and it does not vote for centrists like Mr Macron, whom Mr Mélenchon and Ms Le Pen call *le président des riches*.

Mr Macron has a good plan, revolving around lots more education and training; but such things take time and money, and the centrists may not have enough of either. Mr Macron must surely care about his legacy. If the march of the radicals continues, perhaps under the leadership of Marion Maréchal, Ms Le Pen's slightly less polarising but no less nationalist niece, **the election in 2027 will be perilous**. Mr Macron's great success has been to dominate the centre ground of French politics. **Alas, this means the only serious opposition to him now comes from the expanding extremes of right and left.** That is not a comfortable prospect.

Nor will Mr Macron's challenges stop at France's borders. **One cannot doubt his ambition: he wants to rebuild Europe, not just his own country.** Having fought off the populist dragon not once but twice, and with a solid record of economic stewardship that has given France the second-highest growth rate in the G7, **he looks, for the time being, like Europe's natural leader. Germany's Olaf Scholz is floundering, his party and coalition bickering endlessly over Ukraine. Britain has marginalised itself, and Italy's Mario Draghi is on the way out;** an election due in the next year threatens to bring Italian nationalist-populists to power. **And Mr Macron's views have a lot of support in Europe. The EU has become more economically interventionist, less fiscally restrictive and more inclined to beef up its own defences: more French, in other words.**

But progress will be hard. Big changes in Europe require consensus, and in each area where Mr Macron has big plans, **he will face rigid opposition.** The Poles and other central Europeans are wary of anything that might challenge the primacy of NATO; **the "frugals", a group of flinty northern countries, do not want to pay for another round of EU largesse.** Beleaguered at home, Mr Scholz may not be the helpful partner that Mr Macron will need. Winning elections is hard: securing a legacy yet harder.

27 avril (Contrepoints)

<https://www.contrepoints.org/2022/04/27/426192-macron-face-a-linsoutenable-fragilite-de-l-economie-francaise>

- **ÉCONOMIE GÉNÉRALE**

27 avril 2022

Macron face à l'insoutenable fragilité de l'économie française

Pierre Robert

Ce qui attend les Français et Macron sur le terrain de l'économie est redoutable.



Emmanuel Macron by Amaury Laporte(CC BY-NC 2.0)

En réévaluant le **Président sortant**, les Français ont majoritairement rejeté le programme attrape-tout de sa challenger, un programme de fermeture du pays bourré d'incohérences et de mesures inapplicables. Mais s'ils ont repoussé le scénario du pire, l'horizon économique du pays n'en reste pas moins sombre et ne devrait pas s'éclaircir de sitôt.

La tâche de ceux qui vont impulser la politique économique des 5 prochaines années va donc être particulièrement difficile avec un cumul d'obstacles à surmonter dans un environnement financier devenu périlleux.

Un contexte économique très dégradé

Le patient français souffre d'une double pathologie affectant ses comptes publics et son tissu productif. Les premiers sont de fait dans un état critique. **Le nouveau quinquennat commence** avec une dette publique qui a augmenté de 600 milliards d'euros depuis 2017 et s'élève à 113 % du PIB. En 2022, le déficit de l'État et des administrations correspondra au minimum à 6 % de ce même agrégat. Il va donc falloir continuer à emprunter des montants considérables qui pour l'année en cours s'élèveront à 260 milliards d'euros.

Or, en raison du **retour de l'inflation**, la BCE ne pourra pas maintenir à un niveau quasiment nul le coût de refinancement des États de la zone euro. Il ne faudra donc pas compter sur des taux aussi bas que dans le passé et la charge de la dette va devenir beaucoup plus lourde. Cela intervient à un moment où le programme du candidat élu prévoit 75 milliards de dépenses supplémentaires en matière de soins, d'éducation, de logement, de justice et de prise en charge du grand âge.

Quant aux entreprises on sait que depuis deux ans elles subissent des difficultés logistiques croissantes. Pendant la crise sanitaire elles ont brutalement été confrontées aux effets pervers d'une division internationale trop poussée des processus productifs. Les **chaines** de sous-traitance mises en place les trente dernières années se sont révélées dangereuses.

Plus de deux ans après le début de l'épidémie, les confinements à répétition inspirés par la stratégie zéro covid des [autorités chinoises](#) continuent à pénaliser gravement les entreprises qui n'ont pas d'alternative.

À cela s'ajoutent désormais les conséquences de la guerre en Ukraine aux répercussions considérables sur le prix de l'énergie, des engrais, des [métaux et des matières premières en général](#).

À ces coûts induits par les ratés de la mondialisation s'additionnent ceux des pratiques environnementales sociales et de bonne gouvernance exigée d'elles. Dans un temps très court elles doivent s'adapter aux impératifs de la transition énergétique qui demande des investissements considérables qu'elles ne pourront pas mettre en œuvre sans que l'État les y incite et qu'elles vont avoir bien du mal à financer.

L'éléphant dans la pièce

La question du changement climatique occupe désormais tous les esprits et pousse à accélérer le rythme de la transition énergétique.

À cet égard la France est en apparence un pays vertueux puisqu'elle contribue au PIB mondial à hauteur de 3,2 % en n'émettant que 1 % du total des gaz à effet de serre (GES) relâchés dans l'atmosphère. Mais cela est largement dû à la désindustrialisation accélérée de son économie car en tenant compte des importations, avec 1 % de la population mondiale elle émet 1,7 % du total des GES. La marche à franchir pour tenir nos engagements est donc très haute. Avec la loi relative à la transition énergétique, la France s'est fixée deux objectifs principaux :

- 40 % de réduction de ses émissions d'ici 2030, par rapport au niveau de 1990.
- 75 % de réduction de ses émissions d'ici 2050, par rapport au niveau de 1990.

Les atteindre exige des investissements considérables, plus encore si est relocalisée une partie des activités industrielles aujourd'hui basées à l'étranger.

On les évalue à 100 milliards d'euros par an, soit 4 points de PIB, ce qui nécessite de doubler ceux qui sont consentis actuellement. Les entreprises ne sont pas en mesure d'initier le processus car pour elles ces dépenses qui engagent le pays sur la très longue durée ne sont pas rentables. Les réaliser entre dans le cadre normal des missions d'un État libéral telles que les a formulées Adam Smith. Il lui assigne en effet le devoir « *d'ériger et d'entretenir certains ouvrages publics et certaines institutions que l'intérêt privé d'un particulier ou de quelques particuliers ne pourrait jamais les porter à ériger ou à entretenir, parce que jamais le profit n'en rembourserait la dépense* » et cela bien « *qu'à l'égard d'une grande société ce profit fasse beaucoup plus que rembourser les dépenses* » (*La Richesse des Nations*, Livre IV, chapitre 9).

Nous sommes ici typiquement dans ce cas de figure qui confère à l'État un rôle moteur sans que pour autant il se substitue au secteur privé qui reste chargé de la mise en œuvre des projets. Mais pour y parvenir, pour relancer le nucléaire, développer l'éolien au large de nos côtes ou produire des batteries, il faut que l'État ait conservé des marges de manœuvre alors qu'il en est aujourd'hui totalement dépourvu.

Une autre difficulté à surmonter est l'inévitable et forte augmentation des prix de l'énergie. Il entre dans le rôle d'un État libéral de le laisser jouer ce signal prix sans le contrer par des subventions. Il est aussi de le compléter en mettant en place des mécanismes de fixation d'un prix du carbone incitant les agents privés à rejoindre spontanément la trajectoire évitant un réchauffement excessif du globe. On estime ce prix à 150 euros par tonne de CO₂. Mais on voit tout de suite qu'une telle évolution frappe de plein fouet le pouvoir d'achat des plus modestes et entre en collision avec le mode de vie du plus grand nombre (fleurs et fruits disponibles en toutes saisons, voyages en avion si et quand on le désire, consommation ostentatoire, produits jetables etc.).

La quadrature du cercle

La situation de notre économie appelle donc des solutions difficiles à mettre en œuvre tout en conservant le cadre de liberté le plus large possible.

Sur le plan extérieur il est vital de rester dans un cadre de liberté des échanges. C'est dans ce cadre que s'est organisée notre économie désormais globalisée. Casser cette organisation aurait un coût faramineux. Il faut l'aménager, la régionaliser mais pas la détruire. Pour rester dans le cadre européen il va aussi falloir avec nos partenaires définir et appliquer de nouvelles règles de discipline budgétaire qui mettront inévitablement fin à la parenthèse du « quoi qu'il en coûte ».

Dans les années qui viennent la conduite des finances publiques devrait avoir pour leitmotiv de ne pas fragiliser plus encore un contexte macroéconomique déjà très dégradé. Cela suppose en premier lieu de ne pas alimenter la spirale prix-salaires par une indexation trop mécanique des revenus.

Si on renouvelle l'erreur du début des années 1980 qui a consisté à protéger les salariés en faisant payer la facture aux entreprises, elles vont perdre en compétitivité, investiront et embaucheront moins. Le chômage repartira à la hausse et les comptes publics plongeront dans le rouge vif alors que la hausse du taux d'emploi est la condition sine qua non de la restauration de marges de manœuvre budgétaire.

L'autre voie pour en recréer est de réussir la réforme des retraites de manière à transférer des ressources vers les nouveaux postes de dépense. La France y consacre aujourd'hui 13,5 % de son PIB alors que la moyenne des pays de l'UE est inférieure à 10. Ce sont 4 points d'écart qui ne financent ni l'éducation, ni la santé, ni le nucléaire, ni le logement. On estime que reculer l'âge de départ à 65 ans récupérerait un gros point de PIB, soit de 20 à 25 milliards d'euros

Dans le domaine de l'énergie, les autorités seront également sur le fil du rasoir. L'enjeu est d'inciter les agents à adopter des comportements conformes aux exigences climatiques sans verser dans l'autoritarisme et de faire passer [la taxe carbone](#) de 80 à 150 euros. Pour être socialement acceptable ce doublement doit être accompagné de mesures ciblées en faveur des plus modestes. De ceci on déduit que le pouvoir d'achat devrait sensiblement diminuer lors du prochain quinquennat

Le danger d'une économie et d'une société bloquée

Dans les 5 prochaines années, l'état de l'économie est donc potentiellement source de multiples blocages qui peuvent rendre la société française ingouvernable et pousser le pouvoir à perdre ses derniers repères libéraux pour devenir de plus en plus autoritaire. Tout dépend de l'intensité de ces blocages et de la capacité du gouvernement à les dénouer. S'il n'y parvient pas le pays s'enfoncera dans un tunnel sans fin de difficultés.

27 avril (Contrepoints)

<https://www.contrepoints.org/2022/04/27/426242-twitter-le-pari-libertarien-delon-musk>

- **LIBERTÉS PUBLIQUES**

- 27 avril 2022

Twitter : le pari libertarien d'Elon Musk

Frédéric Mas

Peut-être sommes-nous en train d'être les témoins des premiers signes d'effritement de l'alliance entre les géants de la tech et de l'establishment progressiste occidental pour contrôler la parole publique.



Elon musk at tesla factory by wired photostream (creative commons) (CC BY-NC 2.0)

Il fait rêver **les plus technophiles** d'entre nous, manie l'humour grinçant sur Twitter, et maintenant suscite **l'espoir des défenseurs de la liberté d'expression** exaspérés par les politiques de modération des plateformes.

En rachetant Twitter pour 44 milliards de dollars, Elon Musk promet aux yeux des plus optimistes de transformer un *safe space* pour progressistes en paradis libertarien où toutes les voix pourront s'exprimer.

L'initiative du roi de la tech a d'abord suscité l'effroi du monde politico-médiatique avec plus ou moins de mauvaise foi. Parmi les craintes les plus loufoques, on retrouve les accusations désormais classiques venant des gardes rouges *woke*. Avec Musk aux manettes, ce sont les minorités qui vont être menacées, le suprémacisme blanc et le patriarcat vont pouvoir pérorer sans crainte.

D'ailleurs, Elon Musk est originaire d'Afrique du Sud, ce qui signifie bien qu'il est raciste-suprémaciste-nostalgique de l'apartheid.

Avant même l'acquisition de Twitter par Elon Musk, les trolls les plus virulents crient au scandale : la liberté d'expression n'est qu'un code pour avancer un agenda politique réactionnaire. Vous avez dit complotistes ?

Musk n'a jamais pris publiquement position politiquement, et **est connu** pour être donateur pour le parti démocrate comme pour le parti républicain. **Contrairement à un Peter Thiel, il ne s'est jamais déclaré ouvertement libertarien**. Mais peut-être que les dernières années, particulièrement riches en politiques autoritaires, ont convaincu le millionnaire de défendre franchement la liberté ?

Le « danger » du pluralisme

Parmi les voix les plus liberticides, c'est le retour du pluralisme politique qui fait peur. **La première déclaration d'Elon Musk sur les réseaux après le rachat de Twitter est une vibrante apologie de la liberté**

d'expression : « *La liberté d'expression est le fondement d'une démocratie qui fonctionne, et Twitter est la place publique numérique où sont débattues les questions vitales pour l'avenir de l'humanité* ».

Cela pourrait donc signifier une visibilité accrue pour les conservateurs, les hétérodoxes et les radicaux. On sait qu'**Elon Musk n'aime pas beaucoup la censure, les wokes**, qu'il s'agace de l'unanimisme porté par les réseaux, que ce soit sur la crise sanitaire, la guerre en Ukraine, la *cancel culture* ou même... la démographie.

Ceux qui s'alarment de voir réapparaître des discours qui à leurs yeux sont condamnés par l'Histoire, la Marche du monde, la « science » ou la morale publique dictée par les CSP+ de la Silicon Valley ont depuis longtemps condamné le débat démocratique lui-même. Déjà les comptes *mainstream* s'affolent du retour de Donald Trump, ou de la contestation de l'orthodoxie sanitaire par des hordes d'« antivax » déchaînés.

Parmi les voix critiques les plus sérieuses, ce sont les destabilisations politico-idéologiques qui pourraient provenir des réseaux qui sont à craindre, parce que Twitter pourrait s'éloigner des institutions politiques organisées. Jonathan Haidt l'observait récemment dans un article de *The Atlantic* : la fragmentation culturelle poussée par les réseaux sociaux, plus encore que la polarisation politique, fait tanguer la démocratie libérale.

Les étatistes ont tous en tête l'élection de Donald Trump, que certains ont accusé d'avoir été porté au pouvoir par des réseaux charriant les discours les plus extrémistes et les *fake news*. **L'ancien président, exclu au moment de la prise d'assaut du Capitole, va-t-il voir son compte rétabli ?** Plus généralement, certains craignent à la fois les opérations de destabilisation de l'opinion publique à grande échelle si Twitter se transforme en *open space*, d'autres voient d'un mauvais œil que la principale « place publique » du numérique soit sous protectorat d'un milliardaire.

On se contentera ici de remarquer que l'existence même de la *cancel culture* tend à montrer que les vagues de destabilisation, d'atteintes groupées à la réputation des biens et des personnes, existent déjà, et que comme d'habitude, le secteur privé fait le travail que le secteur public ne fait plus correctement depuis des années.

Un rêve libertarien, un monde étatiste

Si Musk semble faire le pari de la liberté d'expression, n'oublions pas que le monde réel n'est hélas pas libertarien du tout, et que les entraves à la liberté d'expression, comme à la liberté individuelle en général, sont légion. Liz Wolfe note sur Reason.com que si Elon Musk semble assez vocal sur la liberté d'expression, tout semble indiquer qu'il n'a qu'une vague idée de la manière dont celle-ci pourrait s'appliquer concrètement pour Twitter : « *Musk ne semble pas avoir une compréhension particulièrement solide du « discours de haine » et de la mesure dans laquelle ce que nous appelons discours de haine est, en fait, protégé par le premier amendement.* »

Ajoutons qu'indépendamment des intentions de Musk, **Twitter sera également tenu de respecter les contraintes extrêmement restrictives du Digital Service Act européen** en matière de discours racistes et xénophobes.

Depuis des années, les États occidentaux externalisent leur censure en la faisant porter par des réseaux sociaux qui se mettent en quatre pour nettoyer les discours jugés inconvenants. À ces problématiques s'ajoutent celles, plus terre à terre, touchant au *spamming*, comme l'explique encore Liz Wolfe. En d'autres termes, la marge de manœuvre d'Elon Musk semble étroite, et son pari ne sera gagnant qu'à condition de rapporter un peu d'argent.

Ryan McMacken, économiste associé au Mises Institute, rappelle que l'action Twitter en bourse n'a jamais fait d'étincelles :

« *L'action de Twitter n'a pratiquement pas évolué au cours de la dernière décennie, le cours ayant démarré entre 40 et 60 dollars fin 2013, et évoluant toujours entre 35 et 55 dollars au cours des six derniers mois.*

L'action ne verse pas de dividende, et Twitter n'a jamais vraiment compris comment transformer les utilisateurs en dollars publicitaires lucratifs. »

Elon Musk prévoit de faire passer Twitter à un modèle d'abonnement premium pour diminuer la place de la publicité, mais seulement dans l'anglosphère. L'effet d'annonce d'Elon suffira-t-il à faire rebondir Twitter ?

Peut-être sommes-nous en train d'être les témoins des premiers signes d'effritement de l'alliance entre les géants de la tech et de l'*establishment* progressiste occidental pour contrôler la parole publique.

Peut-être faut-il s'attendre aussi à une réaction des États, qui ne peuvent voir que d'un mauvais œil la sécession numérique d'Elon Musk au nom d'une conception de la liberté d'expression qui leur est devenue étrangère depuis bien trop longtemps.

27 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/politique/marine-le-pen-celle-qui-echoue-de-mieux-en-mieux-26-04-2022-2473466_20.php

Marine Le Pen, celle qui échoue de mieux en mieux

CHRONIQUE. La défaite de la candidate RN lui procure, paradoxalement, une « aura de perdante » qui réussit à asseoir la légitimité de l'extrême droite.



Marine Le Pen, le 24 avril 2022.



Par Kamel Daoud

Publié le 26/04/2022 à 17h30

L'extrême droite française existe. Elle est désormais assumée, vécue, défendue comme solution, dotée d'une foule et de courants porteurs forts. Elle a ses électeurs, qui ne reculent plus dans l'ombre et se proposent, dans un monde de démantèlement des nations et des frontières, dans un univers d'effroi face à la dissolution, comme une solution de survie, pas de vie. L'extrême droite est désormais survivaliste, premier constat.

Ce qui lui manque en France, c'est une figure, un visage. Elle n'en a eu ni avec la première génération des Le Pen, ni avec la seconde. C'est l'expression la plus secrète de son échec : l'extrême droite n'arrive pas à inventer un chef, elle qui se propose d'inventer un avenir. On le voit avec Marine Le Pen, comme démodée dans ses convictions, décalée face à l'expertise, réelle ou surjouée, de son adversaire. **On s'imagine alors la France le jour où l'extrême droite aura son Macron, c'est-à-dire son technocrate, ou son Mélenchon.**

Marionnette. Deuxième constat : le chiffre de 7,07 %, score de Zemmour au premier tour de la présidentielle. Mais est-ce le sien seulement ? Celui de son parti, Reconquête !, en exclusivité malheureuse ? Pas seulement. Peut-être faut-il oser voir dans ce chiffre le score de la fabrique médiatique, à l'heure des doutes majeurs et des réseaux sociaux. La question est : et si les médias français, enfermés dans la géographie nombriliste parisienne comme on les en accuse depuis longtemps, exclus, dit-on, de la France « profonde » et rurale, ne percolaient plus, à travers la méfiance, qu'à la hauteur de ce chiffre devenu un symbole ? Et si Zemmour comme les médias qui l'ont inventé ou combattu ne représentaient que 7,07 % d'impact sur la conscience collective, les perceptions et convictions politiques ? Ce chiffre serait alors à interpréter comme le taux de « pénétration » des appareils qui lui ont donné vie, des fabricants de la marionnette. Il faudrait donc le considérer non seulement comme la simple défaite politique d'un candidat, mais aussi

comme l'indice d'audience de la faible influence des médias eux-mêmes, de leur déclassement face à la suspicion qui se généralise à l'égard d'une information soupçonnée d'être systématiquement une opinion ou une manipulation.

Une phrase d'un électeur français anonyme revient à l'esprit de l'auteur : « ***Il faut voter contre les médias.*** » La formule reflète de façon saisissante ce qu'on pense désormais de ces institutions, de ces vieux instruments du prénumérique : ils sont considérés comme des partis politiques en soi, et le vote se fait, se conçoit aussi contre eux pour les sceptiques de plus en plus nombreux de nos démocraties.

La douce aura de perdante. Dernière conclusion : Marine Le Pen n'a pas tout raté, finalement. Elle a réussi quelque chose qui provoque mystérieusement de l'empathie après son débat face à Macron. Et ce n'est pas une moquerie, mais une conviction inattendue : **elle sait échouer, et de mieux en mieux.** Une sorte de douce aura de perdante, une incarnation, inutile, de la France qui croit avoir raison, mais perd justement pour prouver qu'elle dénonce un vrai mal français. La leader semble souffrir d'un infime décalage avec le présent français. C'est ce qui lui a donné cet air de cheffe ne comprenant pas très bien son interlocuteur, jouant avec force le rattrapage, ce qui à la fois signait sa maturité et prouvait son retard chronologique. **Marine Le Pen accusait un étrange temps de latence dans ses réponses, mais aussi dans son incarnation.** Celle d'une France qui refuse, qui a peur, mais ne sait pas qu'elle est dépassée et croit que l'intime déni, le repli est ce qui peut sauver. Intuition : cette femme est presque venue pour perdre, arracher une belle défaite, illustrer un échec qui, partant, rêve un jour de vaincre juste par la reconnaissance que l'on doit, par générosité lasse, aux éternelles victimes. **Face à Macron qui joua l'expert, Marine Le Pen crut qu'il suffisait de jouer à être française.** Ce fut triste, mais cela ne sert pas à gagner, et ce n'était même pas le but.

27 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/monde/guerre-en-ukraine-le-malaise-olaf-scholz-27-04-2022-2473504_24.php

Guerre en Ukraine : le malaise Olaf Scholz

Le chancelier allemand est de plus en plus critiqué pour ses prises de position ambiguës vis-à-vis de la Russie. Sa coalition vacille.



Le chancelier allemand Olaf Scholz à Berlin, le 25 avril 2022. © MICHELE TANTUSSI / Reuters-Pool / dpa Picture-Alliance via AFP

De notre correspondante à Berlin, [Pascale Hugues](#)

Publié le 27/04/2022 à 07h00

L'Allemagne, qui refusait jusqu'à présent de fournir des armes lourdes à l'Ukraine, a créé la surprise en annonçant ce mardi qu'elle livrerait à Kiev des chars antiaériens Guepard. La nouvelle a été confirmée par la ministre allemande de la Défense, Christine Lambrecht (SPD), le jour même où les États-Unis convoquent une quarantaine de ministres de la Défense sur la base militaire américaine de Ramstein, en Rhénanie-Palatinat, pour tenter de renforcer et coordonner l'aide militaire apportée à l'Ukraine. Cette décision de fournir des armes lourdes était réclamée avec acharnement depuis des semaines à la fois par l'opposition conservatrice et par les deux coéquipiers (Verts et libéraux) des sociaux-démocrates au sein du gouvernement tripartite au pouvoir à Berlin. Elle tombe au moment où Olaf Scholz est la cible de critiques de plus en plus virulentes dans son propre pays. La pression s'accroît sur le chancelier.

Depuis le début de la guerre en Ukraine, la cote de popularité d'Olaf Scholz dégringole. Deux tiers des Allemands qui avaient élu à l'automne dernier ce garant de la stabilité et d'une certaine continuité avec l'ère Merkel estiment aujourd'hui que **leur chancelier manque de poigne et est incapable de prendre les décisions qui s'imposent alors que la guerre fait rage aux portes de l'Union européenne.** Ils se demandent s'ils ont fait le mauvais choix. Confrontés chaque jour aux images des massacres en Ukraine et à l'arrivée massive de réfugiés, **les Allemands souhaitent majoritairement que leur pays participe plus activement à la défense de l'Ukraine, y compris en livrant des armes lourdes à Volodymyr Zelensky.**

Mais où est Olaf Scholz ? Scholz est-il vraiment le chancelier dont nous avons besoin en ces temps de turbulences ? s'interroge-t-on à Berlin depuis plusieurs semaines tant l'absence du chancelier dans le débat public autour de la guerre en Ukraine est flagrante. **Dans un discours historique prononcé fin février, quelques jours après le début de l'agression russe, le chancelier avait fini par donner son feu vert à la livraison d'armes, brisant ainsi un tabou.** Il promettait un « tournant historique » et annonçait qu'un fonds spécial de **100 milliards d'euros serait débloqué pour moderniser la Bundeswehr, l'armée allemande.** En outre, plus de 2 % du PIB allemand serait consacré à la défense. Mais, depuis, et malgré les appels de plus en plus pressants de Volodymyr Zelensky et les semonces de son ambassadeur en Allemagne Andrij Melnyk, Olaf Scholz tarde à fournir des armes lourdes.

« De quoi avez-vous peur, Monsieur Scholz ? »

Pressé de réagir, il s'est expliqué récemment dans une grande interview accordée au grand hebdomadaire de centre gauche *Der Spiegel* sous le titre « De quoi avez-vous peur, Monsieur Scholz ? ». Il y défend sa position dans le conflit ukrainien et **refuse que la politique de détente et de rapprochement vis-à-vis de Moscou menée tour à tour par les chanceliers sociaux-démocrates Willy Brandt et Helmut Schmidt soit disqualifiée en bloc.** « Cette politique, rappelle-t-il, a permis la disparition du rideau de fer, l'avènement de nombreux pays de l'Est à la démocratie. Elle a aussi pour conséquence que nous vivions aujourd'hui unis au sein de l'Union européenne. » Olaf Scholz rappelle que jamais l'Allemagne n'a mis en doute son ancrage à l'ouest. Il faut dire que l'attitude de l'ancien chancelier Gerhard Schröder qui refuse de condamner son « ami » Vladimir Poutine et de démissionner de ses fonctions lucratives au sein du groupe russe Gazprom ne contribue pas à améliorer l'image ternie du SPD. Certains au sein du parti réclament que l'ancien chancelier en soit expulsé.

Olaf Scholz donne aussi **deux raisons** à ses hésitations à livrer des armes lourdes à l'Ukraine. **Premièrement, l'indigence de l'arsenal de la Bundeswehr** : « On ne peut livrer que ce dont on dispose. Les économies réalisées depuis des années sur le budget de l'armée ont laissé des traces. Nous sommes en train de remédier à cette situation. » **Deuxièmement, la prudence.** Le chancelier dit **vouloir éviter à tout prix une confrontation directe entre l'Otan et la Russie** : « **Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour éviter une escalade qui conduirait à une nouvelle guerre mondiale.** Il ne doit pas y avoir de guerre nucléaire. » L'argument selon lequel l'Allemagne ne veut à aucun prix « faire cavalier seul » est contesté d'emblée par ses détracteurs. Les Britanniques, les Tchèques, les Slovaques, les Néerlandais fournissent déjà des armes lourdes et les Américains ont envoyé des hélicoptères dès le début de la guerre.

Dans la roue de Macron ?

Le chef de la CDU, Friedrich Merz, ne cesse de dénoncer le manque de leadership de Scholz et menace de bloquer au Parlement le nouveau fonds de 100 milliards d'euros consacré à la remise en état de la Bundeswehr. Les louvoisements et les hésitations du chancelier provoquent aussi des couacs au sein de la coalition tripartite au pouvoir à Berlin. **Les Verts et les libéraux critiquent ouvertement l'attentisme du SPD et font pression pour la livraison d'armes lourdes.** Ils viennent de déposer une motion en ce sens, qui sera débattue jeudi au Bundestag.

Au lendemain de la présidentielle française, le billet de l'éditorialiste du *Spiegel* résume bien le dilemme d'Olaf Scholz : « **L'Europe a avec Macron un leader incontestable. Depuis le début de l'agression russe en Ukraine, le chancelier allemand a démontré qu'il ne souhaitait pas assumer ce rôle.** Cela implique donc qu'à l'avenir il soutienne Macron avec tous les moyens dont il dispose et le laisser diriger. Il ne devra pas mettre des bâtons dans les roues de Macron. » Une réaction qui traduit à la fois **la gratitude des Allemands pour le rôle du président français au sein de l'UE et leur profond agacement face à la passivité de leur propre chancelier.**

27 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/editos-du-point/pierre-antoine-delhommais/obsolescence-economique-programmee-27-04-2022-2473505_493.php

Obsolescence (économique) programmée

EDITO. Les prévisions du FMI annoncent une dégradation de la conjoncture économique internationale rendant caduques les propositions du président Macron.



Macron et Le Pen face à face lors du débat du second tour, le 24 avril. © LUDOVIC MARIN / AFP

Par *Pierre-Antoine Delhommais*

Publié le 27/04/2022 à 07h00

« **O**n fait campagne en poésie mais on gouverne en prose », avait un jour expliqué l'ancien gouverneur démocrate de l'État de New York Mario Cuomo. La pertinence de cette maxime politique risque de se vérifier une nouvelle fois aujourd'hui en France. Après le temps des meetings, des bains de foule et des selfies, des grandes promesses sur le pouvoir d'achat et des envolées lyriques sur la reconquête de la souveraineté industrielle, voici venu celui, beaucoup moins onirique, de l'exercice du pouvoir, des soucis comptables et des contraintes budgétaires. Et de la confrontation avec la dure réalité d'une économie mondiale en pleine tourmente, mais soigneusement glissée sous le tapis avant le scrutin afin de ne surtout pas effrayer les électeurs.

Dans leurs prévisions publiées deux jours avant le débat du second tour, les experts du FMI n'ont pas seulement souligné la rapide et impressionnante dégradation de la conjoncture internationale, mais ils se sont aussi inquiétés de la montée généralisée des risques de toute nature – économique, politique, financier, alimentaire et social – susceptibles d'aggraver davantage encore la situation et d'assombrir un peu plus les perspectives de croissance. Comme l'a résumé le tout nouveau chef économiste du FMI, le Français Pierre-Olivier Gourinchas : « L'incertitude autour de ces projections est considérable. »

Alors qu'il prévoyait encore en janvier une hausse de 4,4 % du PIB mondial pour l'année 2022, le FMI n'anticipe plus désormais qu'une hausse limitée à 3,6 %. Dans la zone euro, la croissance serait même limitée à 2,8 %, contre 3,9 % attendu initialement, en Allemagne à 2,1 % (contre 3,8 %) et en France à 2,9 % (contre 3,5 %). Autant dire que la loi de finances pour 2022 construite sur un scénario de croissance de 4 % est d'ores et déjà bonne à jeter.

À l'origine de cette révision en forte baisse, la reprise de la pandémie de Covid-19 en Chine mais surtout, bien sûr, la guerre en Ukraine, aux effets ravageurs d'abord pour les deux pays belligérants, avec un recul de 8,5 % du PIB de la Russie et de 35 % en Ukraine, mais aussi sur le commerce mondial et sur les cours du gaz, du pétrole ou encore du blé. Le FMI prévoit une inflation moyenne de 5,7 % en 2022 dans les pays riches, un niveau jamais vu depuis plusieurs décennies, et de 8,7 % dans les pays en développement, avec des pointes allant jusqu'à 51 % en Argentine et 60 % en Turquie.

Après avoir tout au long de l'année 2021 affirmé que la poussée des prix à la consommation présentait à la fois un caractère temporaire et donc bénin, les grandes banques centrales ont fini par admettre qu'elles s'étaient totalement trompées et que pour empêcher qu'une forte inflation s'installe définitivement, elles n'avaient pas d'autre choix que de durcir leur politique monétaire, c'est-à-dire de remonter leurs taux d'intérêt. Ce renchérissement du coût du crédit visant à freiner la demande et à ralentir l'activité présente le risque élevé de provoquer un « *hard landing* », un atterrissage brutal de l'économie mondiale, voire de faire entrer celle-ci en récession.

Elle fait aussi peser le risque, de l'aveu même du FMI, d'« une correction désordonnée » des marchés financiers et immobiliers, en clair d'un krach obligataire généralisé dont l'ampleur serait d'autant plus grande et les conséquences d'autant plus dévastatrices que la dette mondiale atteint des niveaux records. Avec un montant de dette publique et privée représentant plus de 270 % du PIB, la France se trouve particulièrement exposée au choc d'une envolée des taux d'intérêt.

Projections budgétaires périmées

De cette détérioration spectaculaire de l'environnement économique et financier mondial provoquée par la guerre en Ukraine et de toutes les menaces extérieures qui se profilent derrière elle, il n'a pourtant guère été question durant la campagne électorale. **De façon surréelle, le débat du second tour a même vu les deux finalistes continuer de défendre, comme si de rien n'était, leurs programmes économiques respectifs, pourtant devenus totalement obsolètes, reposant sur des hypothèses de croissance et d'inflation caduques et s'appuyant sur des projections budgétaires périmées.** Devant un tel déni de la réalité économique et de tels mensonges par omission, il faut plus que jamais redouter des lendemains électoraux difficiles.

27 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/politique/les-abstentionnistes-ont-eu-le-sentiment-qu-il-n-existait-pas-d-alternative-a-un-duel-dont-ils-ne-voulaient-pas-20220426>

«Les abstentionnistes ont eu le sentiment qu'il n'existait pas d'alternative à un duel dont ils ne voulaient pas»

Par **Ronan Planchon**

Publié hier à 17:52, mis à jour hier à 18:33



«L'abstention est plus élevée dans les jeunes générations ainsi que dans les milieux populaires», Mathieu Gallard. *Yves / stock.adobe.com*

ENTRETIEN - Pour le sondeur Mathieu Gallard, l'abstention record qui a caractérisé le second tour de la présidentielle témoigne notamment d'une demande profonde des citoyens pour une autre forme de démocratie.

LE FIGARO. - Le deuxième tour de la présidentielle a été marqué par une abstention record : 28%. Que révèle cette dépolitisation: une colère sourde, une dépression ou une forme d'insouciance?

Mathieu GALLARD. - Ce chiffre est d'autant plus impressionnant qu'on peut y ajouter les 6,2% d'électeurs qui ont fait le choix de voter blanc ou nul. Au total, plus du tiers de l'électorat a donc décidé de ne pas faire de choix lors de ce second tour, sans même compter les non-inscrits qui représentent selon un rapport parlementaire récent 3 à 5 millions de citoyens en âge de voter.

Évidemment, les raisons de ce comportement sont multiples: certaines sont structurelles, comme la défiance croissante envers les élites politiques, le sentiment d'une impuissance des pouvoirs publics nationaux à jouer sur la situation du pays ou la modification du rapport à la politique des jeunes générations. Mais d'autres sont davantage liées au contexte spécifique de ce scrutin, et notamment à ce duel entre Emmanuel Macron et Marine Le Pen. Dans un paysage politique désormais partagé en trois pôles, cette affiche de second tour a forcément suscité le rejet d'une partie des Français. Ainsi, la principale raison avancée par les abstentionnistes pour expliquer leur comportement, c'est le fait qu'«aucun candidat ne correspond à mes idées» et le rejet du vote «pour faire barrage». C'est tout particulièrement le cas chez les abstentionnistes qui avaient voté pour des candidats de gauche au premier tour. Finalement, ce que traduit ce niveau d'abstention, c'est donc sans doute avant tout le sentiment d'une absence d'alternative entre deux candidats également rejetés, et donc un profond pessimisme sur les cinq ans à venir.

Où l'abstention est-elle la plus forte ? Comment l'analysez-vous ?

Comme au premier tour, et comme à quasiment chaque scrutin, l'abstention est plus élevée dans les jeunes générations ainsi que dans les milieux populaires. Chez les jeunes, c'est le fruit d'un rapport à la politique différent des générations plus anciennes: le scepticisme vis-à-vis d'un système dans lequel on donne

finalement un blanc-seing à des élus pour plusieurs années progresse, et par ailleurs d'autres modes d'actions (manifestations, actions associatives, pétitions...) sont désormais perçus comme aussi légitimes et efficaces que le vote. Au sein des catégories populaires, il y a évidemment le sentiment que les alternances successives n'ont pas eu d'impact significatif sur sa situation personnelle et celle de ses proches, et puis il y a aussi parfois le sentiment d'un éloignement voire d'une «illégitimité» vis-à-vis d'une vie politique dont on ne comprend pas forcément les rituels, les modes de communication, le sens.

À ces éléments, il faut évidemment ajouter les logiques politiques propres à cette élection, avec notamment la démobilisation d'une partie de l'électorat de Jean-Luc Mélenchon au second tour: par rapport au premier tour, l'abstention progresse le plus là où il obtenait ses meilleurs scores : grandes métropoles (Paris, Lyon, Toulouse, Nantes, Strasbourg, Grenoble...) et leurs proches banlieues, ainsi que certaines zones rurales du sud-est de la France (Larzac, Cévennes, Vivarais, Diois...).

On peut s'attendre à ce qu'Emmanuel Macron mette de l'eau dans son vin dans les semaines à venir afin d'éviter une montée rapide de l'opposition.

Mathieu Gallard

Emmanuel Macron a été élu par 37,9% des inscrits. C'est le président le plus mal élu de la Ve République après Pompidou en 1969. Peut-on gouverner «contre» 60% des Français ? Sa marge de manœuvre est-elle limitée ?

Il faut se garder d'interpréter le comportement de l'ensemble des abstentionnistes comme un rejet inconditionnel: certains d'entre eux se satisfaisaient peut-être de la réélection probable d'Emmanuel Macron sans particulièrement souhaiter y prendre part. Reste que le Président réélu va incontestablement devoir prendre en compte cette situation politique particulière, au moins à court terme: les élections législatives se déroulent dans moins de deux mois, et il est évidemment vital pour lui d'obtenir une majorité pour mettre en place son programme. Or, les Français nous disent qu'ils veulent majoritairement que le chef de l'État «rassemble les Français, quitte à remettre à plus tard certaines réformes importantes mais clivantes», une opinion qui est même partagée par près d'un électeur d'Emmanuel Macron sur deux. On peut s'attendre à ce qu'Emmanuel Macron mette de l'eau dans son vin dans les semaines à venir afin d'éviter une montée rapide de l'opposition, par exemple dans l'hypothèse d'une ouverture rapide des négociations sur la réforme des retraites.

La vraie question, c'est celle de l'après législatives dans le scénario, qui reste le plus probable à ce stade, où Emmanuel Macron obtiendrait une majorité stable. Comme en 2017 et comme pour ses prédécesseurs, les institutions de la Ve République lui donneraient alors les moyens de mener la politique qu'il souhaite, malgré le contexte particulier de sa réélection. C'est d'autant plus vrai que contrairement aux anciens partis de gouvernements qu'étaient le PS et LR, LREM est un parti très faible et étroitement contrôlé par le Président.

Deux éléments pourraient alors freiner Emmanuel Macron. Tout d'abord, les résistances sociales qui se manifesteront sans doute si Emmanuel Macron décide d'avancer sur certaines mesures clivantes de son programme: l'ampleur de tels mouvements sociaux est très difficile à prévoir, mais on peut penser que le quinquennat qui s'ouvre sera agité. D'autre part, Emmanuel Macron ne pouvant se représenter en 2027, il sera sans doute confronté aux pressions des candidats à sa succession au sein de sa famille politique. Pour Edouard Philippe, Bruno Le Maire ou Gérard Darmanin, il est important que le mandat qui s'ouvre soit réformateur sans être trop houleux.

Le paysage politique, issu du premier tour, se divise en trois pôles: social-écologiste, centriste, nationaliste. La question institutionnelle sera-t-elle au centre des réflexions politiques dans les prochaines années ?

Cela serait sans doute sain qu'une véritable réflexion s'ouvre sur les enjeux institutionnels au cours du quinquennat, aboutissant à de véritables réformes. Les institutions de la Ve République ont été mises en place à une période où la bipolarisation entre la gauche et la droite se mettait en place, le centre (MRP, CNIP, CD...) étant peu à peu intégré au bloc de droite au cours des années 1960. Nous faisons aujourd'hui face à la situation inverse, avec un passage à une tripartition de l'espace politique qui ne rentre plus dans les cadres institutionnels actuels.

Nos institutions ne sont pas représentatives de la diversité politique du pays, et donnent tous les pouvoirs au Président élu, quelle que soit l'étroitesse de son socle électoral de premier tour.

Mathieu Gallard

Dans le passé, les électeurs de gauche radicale étaient sans doute extrêmement réticents à voter pour le candidat socialiste au second tour d'un scrutin, mais au moins se sentaient-ils avec lui quelques valeurs communes. Ce n'est plus le cas aujourd'hui entre par exemple les électeurs mélenchonistes et les électeurs macronistes, et cela aboutit à une montée de l'abstention et à un sentiment croissant de ne plus être pris en compte par un tiers de l'électorat. À cela s'ajoute le fait que le mode de scrutin législatif risque encore une fois de largement sous-évaluer le poids électoral du Rassemblement National et de la France Insoumise, lesquels représentent près d'un électeur sur deux. Au final, nos institutions ne sont pas représentatives de la diversité politique du pays, et donnent tous les pouvoirs au Président élu, quelle que soit l'étroitesse de son socle électoral de premier tour. Des réformes visant à créer des coalitions gouvernementales s'appuyant sur des bases plus larges (proportionnelle) et à faire participer les électeurs plus régulièrement et plus directement à la décision politique au cours du quinquennat (référendums, démocratie participative) sont donc nécessaires.

La question est de savoir si Emmanuel Macron souhaite véritablement réformer les institutions dans un sens qui donnerait davantage de poids au Parlement et aux citoyens. Les Présidents successifs ont beaucoup parlé à ce propos, mais ils ont peu agi: il suffit de se souvenir du nombre de fois où la promesse d'une mise en place de la proportionnelle a été rangée dans les cartons en cours de mandat. Aucun chef de l'État ne souhaite limiter ses pouvoirs, ce qui peut se comprendre. Mais aujourd'hui, la situation est vraiment critique, et d'autre part Emmanuel Macron est dans son dernier mandat. C'est une chance, car cela pourrait le pousser à s'inscrire dans l'histoire comme un réformateur important de nos institutions sans pour autant limiter ses propres prérogatives à l'avenir.

27 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/politique/jean-yves-camus-le-vote-rn-possede-une-dimension-de-classe-qui-rend-peu-audible-l-union-des-droites-20220426>

Le Figaro (site web)

mardi 26 avril 2022 - 16:51 UTC +02:00 981 mots

Vox ; Vox Politique

Jean-Yves Camus: «Le vote RN possède une dimension de classe qui rend peu audible l'union des droites»

ENTRETIEN - Au soir du second tour de la présidentielle, Éric Zemmour a de nouveau appelé à l'union des droites autour d'un «camp national». Pour le directeur de l'Observatoire des radicalités politiques de la Fondation Jean-Jaurès, l'union des droites parle à des électorats très politisés qui votent essentiellement à partir d'une identité politique.

Chercheur associé à l'Iris, Jean-Yves Camus dirige l'Observatoire des radicalités politiques de la Fondation Jean-Jaurès.

LE FIGARO. - Peu après sa défaite, Marine Le Pen a appelé à lancer «la bataille des législatives», et Éric Zemmour a de nouveau plaidé pour une union des droites. Ce scénario est-il plausible malgré les attaques récurrentes portées par Zemmour contre l'ex-candidate du RN à la présidentielle ?

Jean-Yves CAMUS. - La bataille des législatives est essentielle car, pour **Marine Le Pen**, s'y joue son rôle de chef potentiel de l'opposition. Or **le système électoral la défavorise: au scrutin majoritaire uninominal à deux tours, son parti n'a gagné en 2017 que 8 sièges alors qu'elle avait recueilli 10,6 millions de voix au second tour de la présidentielle. Sans proportionnelle, pas de miracle et ce constat vaudra aussi, sans doute, pour Reconquête!** L'union des droites ? Le concept court, en particulier dans ce qu'on appelait la «droite hors les murs», depuis 2017 et l'initiative des «Amoureux de la France», portée par Nicolas Dupont-Aignan, Jean-Frédéric Poisson (aujourd'hui avec Zemmour) et Emmanuelle Ménard. C'est une idée qui revient dans l'histoire du «camp national» depuis fort longtemps: en 1935 était lancé un Front national, machine de guerre anti-Front populaire qui englobait à la fois les maurrassiens, les ligues, des marginaux comme Darquier de Pellepoix et Louis Marin, président de la Fédération républicaine dont il obtiendra de de Gaulle qu'elle siège au CNR. **L'union des droites fonctionne en réaction à un péril», beaucoup moins bien en offensive.**

Dans le cas qui nous intéresse, les électorats sont différents, les logiciens idéologiques aussi, et, sauf à ce que **Les Républicains** sombrent aux législatives qui pourraient être plutôt leur planche de salut, **même leur aile droite n'a aucun intérêt à se lancer dans cette aventure.** C'est une question de rapports de force.

L'offre politique à droite est-elle trop diverse pour permettre à toutes les nuances de se rallier à une candidature commune ?

Elle est non seulement trop diverse pour s'unir mais **qui en porte le leadership** ? Pourquoi Marine Le Pen, outre qu'elle a toujours voulu dépasser le clivage droite-gauche, irait-elle, après avoir gagné en pourcentage et en voix, se faire ravir la vedette par un concurrent, (Éric Zemmour) qui a fait 7% des voix ? Et dont la radicalité identitaire risque de gommer les efforts de dédramatisation du RN ? **Éric Zemmour a réalisé une percée qui est un événement mais son impact se joue sur le long terme, avec 2027 en point de mire. Son meilleur atout n'est sans doute pas de réaliser l'union des droites, car en fait, ces électorats ne s'additionnent pas** il pèsera s'il conduit à ses idées sur l'identité les électeurs de droite qui ne se retrouvent plus du tout dans LR.

L'union des droites (comme l'union des gauches) parle à des électorats très politisés qui votent moins sur une offre politique qu'à partir d'une identité politique. En somme, l'union des droites, n'est-ce pas une affaire de militants se regardant le nombril ?

Je ne l'aurais pas énoncé comme cela mais il est en effet peu probable que le concept soulève l'enthousiasme au marché de Hénin-Beaumont. Et à l'inverse, Marine Le Pen recueille certes 73% des suffrages de Zemmour, mais 14% ont préféré s'abstenir, nous sommes donc loin d'un report unanime. **Il existe une raison pour laquelle le concept intéresse sans doute d'abord les militants, c'est la frustration compréhensible née de la répétition de l'échec**, alors même, c'est évident, que le vote de dimanche pour le président sortant n'est pas un vote d'adhésion, que le pays est plutôt à droite et que les idées identitaires progressent. Comme je

l'entends dans le milieu national, «le système se défend plutôt bien», c'est pourquoi l'idée selon laquelle une union est la seule solution pour en finir avec ledit système apparaît comme évidente. **Sauf qu'encore une fois, les voix ne s'additionnent pas forcément et que le vote RN possède une dimension de classe qui rend peu audible, dans l'électorat, l'idée de faire front commun avec les nationaux conservateurs.**

Historiquement, l'union des droites n'est pas non plus une évidence. Il y a jusqu'à la fin du XIXe siècle un bonapartisme d'extrême gauche. Le gaullisme comprend également une part de gauche...

Le bonapartisme de gauche a existé. En lisant «Brumaire», la dernière feuille bonapartiste qui survécut jusqu'en 1938, je retrouve presque tous les tropismes du RN actuel. François Sidos fut de ses lecteurs et Roger Palmieri, un des acteurs du bonapartisme de l'entre-deux-guerres, finit député européen sur une liste FN. **Quant au FN que j'ai évoqué plus haut, inutile de dire qu'il a explosé sur la question de la Résistance et de la Collaboration: Paul Chack fut fusillé, Louis Marin, réélu.** Pierre Taittinger pour sa part, revenu en politique après une période de mise à l'écart, se fit déjà l'apôtre d'une union des droites que le CNIP réussit en partie alors que le RPF ne pouvait, ni ne voulait, la faire, les déchirements de la guerre étant trop proches. Le gaullisme de gauche ? Hélas, les noms de Léo Hamon, Jean Charbonnel, Philippe Dechartre et Yvon Morandat ne disent plus rien aux néo-gaullistes. Jacques Chirac les connaissait, lui. La droite de leur propre parti s'est très bien chargée d'effacer leur héritage et leur souvenir.

26 avril (NZZ)

<https://www.nzz.ch/feuilleton/inflation-nun-raecht-sich-die-geldpolitik-des-billigen-geldes-ld.1680244>

Ein altes Gespenst kehrt zurück. Es heisst Inflation, und es sieht furchterregender aus, als es meistens ist

Werden wir demnächst wie 1923 in Deutschland das Geld in Wäschekörben von der Bank nach Hause tragen müssen? Die Ökonomen entwarnen. Aber woher wollen sie es wissen?

Roman Bucheli

26.04.2022, 05.30 Uhr



Wenn Geldscheine keinen Wert mehr haben, dann haben sie immerhin noch einen Materialwert: Kinder basteln um 1930 einen Drachen mit Mark-Banknoten aus dem Inflationsjahr 1923.

Albert Harlingue / Roger Viollet / Keystone

So lange war jetzt von billigem Geld die Rede, dass man schon fast zu glauben begann, es könnte ein Naturzustand sein. Man habe es mit einer Art Perpetuum mobile der unbeschränkten und folgenlosen Geldvermehrung zu tun. **Wer nur ein Quentchen Verstand besass**, dem hätte klar sein müssen: Nichts auf dieser Welt bleibt folgenlos. Und alles, was billig ist, geht auf Dauer ohnehin schief, weil es zu gut klingt, um wahr zu sein. Billiges Geld war schon sprachlich ein Uding, so dass man sich lieber in acht nahm.

Das Problem daran ist nur: Auch wer auf der Hut war, hat nun den Schaden, wenn das Geld wieder ein vernünftiges Preisschild erhält. **Denn es tritt ein, wovor alle gewarnt haben, seit die Wirtschaft am billigen Geld genesen sollte.** Man schafft dieses nicht so schnell wieder aus der Welt, wie man müsste. **Und man fragt sich unwillkürlich, warum denn alle Warnungen nichts gefruchtet haben.**

Seit Jahren sprachen die Ökonomen in ihrer blumigen Sprache davon, unter welchen Bedingungen eine **sanfte Landung** und also ein **schmerzfreier Ausstieg aus der expansiven Geldpolitik** möglich sein sollten. **Und nun dies: eine Inflation von 7,5 Prozent im Euro-Raum, gar 8,5 Prozent in den USA.** Eine Insel der Seligen dazwischen wieder einmal [die Schweiz mit einer Inflationsrate von 2,4 Prozent](#). Kehrt gerade ein totgeglaubtes Gespenst zurück?

Der stellvertretende Vorstandsvorsitzende der Deutschen Bank, Karl von Rohr, sagte unlängst in einem Interview mit der «Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung», **eine Inflationsrate von 10 Prozent sei durchaus denkbar.** Es wären Zustände, ergänzte er, «wie wir sie seit den siebziger Jahren nicht mehr gesehen haben». Da es ein Zeitungsinterview war, sah man nicht, ob er mit der Wimper zuckte, als er erklärend hinzufügte, was das bedeutet: **«Dann schmilzt das Vermögen wie Eis an der Sonne.»**

Zum billigen Geld kommen die billigen Bonmots

Erleben wir demnächst Zustände wie zu Beginn der 1920er Jahre, als die Menschen das Geld in Wäschekörben nach Hause trugen und als man die Nullen auf den Geldscheinen kaum mehr zählen konnte? Nein, damit ist nicht zu rechnen. Man hat seither einiges gelernt. Auch die 1970er Jahre werden nicht zurückkehren. «**Things are very different now**», schrieb jüngst der Nobelpreisträger **Paul Krugman** zur Beruhigung der Gemüter in seiner Kolumne in der «New York Times». [Aber sind die Dinge dieses Mal wirklich ganz anders?](#) Und ist es darum schon weniger schlimm? Die Experten sind sich uneinig.

Selbst Krugman traut dem eigenen Optimismus nicht so ganz über den Weg. Denn immer, wenn sie mit ihrem Latein am Ende sind, beginnen die Ökonomen in sibyllinischen Bonmots zu reden. **Krugman über die steigenden Preise: «Es wird zuerst noch schlimmer werden, bevor es besser wird.»** Das passt natürlich immer am Beginn einer Krise. **Darauf wäre man allerdings auch ohne die Hilfe eines Nobelpreisträgers gekommen.** Und wieso wird es jetzt erst einmal noch schlimmer? **Weil, so Krugman, «eine ganze Menge Inflation in der Pipeline ist».** Was immer das besagen will, ein überzeugendes Argument klingt anders.

Die Notenbanker erwecken gerade den Eindruck von Zauberlehrlingen, denen die eigene Kunst über den Kopf zu wachsen beginnt. Alle reden davon, dass man die Inflation in den Griff bekommen müsse, doch niemand weiss, wie das geht. In der Theorie schon, da kennt man sich aus. In der Praxis gehen die Meinungen auseinander. Nicht etwa nur, weil man unterschiedlichen Vorstellungen anhängt. **Aber weil man wie der Ochs am Berg steht und dabei so tut, als wüsste man Bescheid.** Jüngst rief die [EZB-Chefin Christine Lagarde, der man Untätigkeit vorwirft](#), an einer Tagung des Internationalen Währungsfonds etwas entnervt in die Runde: **«Um Himmels willen, jetzt lasst uns doch warten, bis wir die Daten haben, dann werden wir Entscheidungen treffen.»** Was sie nicht sagte: **Die Daten liegen längst vor. Man fürchtet sich nur, sie zu deuten.**

Die Ökonomie ist, so denkt sich der Naive, wenn er Christine Lagarde vertrauensvoll zuhört, eine Wissenschaft wie die Physik. Man operiert mit ein paar Gleichungen und ein paar Unbekannten. Die Prozesse verlaufen entweder linear oder exponentiell, aber jedenfalls superrational. **Das alles suggeriert Kontrollierbarkeit und Überschaubarkeit.** Wenn etwas aus dem Lot gerät, braucht man an ein paar Stellschrauben zu drehen, und schon läuft es wieder wie geschmiert. Dafür kennen die Ökonomen ein Zauberwort: **ceteris paribus. Es läuft, heisst das, wie geschmiert weiter – unter einer Voraussetzung: Alles andere bleibt sich gleich. Aber weil in der Wirklichkeit leider nie alles andere gleich bleibt, steht die Ökonomie häufig näher bei der Metaphysik als bei der Physik.**

Zu dieser Metaphysik gehört **der Glaubenssatz, dass ab einer Inflationsrate von 5 Prozent das Geld seine Funktion der Wertaufbewahrung einbüsst.** Man muss das nicht glauben, in der Regel jedoch trifft es zu. Man braucht dann das Geld noch nicht gleich zum Fenster hinauszuerwerfen, **doch legt man es besser in wertbeständigen Gütern an. Immobilien oder Gold oder gar Kunst?** Ach, wer weiss schon, was daraus wird. Es ist kein Verlass mehr selbst auf solche Dinge. Konservenbüchsen ohne Verfalldatum: Das wäre eine lohnende Investition. Man wäre ausserdem autark. **Das Dümme in Zeiten der Inflation ist ein Bankkonto, es ist noch dümmer als die Matratze.**

Man sieht ja noch nicht einmal, wie das Geld weniger wird. Auch das gehört zu dieser heimtückischen Metaphysik. Es ist bloss die Kaufkraft, die allmählich schwindet. Und sie verringert sich in dem Mass, wie die Zeit vergeht. Inflation ist die Verlustangst in ihrer gesteigerten Form. Denn **sie ruft nicht nur die Gespenster der Vergangenheit auf den Plan, sie hat selber etwas Gespenstisches.** Man sieht sie nicht, man spürt sie nur. Nicht sofort und nie mit voller Wucht. **Sie schleicht sich ein wie die Feuchtigkeit in ein Haus oder das Gift in den Körper.** Lange

merkt man nichts davon oder kaum etwas. **Doch wenn die Folgen einmal spürbar werden, ist es meistens zu spät.**

Das Gefährlichste an der Inflation ist die Psychologie. Das wissen auch die Ökonomen, und darum sind sie manchmal auch so mutlos, da sie ahnen, man müsste Psychologe sein, um ein guter Ökonom zu werden. **Denn mit der Inflation ist es wie mit allen Gespenstern. Die Angst vor ihnen ist noch schlimmer als sie selber.** Insofern hat Paul Krugman dann doch wieder recht. Preise steigen, weil da viel Inflation in der Pipeline steckt. Auch die Dämonen werden umso erschreckender, je grösser die Furcht vor ihnen wird.

Der Sprachzauber der Notenbanker

In der Ökonomie ist die Angst unter dem Namen **Inflationserwartung** bekannt. Sie ist das noch furchteinflössendere Gespenst als die Inflation selber. Sie ist **der Albtraum, der nur immer wieder neue Gespenster gebiert. Wenn alle steigende Preise erwarten und darum die Preise erhöhen, weil mutmasslich alle anderen die Preise auch erhöhen, und wenn zugleich alle Lohnerhöhungen verlangen und auch erhalten, weil alle mit steigenden Preisen rechnen, die ausgeglichen werden müssen: Nun ja, dann hat man eine klassische Spirale. Da gerät man leichter hinein als wieder heraus.**

Die Geldpolitiker der Notenbanken sind in Wahrheit Sprachzauberer und darum die Alchemisten unter den Ökonomen. Gegen das Gespenst der Inflationserwartung haben sie ihr eigenes sprachliches Abwehrdispositiv in Stellung gebracht. Es heisst **Forward Guidance** und folgt der Maxime, dass die beste Geldpolitik eine solide Informationspolitik sei. Fast wie Dichtung und Wahrheit.

Forward Guidance bedeutet so viel wie: in der Glaskugel die Zukunft deuten, aber so tun, als sei solche Hermeneutik eine exakte Wissenschaft. Sie soll mutmasslich falsche Zukunftserwartungen und also Ängste neutralisieren. **Mario Draghis berühmtes Diktum «whatever it takes»** war 2012 **eine solche taktische geldpolitische Information.** Der damalige EZB-Chef schickte damit ein Signal an die Finanzmärkte, dass die Europäische Zentralbank alles unternehmen werde, um den Euro zu erhalten. **Die Aussage sollte mit maximaler Irrationalität zu maximaler Vernunft aufrufen.**

Was damals wie eine Drohung klingen sollte, war im Grunde ein Versprechen, dessen Kosten, wie bei einem ungedeckten Wechsel, man geflissentlich verschwie. Heute präsentiert man uns die Rechnung. Und nun weiss es auch der Hinterletzte: **Da steckt noch eine ganze Menge Inflation in der Pipeline.**

26 avril (FAZ)

<https://www.faz.net/aktuell/politik/ausland/deutscher-pazifismus-russland-wird-nicht-durch-umarmungen-bezwungen-17975723.html?premium>

DEUTSCHER PAZIFISMUS:

Tödliche Phrasen des Pazifismus

- EIN KOMMENTAR VON MICHAEL MARTENS
- -AKTUALISIERT AM 22.04.2022-20:09



Friedenssicherung in Friedenszeiten bleibt ein hohes Gut. Aber wo kein Frieden mehr ist, der zu sichern wäre, müssen sich die Prioritäten ändern. Bild: dpa

Hitler wurde nicht durch Ostermärsche besiegt. Auch Putins Russen werden nicht durch Umarmungen bezwungen werden.

Wenn unsre Brüder kommen, mit Bomben und Gewehren, dann woll'n wir sie umarmen, dann woll'n wir uns nicht wehren.“ So beginnt ein populäres Lied des bayerischen Barden Konstantin Wecker, das bei Konzerten zuverlässig für Stimmung sorgt. Pazifismus zum Mitschunkeln. Wie so ein Text wohl auf die Eingeschlossenen von Mariupol wirken mag? Auf die Angehörigen der Getöteten von Butschka oder Irpin, die mit gefesselten Händen ermordet wurden? Auf die Mütter von Srebrenica, deren Männer und Söhne abgeschlachtet wurden, weil der Westen ihnen nicht zu Hilfe kam? Wollen auch sie ihre Mörder herzen?

Weckers Lied ist eines von vielen Beispielen für einen bundesrepublikanischen Pazifismus, der bedingungslos vor dem Bösen kapituliert hat. Eine ideale Ostermarschmusik für **die Bataillone deutscher Friedfertigkeit, die auch in diesem Krieg fest entschlossen sind, bis zum letzten Ukrainer pazifistisch zu bleiben**. Doch Fundamentalpazifisten haben es schwer dieser Tage. Ihr Glaube hat seine Unschuld verloren. Genauer: **Man sieht jetzt, dass ihr Pazifismus nie so unschuldig war, wie er wirkte. Frieden schaffen ohne Waffen, Gitarren statt Knarren – solche Sätze wirken angesichts des russischen Krieges zur Vernichtung des ukrainischen Staates und Volkes auf viele Menschen unerträglich zynisch**. Zu offenbar und zu nah ist das Morden, um pazifistische Losungen nicht als das zu entlarven, was sie zwar nicht ihrer Absicht, wohl aber ihrer Wirkung nach in diesem Fall sind: **tödliche Phrasen**.

Nicht friedliebend, sondern menschenverachtend

Wenn **der Friedensbeauftragte der Evangelischen Kirche in Deutschland** angesichts des massenhaften **Mordens in der Ukraine gleichsam achselzuckend sagt, manchmal könne man eben nur hilflos zuschauen, was „vielleicht“ auch gut so sei, ist diese Aussage in der derzeitigen Lage nicht friedliebend, sondern menschenverachtend**. Ihren Urheber lassen solche Worte wie die Karikatur eines Sankt Martin erscheinen, der sich angesichts eines Frierenden nur umso fester in seinen Mantel hüllt. **Man kann dem Herrn Friedensbeauftragten nur wünschen, er möge nie selbst in eine Lage geraten, in der die selbstzufriedene Tatenlosigkeit anderer sein Todesurteil bedeuten kann**.

Auch jenseits der Kirchen hat der Pazifismus weiter Freunde. In dem österreichischen Magazin „Profil“ warnte **der Schriftsteller Ilija Trojanow** dieser Tage: **„Es gehört zu unseren Aufgaben, dem Lächerlichmachen des Pazifismus, das jetzt allenthalben zu beobachten ist, zu widersprechen.“** Da Trojanow, ein kluger Kopf, nicht im Pluralis majestatis gesprochen haben wird, meint er wohl Intellektuelle

wie sich selbst, wenn er fordert: „Wir dürfen unsere idealistischen Positionen nicht gänzlich kriegerischen Sachzwängen unterwerfen.“

Recht hat er. Der Pazifismus hat nicht grundsätzlich, für alle Zeiten und unter allen Umständen ausgedient. Als europäische Imperien mit Gewalt an ihren Kolonien festhalten wollten, wäre mehr Pazifismus in Frankreich oder Großbritannien gut gewesen. Als die spätere Friedensnobelpreisträgerin Bertha von Suttner ihren pazifistischen Roman „Die Waffen nieder!“ veröffentlichte, geschah das in einem militarisierten, kriegslüsternden Europa, das ihre Warnungen bitter nötig hatte, aber nicht begreifen wollte. Suttners Antikriegsroman erschien 1889, im Geburtsjahr Hitlers. Viele Jahrzehnte und zwei Weltkriege später hat der Sänger Reinhard Mey Suttners Titel aufgegriffen und dazu gesungen: „Glaubst du, in deinem gottverlassenen Loch im Wüstensand verteidigst du deine Kinder, dein Dorf oder dein Land?“

Wo Brandschutz nicht hilft, muss die Feuerwehr her

Nein, dort nicht. Aber wenn fremde Soldaten plündernd und mordend in dein eigenes Dorf kommen, dann schon. Diese Möglichkeit kommt **im Paralleluniversum des deutschen Wohlfühlpazifismus** aber nicht vor, obschon sich doch herumgesprungen hat: Hitler wurde nicht durch Ostermärsche besiegt. Auch **Putins** Russen werden nicht durch Umarmungen bezwungen werden.

Immerhin hat das Blutvergießen in der Ukraine bewirkt, dass die Marketender scheinfriedlicher Parolen, ob Liedermacher oder Kirchenfunktionäre, sich nicht mehr unwidersprochen als moralisch höherstehend feiern können, nur weil sie „für den Frieden“ sind. **Man muss schon hinschauen, was dieses Für-den-Frieden-Sein im Einzelfall bedeutet.** Friedenssicherung in Friedenszeiten ist und bleibt ein hohes Gut. **Aber wo kein Frieden mehr ist, der zu sichern wäre, müssen sich die Prioritäten ändern. Es ist gut, in den Brandschutz zu investieren. Brennt es dann aber doch, hilft kurzfristig nicht ein Bekenntnis zu noch mehr Brandschutz, sondern nur die Feuerwehr.**

26 avril (FAZ)

<https://www.faz.net/aktuell/politik/ausland/nach-wahl-in-frankreich-le-pen-sieht-sich-als-siegerin-17982501.html?premium>

LE PEN SIEHT SICH ALS SIEGERIN:

Frankreichs gekaperte Demokratie

- EIN KOMMENTAR VON [MICHAELA WIEGEL](#)
- -AKTUALISIERT AM 26.04.2022-06:59



Anhänger Emmanuel Macrons erwarten den Präsidenten am Wahlabend auf dem Marsfeld in Paris. Bild: AFP

Die Radikalen sprechen Macron die Legitimität ab. Um die französische Demokratie zu retten, muss der Präsident jetzt etwas Ungewöhnliches tun.

Diesen Sieg sollte man nicht kleiner machen, als er ist. [Emmanuel Macron](#) ist das schier Unvorstellbare gelungen. Zum ersten Mal seit zwanzig Jahren ist es einem Präsidenten gelungen, das Vertrauen der französischen Wähler für eine zweite Amtszeit zu gewinnen. Zuletzt war das Jacques Chirac gelungen, ebenfalls nur nach einem Duell gegen Le Pen (den Vater). Seinen Ruf als politische Ausnahmeerscheinung verfestigt Macron durch den Umstand, dass er das Ergebnis mit einer eigenen parlamentarischen Mehrheit erzielte. Das hat seit Einführung der Direktwahl noch keiner seiner Vorgänger geschafft.

Mit seinem Ergebnis von 58 Prozent ersparte Macron Frankreich eine abendliche Zitterpartie. Sein Vorsprung beläuft sich auf mehr als fünf Millionen Stimmen. Vor fünf Jahren lag er noch mit zehn Millionen Stimmen vor Le Pen. Auch ein gedämpfter Erfolg verpflichtet, gerade in einem so streitlustigen Land wie Frankreich. Aber Macron wurde nicht einmal die kurze Dankesrede vor dem Eiffelturm als Geste der demokratischen Bescheidenheit abgenommen.

[Marine Le Pen](#) „vergaß“ in ihrer Rede die wohl wichtigste Höflichkeitsformel eines Demokraten. Sie gratulierte Macron nicht. Stattdessen begann die Kandidatin der rechtsextremen Partei Rassemblement National (RN) sofort, an einem alternativen Narrativ zu spinnen, das von vielen Medien begierig aufgenommen wurde. Sie stellte sich als eigentliche Gewinnerin dar, die einen „strahlenden Sieg“ errungen habe.

Parlamentswahl als „dritte Runde“

Nicht nur sie versuchte, Macron die Legitimität abzusprechen. Der Drittplatzierte [Jean-Luc Mélenchon](#) von der Linkspartei des „Unbeugsamen Frankreichs“ beanspruchte, als künftiger Regierungschef das Land politisch zu führen. Vor fünf Jahren war sein Raunen über den „gestohlenen Sieg“ noch auf Kritik gestoßen. Jetzt erntete er kaum Widerspruch, als er seinen Anspruch noch vor der Rede des Wahlgewinners anmeldete. Sein Täuschungsversuch ging so weit, dass er die Parlamentswahlen im Juni als „dritte Runde“ der Präsidentenwahlen bezeichnete.

Eine ähnliche Entwertung der Präsidentenkür unternahm der rechtsextreme Kandidat [Éric Zemmour](#), der mit sieben Prozent den vierten Platz belegt hatte. Zemmour stimmte zur besten Sendezeit am Wahlabend einen

Abgesang auf „das Frankreich, das wir lieben“ an. Auch er erhob einen Führungsanspruch. So wenig Respekt für den Wahlsieger hat es selten gegeben. Der Wahlabend wurde zu einer Vorführung, wie radikale Kräfte die französische Demokratie gekapert haben.

Wie konnte es so weit kommen? Auch in Deutschland hält sich die These, dass Macron irgendwie selbst schuld daran sei. Mal wird er als ein später Nachfahre Machiavellis beschrieben, der Le Pen als Gegenspielerin manipuliere, um seine politische Existenz zu sichern. Mal wird ihm gar vorgeworfen, die Parteienlandschaft zerstört zu haben, um sein gefährliches Spiel um die Macht zu gewinnen.

Das lenkt von der Rolle der Sozialisten und Republikaner ab. Die französischen Schwesterparteien von SPD und CDU/CSU sind inzwischen nur noch gut darin, sich aus der Verantwortung zu stehlen. Jahrzehntlang haben sie die Parteienlandschaft beherrscht. Die Wahl 2017 war ein Warningschuss. Erstmals fehlten sie in der Stichwahl. Doch sie haben die vergangenen fünf Jahre nicht genutzt, sich inhaltlich zu erneuern und Führungspersonlichkeiten aufzubauen. Die neue politische Landschaft gründet auf ihrem Scheitern, nicht auf einem diabolischen Plan Macrons.

Die französische Demokratie hat immer anders als die deutsche funktioniert. Es gab keine eingespielten parlamentarischen Kontrollverfahren, sondern implizite „Checks and Balances“. Geordnete Machtwechsel fanden auf der Grundlage gegenseitiger Kontrolle statt. Doch diese Selbstüberwachung zwischen den beiden dominanten Lagern ist außer Kraft gesetzt. Deshalb sind die politischen Ohnmachtsgefühle vieler Franzosen so groß.

Man macht es sich zu leicht, wenn man den 13 Millionen Wählern Le Pens pauschal rassistische und fremdenfeindliche Motive unterstellt. Der Wunsch, Macron Grenzen zu setzen, war ein wichtiger Antrieb für die Wahlentscheidung zugunsten der RN-Kandidatin. Es ist ihr unbestritten gelungen, sich in der Tradition illiberaler Demokratien wie in Ungarn als fürsorgliche Landesmutter darzustellen.

Macron muss sich vorhalten lassen, dass er die Risiken erkannt hat, aber aus Vorsicht und Bequemlichkeit lieber die Machtfülle der Fünften Republik für sich beanspruchte. Vor ihm liegen jetzt fünf Jahre, um die demokratische Teilhabe zu stärken und neue Kontrollmechanismen aufzubauen. Kurzum: Er muss seine Macht beschneiden, um die Demokratie zu retten.

26 avril (The Economist)

<https://www.economist.com/europe/america-is-now-thinking-of-winning-the-war-in-ukraine/21808960>

America is now thinking of “winning” the war in Ukraine

A furtive trip to Kyiv by two cabinet members signals a new American mindset



Apr 25th 2022 (Updated Apr 26th 2022) | WASHINGTON, DC

THEY CAME as Ukraine celebrated Easter, according to the Orthodox Christian calendar. They certainly did not bring peace. Yet **the furtive visit to Kyiv, the capital, by Antony Blinken and Lloyd Austin, America’s secretaries of state and defence, brought hope of eventual salvation. “We don’t know how the rest of this war will unfold, but we do know that a sovereign, independent Ukraine will be around for a lot longer than Vladimir Putin is on the scene,” declared Mr Blinken.**

The Americans were not the first to visit wartime Kyiv; other leaders have already made the pilgrimage to meet Volodymyr Zelensky, Ukraine’s president. Nor were the Americans the most flamboyant; they did not go for an impromptu walkabout in the city, as Boris Johnson, Britain’s prime minister, did on April 9th. And some of their visible offerings were limited, among them the belated reopening of the American embassy in Kyiv, and the nomination of an ambassador to the country which, more than a year into Joe Biden’s administration, came inordinately late.

Still, the pair’s trip may be the most consequential yet. America has provided more military and civilian aid to Ukraine than all other countries combined. Messrs Blinken and Austin announced an additional \$713m in financing to pay for weapons for Ukraine and allied countries.

Perhaps more striking still is America’s changing attitude. To judge from the secretaries’ comments, **America is embracing the idea that Ukraine might not only survive, but emerge victorious against Russia. “They have the mindset that they want to win; we have the mindset that we want to help them win, and we are going to do that,” declared Mr Austin.**

To that end, on April 26th America will convene a meeting in Germany of dozens of friendly countries—NATO allies, but also partners in Asia, the Middle East and Africa—to show solidarity with Ukraine and and co-ordinate further assistance to it. The 40-odd states on the guest list stretch from Morocco to New Zealand **and include countries such as Israel that have hitherto hesitated to criticise Russia.** They will discuss, among other things, **stepped-up training and how to shift Ukraine more quickly from Soviet-era weapons and ammunition to NATO-standard arms,** which allies can provide more easily and plentifully. They have already started sending NATO-standard 155mm howitzers (Ukrainian ones use 152mm shells) and trained the first batch of Ukrainian artillerymen.

Just as important, Mr Biden's administration appears to have a clearer idea of its endgame in Ukraine. At first, as Russian troops were massing, its objective seemed limited to imposing costs: by giving Ukraine some defensive weapons, and by placing sanctions on Russia. As Ukraine demonstrated a remarkable ability to fight, that changed to saving Kyiv. Critics accused the president of being "weak". But Mr Biden said he would not get drawn into "world war three"; his officials said a rout of the Russian army might be a trigger for nuclear escalation by Russia. Ukrainian officials suspected America of simply trying to bleed Russia, at the cost of Ukraine's destruction.

Now the administration seems less worried about the risks—and it may even be raising its ambition. "We want to see Russia weakened to the degree that it can't do the kinds of things that it has done in invading Ukraine," said Mr Austin, usually the quiet man of the administration. **"So it has already lost a lot of military capability, and a lot of its troops, quite frankly. And we want to see them not have the capability to very quickly reproduce that capability."** On the same day, Ben Wallace, Britain's defence minister, told parliament that his government thought 15,000 Russian soldiers had been killed in the two months of war.

America and Western allies have shifted to delivering more offensive weapons—not just anti-tank weapons but now **tanks and howitzers; and not just anti-aircraft missiles but also parts for fighter jets (and perhaps soon aircraft, too).** Russia has responded, predictably, by issuing yet more shadowy warnings about its nuclear warnings. Shortly after Mr Blinken and Mr Austin visited Kyiv **Sergei Lavrov, Russia's foreign minister, said in a television interview that the risks of nuclear war "now are considerable". But the threat seems to have less leverage than it once did.**

War's end

Before thinking of victory, though, Ukraine must survive the coming onslaught. Having given up on taking Kyiv, at least for now, Russia has massed its troops in the east and south in the hope of taking more territory—maybe enough to declare a great victory by May 9th, when Russia celebrates Victory Day marking the Soviet Union's defeat of Nazi Germany. On April 24th Russian forces in the eastern Donbas region advanced slightly, seizing small towns around Sievierodonetsk.

A Russian general, **Rustam Minnekayev, deputy commander of Russia's central military district, was quoted as saying that the country's objective is to take full control of all of southern Ukraine.** This would create not only an eastern land corridor between Crimea and Donbas (regions it conquered in 2014) but also a western one to link to the enclave of Transnistria, a separatist region of Moldova. That would mean taking over Mariupol, where a last group of Ukrainian soldiers is still holding out in the Azovstal steel plant, as well as Mykolaiv and Odessa, which seem out of Russia's reach for now.

How will the war end? Nobody really knows. The UN Secretary-General, António Guterres, will visit Moscow on April 25th to push for a ceasefire. That has angered the Ukrainian president, who says Mr Guterres should first have witnessed the devastation and atrocities caused by Russian forces. Mr Blinken has said he expects the UN Secretary-General to deliver "a very strong and clear message to Vladimir Putin, which is the need to end this war now."

Some Europeans foresee a stalemate followed by negotiations in the summer and a deal in the autumn, before the next winter sets in. Many experts see echoes of the "Winter war" of 1939-40, when Finland valiantly fought off the Soviet Union for months but was eventually forced to cede territory and, for decades after the second world war, had to maintain a precarious neutrality.

"I used to think the Winter war was the best that Ukraine could achieve. I now think it's the best Russia can achieve," says Dan Fried of the Atlantic Council, a think-tank in Washington. "Another scenario is possible: the defeat of Imperial Russia by the Japanese in 1905." If there is a partition, he argues, it is unlikely to be a stable peace but, more probably, a dangerous armed truce.

26 avril (Le Monde)

https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/04/26/presidentielle-le-malheur-francais-est-apparu-si-profondement-incruste-le-24-avril-qu-il-n-est-pas-excessif-d-en-appeler-a-la-therapie-de-groupe_6123661_3232.html

Présidentielle 2022 : « **Le “malheur français”** est apparu si profondément incrusté le 24 avril qu’il n’est pas excessif d’en appeler à la thérapie de groupe »

CHRONIQUE

Françoise Fressoz

Editorialiste au « Monde »

Vertical et solitaire, Emmanuel Macron, désormais réélu, doit trouver les moyens de décrisper, de rassurer et d'embarquer la société. Beaucoup dépend de lui, mais tout ne dépend pas que de lui, explique dans sa chronique Françoise Fressoz, éditorialiste au « Monde ».

Publié aujourd’hui à 02h32, mis à jour à 07h37 Temps de Lecture 4 min.

Il faut prendre au mot le président de la République, qui, à l’aube de son nouveau mandat, a fait serment, dimanche 24 avril, sur le Champ-de-Mars, de l’avènement d’une « ère nouvelle ». Le « en même temps », cher à Emmanuel Macron, s’est soldé d’un si lourd tribut que tout doit effectivement changer pour que tout puisse continuer ; d’un côté, une réélection en forme d’exploit pour un sortant âgé de 44 ans que ses adversaires de droite et de gauche avaient considéré comme un usurpateur et qui est parvenu à recomposer, à son avantage, le camp réformiste européen ; de l’autre, un pays fracturé en quatre blocs – macroniste, mélenchoniste, lepéniste, abstentionniste – ; au milieu, le risque d’une rupture démocratique qui peut se produire à tout instant.

L’hypothèse d’une faute de carre est d’autant moins improbable que le passif du premier quinquennat est là, fait de phrases maladroitement et d’actions parfois mal calibrées. Sur un terreau fertile, elles ont eu pour effet de mettre le feu aux poudres puis d’entretenir un sourd ressentiment dans une partie importante de l’électorat.

Pour faire évoluer le pays au milieu d’une telle poudrière, l’invocation, comme en 2017, du « progressisme », idéologie fondée sur les Lumières, est devenue en partie inopérante : la somme d’angoisses et de frustrations renvoyées par le résultat de l’élection, l’importance des menaces géopolitiques et climatiques qui obscurcissent l’avenir sont telles qu’il faut changer de braquet, partir du quotidien des Français les plus fragiles pour évaluer les réformes acceptables et les conduire le plus sereinement possible.

L’objectif que s’est assigné Emmanuel Macron de faire en sorte qu’on « vive plus heureux en France » peut sembler incongru tant la notion est subjective. C’est pourtant la condition sine qua non pour que le pays retrouve un minimum de confiance en lui et de foi en l’avenir.

Mammouths au bord du burn-out

Ce que le philosophe Marcel Gauchet a qualifié de « *malheur français* » est apparu dimanche si profondément incrusté qu’il n’est pas excessif d’en appeler à la thérapie de groupe. Pour espérer repartir de l’avant, nous avons tous besoin collectivement de purger nos différends puis de nous réinvestir pour finalement nous réaimer. « *L’invention collective d’une méthode refondée* » est bien l’enjeu majeur de la période, comme l’a reconnu Emmanuel Macron, avec cependant une économie de propositions qui montre que tout reste à faire.

A ce stade, on n'en sait guère plus sur les intentions présidentielles que celles fournies durant la campagne électorale : volonté de redorer le blason de la démocratie représentative ; intention proclamée de consulter plus fréquemment les citoyens à travers grands débats et conventions ; appel réitéré aux acteurs de terrain pour tenter de faire évoluer deux mammoths au bord du burn-out, l'éducation nationale et la santé publique.

Au regard de la verticalité du premier mandat, on mesure l'ampleur de la révolution à accomplir au sein du palais élyséen. Tout dans le caractère d'Emmanuel Macron le porte à l'autorité. L'impossibilité qu'il a de briguer un troisième mandat de suite renforce sa vigilance : concéder d'accord, perdre la main jamais !

Lorsque, en mars 2021, son allié François Bayrou avait entrepris de convaincre les principaux groupes de l'Assemblée nationale de se rallier au scrutin proportionnel pour améliorer la représentativité du Parlement, il n'avait guère encouragé le mouvement, de peur de se retrouver, dès juin 2022, face à une coalition de partis qui auraient fait du premier ministre l'homme fort de la dyarchie. Dans l'esprit d'Emmanuel Macron, le lâcher-prise ne peut se concevoir que progressivement, étape par étape, en fonction des résultats d'une confrontation démocratique qui, au-delà de la bienveillance, s'annonce en réalité assez musclée.

Ouvrir le jeu

De ses opposants, qui invoquent le troisième tour législatif en rêvant d'une cohabitation, Emmanuel Macron n'a rien à attendre : Jean-Luc Mélenchon et Marine Le Pen se sont d'emblée affirmés comme des opposants radicaux, décidés à poursuivre la guérilla tout au long du nouveau mandat. La seule façon de les circonscrire est de les dévitaliser.

L'engagement que le premier ministre, nouvellement nommé, serait chargé de la planification écologique est une première réponse à la dynamique de l'« insoumis ». La promesse d'une attention redoublée à la vie quotidienne des Français est une reconnaissance de la forte implantation de Marine Le Pen dans la partie la plus fragile de la population.

Du côté de la majorité élargie, en revanche, le président de la République peut et doit ouvrir le jeu. Qu'ils viennent de la gauche, de la droite ou du centre, tous ceux qui se retrouvent dans le camp réformiste et européen aspirent à apporter leur contribution au mandat.

Le premier quinquennat a été largement plombé par l'idée qu'une coupure s'était produite entre le national et le local. L'effondrement de la gauche et de la droite gouvernementales, assorti de nouveaux ralliements, offre l'occasion unique de coresponsabiliser les élus et de les laisser ouvrir le jeu sur le terrain pour peu qu'ils trouvent leur compte dans une dynamique d'association.

Les vieux réflexes ont cependant la vie dure. La tentation du parti unique a été caressée. Non seulement elle rappelle la fausse manœuvre de Jacques Chirac, qui, en 2002, face à Jean-Marie Le Pen, avait promis d'être le président de tous les Français pour aussitôt fermer la porte à la gauche et créer l'UMP. Mais elle bloque, par son côté caporaliste, toute idée de respiration. Depuis plusieurs jours, une forte résistance se manifeste au sein des différentes composantes du macronisme. Cela rend, somme toute, assez optimiste. La politique n'est pas morte. Elle se refonde, au contraire, à vive allure.

Françoise Fressoz(Editorialiste au « Monde »)

26 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/economie/jean-marc-daniel-macron-doit-jeter-son-programme-par-la-fenetre-26-04-2022-2473394_28.php

Jean-Marc Daniel : « Macron doit jeter son programme par la fenêtre »

ENTRETIEN. L'économiste se montre très critique envers le bilan du premier mandat. Il en appelle au courage pour une politique véritablement libérale.



Emmanuel Macron à Marseille. © STEPHANE FERRER / Hans Lucas / Hans Lucas via AFP

Propos recueillis par Marc Vignaud

Publié le 26/04/2022 à 07h30

Spécialiste de l'histoire économique, Jean-Marc Daniel estime qu'Emmanuel Macron doit effectuer un retour aux sources s'il veut vraiment redresser le pays. Pour **cet économiste au libéralisme décomplexé**, auteur de *Macron – La valse folle de Jupiter, pourquoi ses erreurs nous mènent dans le mur (2018)*, **le président réélu dimanche soir pour un second mandat doit convaincre les Français de travailler plus, seule façon d'augmenter la création de richesses. Au risque de mettre le peuple dans la rue et de bloquer le pays.** Entretien.

Le Point : Que pensez-vous du positionnement d'Emmanuel Macron dans cette campagne ?



©Vincent Isore/IP3

Jean-Marc Daniel : Il est passé de la social-démocratie à la social-médiocratie. Il n'a fait pas grand-chose, a **colmaté les brèches avec du déficit et de la dette publique**, tout en faisant en sorte que nos partenaires européens ne se révoltent pas trop grâce à certaines concessions comme le recul de l'âge de départ à la retraite de 62 à 65 ans. Il a avoué son impuissance en 2018, lors de son discours de réception du

prix Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Il y expliquait **qu'il fallait se débarrasser du fétichisme des excédents budgétaires et commerciaux**. C'était une façon d'avouer qu'il ne pouvait pas appliquer son programme de réduction du déficit budgétaire et du déficit commercial. Au passage, il a renoncé à l'esprit de la loi Macron de 2015, qui promouvait le passage d'une société d'employeurs-employés à une société de clients-fournisseurs et voulait insuffler davantage de concurrence. **Le seul aspect sur lequel il reste un peu libéral, c'est quand il dit qu'il va revoir de fond en comble le fonctionnement de l'éducation**. Veut-il aller jusqu'à une mise en concurrence des établissements ? Donner aux universités la possibilité de faire appel à des fonds privés sur le modèle de l'École d'économie de Toulouse et de recruter des enseignants sur la base de leurs publications et de leurs résultats ? **C'est ce qu'il faudrait faire**.

Vous estimez qu'il faut remettre les Français au travail. De ce point de vue, le programme d'Emmanuel Macron est fondamentalement différent de celui que défendait Marine Le Pen, notamment avec le recul de l'âge de départ à la retraite...

Emmanuel Macron constate que le pays ne travaille pas assez. Il tient un discours sur la revalorisation du travail. **Je suis d'accord sur l'intérêt d'augmenter le volume de travail dans l'économie, mais il faudrait surtout le faire sur la période de la vie où on est le plus efficace, de 25 à 50 ans**. Cela suppose d'augmenter la durée annuelle de travail en supprimant, par exemple, des jours fériés. Il faudrait aussi encore plus de souplesse pour le statut d'autoentrepreneur.

Il n'a pas défendu un programme libéral, comme cela pouvait être le cas lors de sa campagne de 2017. Comment l'expliquer ?

Je le déplore plus que je ne l'explique. En 2017, Emmanuel Macron affichait des vellétés d'inscrire son programme dans la droite ligne de la loi Macron pour la croissance. **Mais il a très vite affirmé se heurter à l'inertie de l'administration française. C'est son discours sur l'État profond, selon lequel ce dernier ferait de la résistance. C'est absurde. Un programme véritablement libéral devrait afficher un plan de baisse du déficit budgétaire structurel appuyé sur une diminution des dépenses publiques à l'horizon de cinq ans. Il faudrait lancer un plan de privatisations. L'État doit sortir progressivement d'Engie, de Renault, d'EDF, de la SNCF et de la RATP**. Il faut enfin organiser la mise en concurrence sur les dépenses de santé, en gardant une sécurité sociale d'ordre public. En termes de fiscalité, il faudrait passer à une flat tax – à taux unique, donc – rassemblant la CSG et l'impôt sur le revenu.

Thatcher n'a pu appliquer son programme que parce que l'Angleterre était tombée aux mains du FMI. Jean-Marc Daniel

C'est la recette pour une révolution !

On dit toujours qu'on ne peut pas faire ce qu'il faut parce que les gens ne sont pas mûrs. Mais les gens ne sont pas mûrs parce que personne ne défend ces idées. Thatcher n'a pu appliquer son programme que parce que l'Angleterre était tombée aux mains du FMI. Il faudrait mieux prendre les devants avant que cela n'arrive.

Le pouvoir d'achat est devenu la première préoccupation des Français. Face à l'inflation, que faut-il faire ? Laisser les Français perdre du pouvoir d'achat ou compenser avec des chèques ?

Il faut expliquer aux Français que, lorsque l'État tire des chèques, il ne distribue pas de pouvoir d'achat. Cela revient à prendre du pouvoir d'achat aux uns pour le donner aux autres. Soit il finance ses largesses par des hausses d'impôt, soit il creuse la dette et prend du pouvoir d'achat aux générations futures. Le Premier ministre devra donc tenir **un discours de vérité : oui, il y a un problème de pouvoir d'achat, mais cela suppose, pour le régler, de remettre le pays au travail**.

Le chômage a assez fortement baissé depuis 2017. Emmanuel Macron estime possible d'arriver à 5 %. Est-ce une ambition réaliste ?

C'est réaliste. Mais il faut souligner que le chômage a beaucoup baissé grâce au subventionnement massif de **l'apprentissage. C'est de l'emploi public déguisé.** C'est l'équivalent de travaux d'utilité collective. Heureusement, ils sont tournés vers l'avenir car ils permettent une véritable insertion sur le marché du travail. **Exiger des personnes qui n'ont pas d'emploi comme les titulaires du RSA ou les chômeurs qu'ils se forment vers des métiers d'avenir me semble plutôt positif.** Il faut orienter les titulaires du RSA vers les métiers en tension et non pas les obliger à distribuer des cafés 15 heures par semaine.

Compte tenu de son programme, la France peut-elle sortir dans cinq ans dans un meilleur état qu'aujourd'hui, après un nouveau mandat d'Emmanuel Macron ?

Son programme n'a aucune importance ! **Tony Blair disait : « On fait la campagne en poésie et on gouverne en prose. » Il faut qu'il revienne à ses orientations de 2017-2018, avant le discours d'Aix-la-Chapelle.** S'il espère passer cinq ans à l'Élysée sans réformer, en allant s'amuser avec Mcfly et Carlito, ce sera un échec. **À condition de jeter son programme par la fenêtre, il a la possibilité de remettre le pays au travail comme il l'avait annoncé en 2017.**

Son Premier ministre devra assumer de gouverner dans l'intérêt de l'avenir du pays, y compris au prix de l'impopularité ! Jean-Marc Daniel

Ce sera difficile, car les gens se sont habitués à un État protecteur qui use et abuse de l'argent magique...

Il sera tout de même sous la pression de ses partenaires européens et des pays frugaux. Tout cela peut finir par une remise en cause assez profonde de l'Europe. Son Premier ministre devra assumer de gouverner dans l'intérêt de l'avenir du pays, y compris au prix de l'impopularité !

Qui peut assumer un tel job, selon vous ?

Le plus redoutable, à mon avis, ce serait **Bruno Le Maire.** Reste à voir le degré de confiance entre les deux hommes...

26 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/non-repousser-l-age-de-la-retraite-n-est-pas-une-obligation-financiere-20220422>

«Non, repousser l'âge de la retraite n'est pas une obligation



financière

Par Laurent Izard

Publié le 22/04/2022 à 17:20

«Quand bien même il serait indispensable de «travailler davantage», cela n'implique pas nécessairement que les Français déjà en activité doivent travailler plus longtemps», Laurent Izard. *Dragana Gordic / stock.adobe.com*

FIGAROVOX/TRIBUNE - S'il est réélu, le président sortant envisage de repousser progressivement l'âge légal de départ à 65 ans. Cette mesure nie la loi biologique du vieillissement et augmenterait le chômage, selon Laurent Izard, agrégé en économie et gestion.

Laurent Izard est normalien et agrégé de l'Université en économie et gestion. Il est l'auteur de nombreux manuels d'enseignement supérieur en économie et gestion. Il a notamment publié A la sueur de ton front (L'Artilleur) en 2021.

Le débat semble clos avant d'avoir réellement commencé: face aux déséquilibres structurels de notre régime de retraite et compte tenu du vieillissement de la population, il serait impératif de repousser à 64 ans ou plus l'âge légal de départ à la retraite. On nous explique qu'il n'existe pas de solution alternative, et que nous sommes en retrait sur ce sujet par rapport à nos voisins: En Allemagne, on travaille jusqu'à 65 ans et 8 mois (pour les assurés nés en 1954). On part à la retraite à 67 ans en Italie, à 65 ans en Espagne, et à 66 ans au Royaume-Uni...

Mais l'on «oublie» souvent de préciser qu'en Chine l'âge légal (et obligatoire) de départ à la retraite est de 60 ans pour les hommes et de 50 ans pour les femmes (sauf fonctionnaires). Dans les pays nordiques, cet âge légal est de 61 ans en Suède, 62 ans en Norvège et 63 ans en Finlande. Et en allant plus loin, l'âge légal de départ à la retraite reste fixé aux alentours de 60 ans en Algérie, en Biélorussie, en Ukraine, au Pakistan, au Vietnam, en Inde ou en Russie...

S'appuyer sur les régimes de retraite en vigueur dans les autres pays pour décider de notre avenir est révélateur de notre renonciation à défendre une certaine indépendance et un modèle social français spécifique.

Laurent Izard

Ce que l'on oublie également, c'est que l'âge légal ne constitue qu'une pièce du puzzle: il convient aussi de s'intéresser à l'âge moyen réel de départ à la retraite dans les différents pays, qui peut s'éloigner sensiblement de l'âge légal: par exemple, en Italie, l'âge moyen de départ à la retraite est inférieur à 62 ans, soit plus de 5

années avant l'âge légal... Tout dépend en fait des modalités de décote des départs anticipés, du montant des pensions et des multiples dérogations à l'âge légal qui existent dans de nombreux pays.

On le voit, les comparaisons internationales sont en fait plus complexes qu'il n'y paraît au premier abord. Et s'appuyer sur les régimes de retraite en vigueur dans les autres pays pour décider de notre avenir est révélateur de notre renonciation à défendre une certaine indépendance et un modèle social français spécifique.

Autre question centrale: on le sait, le taux d'emploi des séniors est nettement plus faible que celui de l'ensemble de la population active: à peine plus de 30% des 60-64 ans occupent un emploi. On peut facilement expliquer ce décalage par le fait que les séniors, plus difficilement employables, sont davantage découragés et ne s'inscrivent donc plus à Pôle emploi.

Et pourtant, tout ou presque a été fait pour inciter les séniors à travailler plus longtemps: suppression des dispositifs de préretraite, report de l'âge légal de 60 à 62 ans en 2010, projets de réforme des retraites incitant à travailler plus longtemps, etc. La dispense de recherche d'emploi dont bénéficiaient certains séniors au chômage, âgés de 57 ans et plus, a été supprimée le 1^{er} janvier 2012 conformément à l'objectif gouvernemental de « *mettre un terme aux dispositifs participant à écarter les salariés séniors du marché du travail* ».

Et pour favoriser le retour à l'emploi des plus de 50 ans, le gouvernement Valls a lancé le «Plan senior», dévoilé à l'occasion de la grande conférence sociale de juillet 2014, qui vise en particulier à lutter contre les freins au recrutement et au maintien en emploi des seniors. De fait, les Français sont censés rester plus longtemps en activité.

Le premier effet mécanique de la réforme envisagée sera de transformer des dizaines de milliers de potentiels retraités en vrais chômeurs.

Laurent Izard

En accentuant ce processus, une éventuelle mise en œuvre de la réforme des retraites proposée par Emmanuel Macron risquerait de contrarier un peu plus une loi biologique incontournable: avec le temps, le corps comme le cerveau vieillissent et il est donc déraisonnable d'imposer un «âge de départ à la retraite pour tous» trop tardif. Qui accepterait de se faire opérer par un chirurgien dont les mains tremblent et dont la vue baisse, mais qui doit continuer à pratiquer pour atteindre le nombre de trimestres de travail requis (la future loi «santé» envisage pour eux un âge limite à 72 ans avec de possibles prolongations d'activité !)? Jusqu'à quel âge un enseignant dispose-t-il de suffisamment d'énergie pour affronter une classe de 35 élèves turbulents (une note de la Région académique Île-de-France diffusée en juin 2021 envisage l'hypothèse d'une prolongation d'activité au-delà de 72 ans...)? Est-il raisonnable d'exercer un métier physique (couvreur, pompier...) passé un certain âge? On le voit, le projet de réforme pose de façon aiguë la question d'un âge légal unique de départ à la retraite. Cette question reste taboue en France, notamment en raison du fort attachement à ce principe d'une majorité de syndicats.

Et pour celles et ceux qui quittent tardivement leur emploi, volontairement ou non, la probabilité d'en retrouver un autre s'avère particulièrement faible. Ainsi, même si cela n'est pas toujours visible dans les statistiques officielles, un cadre (ou un ouvrier) de plus de 50 ans à la recherche d'un emploi part avec un sérieux handicap et le recul programmé de l'âge de la retraite ne va pas améliorer sa situation. Le premier effet mécanique de la réforme envisagée sera de transformer des dizaines de milliers de potentiels retraités en vrais chômeurs...

Autre élément du débat trop souvent occulté: les jeunes constituent les premières victimes du chômage qui altère leur entrée sur le marché du travail, mais également leurs rémunérations et perspectives de carrière. Le taux de chômage des jeunes actifs est deux fois supérieur à celui de l'ensemble de la population française (selon l'Insee, il stagne depuis des années entre 20 et 25%). En fait, la tranche d'âge des 16-25 ans constitue une variable d'ajustement en cas de crise ou de choc externe. Elle subit prioritairement tous les aléas de l'activité économique et l'analyse empirique montre effectivement que le chômage des jeunes explose après chaque crise internationale. La crise sanitaire de 2020 en a apporté une nouvelle illustration: stages annulés

ou introuvables, offres d'emploi en chute libre, contrats courts non renouvelés, débuts de carrière amputés, salaires d'embauche révisés à la baisse, etc.

Et lorsqu'un jeune obtient un emploi, il y a une forte probabilité que ce soit un contrat à durée déterminée: selon le ministère du Travail, la part des CDD dans les flux d'embauches est passée de 76% en 1993 à 87% en 2017. Et 30% de ces CDD ne durent qu'une seule journée ! Pour le Céreq, *«cette nouvelle "norme" de recrutement n'est pas sans effets sur les possibilités effectives de stabilisation à moyen terme des jeunes dans l'emploi. Elle peut constituer pour certain-es un tremplin vers une carrière, mais pour d'autres une trappe à précarité»*.

Dans une étude publiée le 7 février 2020, la Dares admet qu'en 2018, 963 000 jeunes âgés de 16 à 25 ans n'étaient ni en études, ni en emploi, ni en formation – Not in Education, Employment or Training (NEET) –, selon la définition d'Eurostat. Or cette définition conduit à minorer l'ampleur du phénomène. Car en y incluant les jeunes jusqu'à 29 ans, le nombre de NEETS en France avoisine plutôt les 1,7 million de personnes !

Résumons : d'un côté, une majorité de seniors qui désirent partir plus tôt à la retraite, l'âge idéal souhaité selon un récent sondage se situant autour de 58 ans. De l'autre une multitude de jeunes qui peinent à entrer sur le marché du travail. Même s'il n'existe pas de relation mécaniste entre les deux phénomènes, le simple bon sens ne serait-il pas de permettre aux seniors qui le souhaitent de «libérer» un emploi qui pourrait être occupé par un jeune ?

Ainsi, quand bien même il serait indispensable de «travailler davantage», cela n'implique pas nécessairement que les Français déjà en activité doivent travailler plus longtemps: comme le remarque fort justement l'OCDE, *«les Français qui travaillent le font autant que dans les autres pays de l'OCDE, mais ils sont moins souvent employés et travaillent aussi moins longtemps sur la durée de leur vie ce qui nuit à leur pouvoir d'achat pendant leur vie professionnelle comme au moment de leur retraite»*.

Mais ce qui pose réellement problème, outre l'entrée tardive des jeunes dans le monde du travail, c'est avant tout le taux d'emploi total des Français. Ce ratio s'élevait à 65,5% fin 2019, inférieur de trois points à la moyenne des pays de l'OCDE. Autrement dit, si nous parvenions à réduire significativement le chômage, et en particulier le chômage des jeunes, il ne serait plus nécessaire d'augmenter l'âge de départ à la retraite.

On le voit, reculer l'âge de la retraite résulte d'un choix politique plus que d'une obligation comptable ou financière.

Laurent Izard

Autre aspect de la question, malgré la persistance du chômage de masse, nous améliorons chaque année notre productivité du travail. Selon les scénarios les plus pessimistes, la productivité horaire du travail dans notre pays pourrait désormais tourner autour de 1 % par an, ce qui est beaucoup plus rapide que l'évolution de l'espérance de vie. Bref, la croissance de notre productivité ne pourrait-elle pas compenser l'allongement de l'espérance de vie ? On le voit, reculer l'âge de la retraite résulte d'un choix politique plus que d'une obligation comptable ou financière. Un constat partagé par le Conseil d'orientation des retraites (COR) qui écrit dans son dernier rapport que malgré le vieillissement de la population française, et sans réforme d'envergure, *«les évolutions de la part des dépenses de retraite dans le PIB resteraient sur une trajectoire maîtrisée à l'horizon 2070»*.

Dans l'idéal, chaque individu devrait pouvoir choisir ses temps de travail et la date de son départ à la retraite (avec un système de décote soutenable), compte tenu de sa situation personnelle, de son appétence professionnelle et de ses besoins financiers. Et, *a minima*, chaque nation devrait pouvoir déterminer démocratiquement la durée du travail souhaitée en arbitrant entre le temps de travail (création de richesses) et le temps libre disponible (loisirs, repos, famille, culture...). Il s'agit d'un enjeu politique et d'un choix de société qui devrait donner lieu à de vrais débats et à des décisions souveraines.

La mondialisation nous l'interdit. En effet, dans une économie ouverte, sans mécanismes d'ajustement, il convient de rester en permanence compétitifs et de nous aligner peu ou prou sur la durée du travail pratiquée dans les pays concurrents. Des écarts sont évidemment possibles, mais le prix à payer peut être élevé (perte

de compétitivité, chômage...). Le différentiel de coût du travail constitue un obstacle difficilement surmontable, et à moins de bouleverser nos relations économiques avec le reste du monde, nous sommes contraints de suivre les pratiques des économies dominantes : États-Unis, Chine ou Japon... pour lesquelles un équilibre harmonieux entre-temps de travail et temps libre ne constitue pas une priorité... ni même un objectif de second rang.

La contrainte internationale ne doit toutefois pas conduire à occulter le débat sur l'avenir de notre système de retraite, bien au contraire... Car repousser de trois années l'âge légal de départ à la retraite revient à contraindre de nombreux Français à vivre les trois années les plus difficiles de leur vie professionnelle et à se priver des trois plus belles années de leur retraite.

26 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/mathieu-bock-cote-l-insecurite-comme-probleme-politique-20220422>

Le Figaro (site web)

vendredi 22 avril 2022 - 19:29 UTC +02:00 904 mots

Vox ; Vox Société

Mathieu Bock-Côté: «L'insécurité comme problème politique»

Bock-Côté, Mathieu

CHRONIQUE - La question de la sécurité est la première des questions politiques: si elle n'est pas assurée, l'ordre civique se dérègle.

Il y a quelques mois à peine, nous avions d'excellentes raisons de croire que la question de l'insécurité jouerait un rôle central dans le cadre de cette élection présidentielle. L'ensauvagement de la société, la multiplication des histoires d'extrême violence, la transformation des gendarmes, des policiers, des enseignants et des pompiers en cibles des voyous et autres «jeunes» qu'il n'est jamais permis de caractériser, laissait croire à la venue d'un moment de vérité, annonçant une entreprise de reconquête sécuritaire et civique.

Mais ce qui doit arriver arrive rarement, et **la présidentielle s'est tournée sur la question du «pouvoir d'achat»**, qui en est venue à éclipser toutes les autres, même si son emprise absolue sur le débat public n'est pas sans lien avec une manière de sonder l'opinion qui entraîne, consciemment ou inconsciemment, la fragmentation et l'émiettement des sujets que l'on pourrait normalement amalgamer sous la référence à la sécurité et à l'identité.

Et pourtant, la question de l'insécurité est centrale pour les Français et il vaut la peine, pour l'aborder, de faire un détour par l'histoire de la philosophie, et plus particulièrement par la figure de **Thomas Hobbes**, à l'origine de la philosophie politique moderne. Hobbes y explorait les passions humaines en cherchant à identifier leur fonction politique, avant d'en arriver à une conclusion définitive: **la peur de la mort violente est la passion à l'origine du lien politique. C'est dans la mesure où les hommes la redoutent, ou du moins, craignent pour leur sécurité, qu'ils consentent à déléguer au souverain le pouvoir nécessaire pour la leur garantir.** On aura compris dès lors ce qui arrive quand ce pacte élémentaire et existentiel ne peut être assuré par le pouvoir: le commun des mortels, ne croit plus à sa fonction protectrice et il finit par se déliter. C'est d'ailleurs ce qui arrive aux États-Unis avec l'émergence des **«gated communities», ces communautés fermées et privées qui représentent concrètement la sécession sociale et sécuritaire de pans de la population ne faisant plus confiance aux institutions communes.** Et cela, dans un pays où la culture de l'autodéfense est normalisée.

La question de la sécurité est ainsi la première des questions politiques: si elle n'est pas assurée, l'ordre civique se dérègle. Paradoxalement, le système politico-médiatique cherche à la décharger de toute signification existentielle, en qualifiant systématiquement les événements les plus violents de «faits divers», alimentant un fantasmé et désormais proverbial «sentiment d'insécurité». Il fut un temps possible de tenir ce discours sans avoir l'air complètement ridicule, quand les violences étaient associées à des territoires éloignés, que l'on disait perdus pour la République. Mais ces violences se sont multipliées, et surtout, se sont rapprochées de lieux qui s'en croyaient protégés, qui se croyaient à l'abri du tumulte du monde. Ce n'est plus le cas, et même les lieux «touristiques», qui étaient censés offrir un paysage sans risques à ceux qui s'y aventureraient, comme le Champ-de-Mars, se voient pris d'assaut par des délinquants, qui les rendent désormais inhospitaliers.

Des zones de non-droit

Dans à peu près chaque ville, aujourd'hui, on trouve une ou **plusieurs zones de non-droit**, où les commerces ferment plus tôt, quand ils ne ferment pas tout simplement, où les conducteurs de bus sont agressés, où les femmes ne peuvent s'aventurer, ou ne s'y aventurent qu'en s'y faisant le plus discrètes possibles, et où le quidam, s'il s'y risque, peut-être attaqué par une bande goûtant aux délices sadiques de la violence gratuite. Il ne s'agit pas de présenter une vision apocalyptique de la sécurité en France mais de constater, tout simplement, que le désir médiatique de ne pas avoir l'air apocalyptique médiatiquement en pousse plusieurs à minorer ce phénomène, à le relativiser à coups de statistiques lyssenkistes et de récits enjolivés où la réalité n'est plus la bienvenue.

Mais une zone de non-droit n'est rien d'autre qu'une zone d'un autre droit. **À l'échelle de l'histoire, la décomposition d'une société annonce toujours, sans que ne s'en aperçoivent nécessairement les contemporains, l'émergence d'une autre,** surtout si elle s'appuie sur une **mutation démographique** à l'origine de tensions identitaires qui viennent légitimer ce choc des mondes au quotidien. **Quand une souveraineté s'efface, une autre s'y substitue, même si elle n'est pas étatique. C'est la souveraineté des voyous qui font régner leur propre loi et qui traitent les représentants de la puissance publique non seulement comme des rivaux, mais comme des intrus, au service d'une puissance étrangère, la France, qui en ces quartiers, n'est plus chez elle.** Mais qui s'aventure à décrire ce basculement risque gros, car le récit enchanté d'un monde pluriel et pacifié doit se maintenir coûte que coûte.

26 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/politique/le-liberalisme-ce-mot-interdit-en-france-20220422>

Le Figaro, no. 24158

Le Figaro, samedi 23 avril 2022 844 mots, p. 18

Débats

Le libéralisme, ce mot interdit en France

L'emprise de l'État sur l'économie, la société civile et nos vies mêmes ne cesse de s'accroître. C'est là une cause majeure du malheur français, plaident les auteurs*.

Collective, Tribune

Comme de très nombreux Français, nous avons été déçus par la campagne électorale. La conjonction de la guerre, du Covid, de la crise économique et sociale devrait inspirer à la classe politique d'autres discours et d'autres réformes. **Ce ne sont pas des promesses, des chiffres, des listes de nouvelles réglementations qui peuvent nous redonner espoir pour les années à venir.**

Confier à un président ou une présidente et ses ministres la politique de notre pays pour cinq ans est un **vrai choix de société**. **Ce choix peut-il se faire seulement entre le despotisme (le chef de l'État seul fera le mieux possible) et le populisme (tout changer, ignorer le contexte mondial) ? Nous voudrions avoir un choix plus profond, en rupture avec ce que nous propose la classe politique depuis des décennies, mais nous n'avons pas repéré d'offre politique nouvelle.**

Nous attendons une rupture avec le tout État, le tout politique. **L'État a tout envahi, et régit - entre autres - notre travail, notre revenu, notre santé, nos retraites, nos écoles, nos logements, nos transports, notre nourriture et jusqu'à notre culture et nos religions.**

Cet État se veut providence, mais au prétexte de justice sociale il ne tient plus compte du mérite personnel, de l'effort, du savoir, de l'initiative. **Il finance ainsi l'assistanat, les privilèges, les fraudes et les corruptions.** C'est un **État jacobin**, qui dirige tout depuis les ministères de la capitale et ignore les réalités locales.

Par contraste, cet État est incapable d'assumer les missions qui justifient son pouvoir de contrainte : protéger la vie, la liberté et la propriété des personnes.

Ainsi les signataires de ce manifeste pensent-ils que la première réforme à réaliser, et le plus tôt possible, est de **réduire la sphère de l'État à sa plus simple expression : assurer ses missions régaliennes (police, justice, défense).** **L'État ne doit intervenir ailleurs qu'à titre subsidiaire, quand les membres de la société civile ne peuvent régler leurs problèmes par le jeu des libres contrats, des libres décisions.**

À cette subsidiarité latérale (qui marque la limite à l'intérieur de laquelle s'exerce l'action politique) doit s'ajouter une subsidiarité verticale : **les élus nationaux n'ont à intervenir que lorsque les élus locaux, à divers étages, n'ont pas pu régler les problèmes qui concernent leurs communautés.** La logique de cette **subsidiarité** est salutaire : ce sont les gens les mieux informés, les plus concernés, qui prennent les décisions et en sont les premiers responsables. Le résultat tranche singulièrement avec celui de la **planification centralisée et collectiviste** qui prive les élus locaux de toute autonomie financière et réglementaire.

Pour exercer la subsidiarité, une deuxième réforme s'impose : **l'ouverture à la concurrence.** **Bien calés dans leur monopole, les « services publics » deviennent vite irresponsables, déficitaires, donc subventionnés.** Rien ne justifie ce monopole, sinon une **conception très dirigiste du « bien public »**, celui qui ne pourrait être fourni par des personnes privées, dans le cadre d'entreprises marchandes ou d'associations volontaires. Privatiser permet de stimuler la découverte et le progrès, et de mieux répondre aux besoins de la communauté. **Les administrations elles-mêmes s'améliorent dans un climat de concurrence, pour peu qu'on admette l'autonomie de leur gestion, et la liberté des administrés de choisir leur établissement, leur caisse, leur compagnie.**

Les signataires de ce manifeste n'ignorent pas le courage nécessaire aux réformateurs pour vaincre **la tyrannie du statu quo** : **beaucoup de gens vivent de l'État, par l'État, par ses commandes, par ses aides.** **Il est facile de distribuer des chèques (actuels ou futurs) aux différentes clientèles électorales.** Mais il est temps d'amorcer un recul des **administrations publiques, les**

plus dépensières (57 % du PIB), les plus spoliatrices (45 % du PIB) et parmi les plus endettées (113 % du PIB) de tous les pays dits libres.

Il est temps pour les Français assujettis de reprendre espoir en retrouvant leur liberté, leur responsabilité et leur dignité !

Parmi les signataires figurent notamment Pascal Salin, professeur émérite à l'université Paris-Dauphine, président de l'Association pour la liberté économique et le progrès social (Aleps) ; Jean-Philippe Delsol, avocat à la Cour, président de l'Iref (Institut de recherches économiques et fiscales, think-tank libéral) ; Jacques Gareilo, professeur émérite à l'université Aix-Marseille ; Gérard Bramoullé, professeur émérite à l'université Aix-Marseille, premier adjoint au maire d'Aix-en-Provence ; Yvon Jacob, industriel, ancien député ; Alain Laurent, philosophe, directeur de la collection « Bibliothèque classique de la liberté » aux Éditions Les Belles Lettres ; David Lisnard, maire de Cannes, président de Nouvelle Énergie ; Hervé Novelli, entrepreneur, ancien ministre ; Marc de Scitiaux, économiste, rédacteur en chef des « Cahiers verts de l'économie » .

Retrouvez la liste complète des trente signataires de ce texte sur FigaroVox Premium.

26 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/monde/paul-may-la-guerre-en-ukraine-donne-t-elle-raison-au-penseur-samuel-huntington-20220424>

Le Figaro, lundi 25 avril 2022 1113 mots, p. 24

Débats

La guerre en Ukraine donne-t-elle raison au penseur Samuel Huntington?

L'invasion russe de l'Ukraine semble vérifier la thèse défendue par l'universitaire américain Samuel Huntington voilà plus de vingt-cinq ans dans un livre célèbre et très attaqué, *Le Choc des civilisations*, explique le professeur de science politique à l'université du Québec à Montréal*.

MAY, PAUL

À plusieurs égards, le conflit actuel en Ukraine semble accréditer la thèse du politologue américain **Samuel Huntington**, auteur du célèbre ouvrage *Le Choc des civilisations*, paru en 1997 en langue française.

Pour saisir la pensée de Huntington, il convient de se replonger dans le contexte de son élaboration. **Pour la plupart des analystes de la décennie 1990, la fin de la guerre froide et l'effondrement de l'Union soviétique consacraient la victoire de la démocratie libérale, modèle qui se retrouvait sans alternatives politiques crédibles.** Alors que le XXe siècle avait été le théâtre de violents affrontements entre des modèles politiques rivaux, un consensus graduel semblait émerger autour des principes démocratiques et libéraux, qui n'étaient plus contestés que par des franges minimes de l'électorat. Les vagues successives de démocratisation des années 1980-1990 dans des pays jusqu'alors dirigés par des régimes autoritaires (en Europe de l'Est et en Amérique latine notamment), puis l'entrée de la Chine à l'Organisation mondiale du commerce en 2001, **semblaient valider ce diagnostic optimiste, parfois qualifié de « fin de l'histoire », terme hégélien repris par Francis Fukuyama.**

Huntington s'oppose à ce constat. Il montre que dans de nombreux pays, le processus de modernisation ne s'accompagne pas nécessairement d'une convergence idéologique avec l'Occident, mais, au contraire, d'une conscience accrue d'appartenir à une culture millénaire, autrefois malmenée lors de la période coloniale, et aujourd'hui perçue comme menacée par l'uniformisation du monde. Certes, la **mondialisation** engendre une multiplication des échanges et des interactions entre les individus, mais elle aboutit, de manière concomitante, à un **retour aux identités, que celles-ci soient culturelles, ethniques ou religieuses.** Ainsi, les différentes « **civilisations** » que Huntington distingue (chinoise, russe, musulmane, etc.), s'inspirent des **savoirs scientifiques de l'Occident, mais suivront, selon lui, une voie de modernisation particulière, en n'épousant pas les valeurs comme l'individualisme, l'État de droit ou la séparation entre les pouvoirs spirituel et temporel. Dès lors, plutôt qu'une convergence entre les civilisations, nous risquons d'assister à des tensions accrues, pouvant même déboucher sur des conflits de haute intensité.**

De nombreux lecteurs, pressés ou désinvoltes, ont déformé ses propos, en soutenant que Huntington justifiait l'adoption d'une politique belliqueuse afin de maintenir l'hégémonie des États-Unis. Or, il a proposé rigoureusement l'inverse : **plaidant pour la non-ingérence, il s'oppose à la guerre en Irak en 2003 et met en garde les dirigeants américains contre la tentation d'exporter la démocratie au Moyen-Orient.**

Concernant la Russie, rappelons qu'un grand nombre d'observateurs politiques des années 1990 présageaient un alignement progressif sur le modèle européen, allant pour certains jusqu'à évoquer une adhésion du pays à l'Otan, lors du mandat de Boris Eltsine notamment. **À rebours de ces analyses, Huntington prévoit que la Russie, en raison de son histoire et de ses racines culturelles, cherchera plutôt à suivre une voie propre qui la tiendra à l'écart de la démocratie libérale.** À l'heure actuelle, journalistes, universitaires et politiciens s'accordent effectivement pour souligner la dimension idéologique de l'opposition entre la Russie et l'Occident. Le concept de « démocratie souveraine » promu par le Kremlin depuis la décennie 2000, notamment par le cofondateur du parti Russie unie, Vladislav Sourkov, est censé proposer une modernisation adaptée à la spécificité culturelle russe. Suivant cette ligne, le régime poutinien se présente comme défenseur de la tradition et de la sauvegarde des valeurs religieuses et conservatrices, face à un Occident dénoncé comme individualiste et décadent. **Il apparaît que Huntington (décédé en 2008, NDLR) avait vu plus juste que la plupart des analystes de son temps qui pariaient, eux, sur une convergence idéologique de la Russie avec l'Europe et les États-Unis.**

Concernant l'Ukraine, plusieurs commentateurs ont affirmé que le conflit actuel apportait un cuisant démenti à la thèse de Huntington, puisqu'il opposait deux pays appartenant à la même civilisation, et non deux pays appartenant à deux civilisations différentes. Ils s'appuient sur une citation de Huntington sortie de son contexte, qui qualifie l'idée d'un conflit entre l'Ukraine et la Russie de « *peu probable* ». Il est également fait mention que, depuis 1991, de nombreuses guerres ont éclaté entre des belligérants issus de la même civilisation (au Rwanda par exemple), et, à l'inverse, que des alliances solides se maintiennent entre des pays appartenant à des civilisations différentes (les États-Unis et l'Arabie saoudite).

Pourtant, Huntington n'affirme nullement que des conflits ne vont pas survenir entre des États situés au sein d'une même civilisation, ni que des alliances entre États appartenant à des civilisations différentes ne peuvent se nouer. De la part d'un expert en relations internationales, professeur à Harvard, et conseiller de plusieurs présidents américains, une telle affirmation paraîtrait pour le moins absurde. Une lecture attentive de ses travaux montre qu'il envisage d'ailleurs largement cette éventualité à maintes reprises dans ses livres, mais aussi dans plusieurs articles publiés dans *Commentary* et *Foreign Affairs*.

En revanche, il estime que des conflits localisés présentent un risque d'embrasement majeur si des nations appartenant à des civilisations différentes, aux valeurs et aux idéologies opposées, décident de se mêler aux protagonistes. **Fait intéressant, il s'attarde sur les cas de l'Ukraine et de Taïwan, respectivement menacés par la Russie et la Chine.** Ces zones de tensions pourraient devenir le théâtre d'un affrontement armé entre l'Occident et ses adversaires russes et chinois. Enjeu des rivalités entre civilisations, l'Ukraine « *se scinderait le long de sa ligne de fracture en deux entités distinctes, la partie Est fusionnant avec la Russie* ». Des lignes écrites il y a près de trente ans, mais qui, convenons-en, gardent une certaine pertinence à l'heure actuelle...

Huntington souligne que les différences culturelles entre des groupes humains peuvent être un vecteur de tensions, voire d'affrontement. Cette thèse reste impopulaire auprès d'un certain nombre d'universitaires et de journalistes, souvent prompts à réduire les antagonismes sociaux à des questions d'inégalités ou de conflits d'intérêts économiques. **Cela explique probablement l'empressement à disqualifier sa vision du monde, souvent en lui attribuant des propos qu'il n'a pas tenus, ou en caricaturant outrageusement sa pensée.**

La grille de lecture qu'il propose, si elle n'est pas exempte de lacunes, permet toutefois d'alimenter notre réflexion sur des thématiques cruciales pour notre époque, comme la question migratoire, la rivalité sino-américaine... ou la guerre en Ukraine.

* Paul May est l'auteur d'un ouvrage remarqué, « *Philosophies du multiculturalisme* » (Presses de Sciences Po, 2016).

26 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/vox/politique/christophe-guilluy-la-contestation-des-gens-ordinaires-ne-s-arretera-pas-car-elle-est-existentielle-20220425>

Le Figaro, mardi 26 avril 2022 2401 mots, p. 18

Débats

« La contestation des gens ordinaires ne s'arrêtera pas, car elle est existentielle »



De l'élection présidentielle, le géographe retient avant tout le score de 41,46 % de Marine Le Pen. Un score qui témoigne, selon lui, de la révolte des classes populaires et qui confirme la persistance et la centralité du clivage entre la France périphérique, regroupant les perdants de la mondialisation et celle des métropoles, où vivent la majorité des gagnants. Christophe Guilluy souligne les scores de la candidate du Rassemblement national outre-mer, qui, selon lui, contredisent la thèse d'un vote xénophobe de « petits Blancs ». Il relativise la percée de Mélenchon, soulignant la fragilité de l'alliage entre le vote des bobos et celui des minorités ; et ne croit pas davantage à une union des droites à l'heure de la disparition du clivage droite/gauche. Pour l'auteur de *Fractures françaises*, « on assiste à une autonomisation réactive des gens ordinaires, qui attendent une offre politique qui ne serait pas moralement condamnée » .

Devecchio, Alexandre

LE FIGARO - Quel bilan tirez-vous de cette campagne et de son résultat ?

Christophe GUILLUY - Le premier bilan est celui du macronisme qui nous porte l' « extrême droite » à 41,46 %. En 2017, j'avais parlé d'une opposition chimiquement pure. Il semble qu'en 2022, on approche de la perfection. Quelles que soient les régions, l'opposition métropoles/périphéries s'est cristallisée. Tout se passe comme si, tous les cinq ans, nous avons une piqûre de rappel, une petite dose de réel, pour nous rappeler que le modèle dans lequel nous avons plongé il y a des décennies provoquait quelques désordres sociaux, et surtout culturels. Le problème est que ce booster de réel ne sera efficace que quelques mois, disons jusqu'aux législatives. Après, on oubliera l'essentiel, la fracture entre le haut et le bas, entre haut revenus et revenus modestes, entre les métropoles et la France périphérique. La quasi-absence de représentation, et donc de défense des classes populaires et moyennes à l'Assemblée nationale, réactivera alors le narratif marketing hors sol du pouvoir. Un narratif porté par les intérêts du socle électoral de la macronie : la bourgeoisie de droite et de gauche (77 % des catégories supérieures ont voté Macron) et les bataillons de retraités (70 % ont voté Macron). Car, comme en 2017, ce sont bien les seniors qui auront fait l'élection du jeune président de la République. Il semble que le président soit moins le pilote d'une start-up nation que le directeur d'une immense maison de retraite. Le président va donc pouvoir poursuivre les réformes dures pour les actifs modestes avec la bénédiction des classes supérieures et des inactifs qui l'ont élu ; une politique qui sera habillée d'un discours bienveillant, de « care » , de soin, de protection, qui sera soutenue par les retraités. Dans ce narratif, le sujet central, celui du destin des classes populaires et moyennes, sera traité, mais, à la marge, à la périphérie.

Vous avez écrit que « la France périphérique » est majoritaire. Dans ce cas, comment expliquez-vous les échecs répétés de Marine Le Pen, censée incarnée cette France-là ?

Le concept de France périphérique ne vise pas à distinguer le vote du RN, mais à révéler la place des classes moyennes et populaires. Ces trente dernières années, les métropoles se sont vidées de ces catégories. Le problème est que, compte tenu des logiques de nouveau modèle économique et de la désindustrialisation, les métropoles concentrent depuis trente ans l'essentiel de la création d'emplois, mais n'y vivent que 30 à 40 % maximum de la population. Dit autrement, et pour la première fois dans l'histoire, la majorité des catégories modestes ne vit pas là où se crée l'emploi. Ce choc social et culturel est à l'origine de toutes les contestations politiques, sociales ou culturelles en France comme dans tous les pays européens. De Maastricht (1992) aux « gilets jaunes » en passant par le vote populiste, toutes ces contestations émanent des territoires de la France périphérique, des villes moyennes, des petites villes, des zones rurales. Cela ne signifie évidemment pas que 100 % des habitants de ces territoires soient opposés au modèle. Faut-il rappeler une évidence, il n'y a pas de déterminisme géographique. Le territoire n'est rien. Ce qui fait le territoire, ce sont les gens qui y vivent. Quand un bobo parisien s'installe sur le littoral breton ou dans le Luberon, il ne devient pas un opposant au macronisme et ne prend pas sa carte RN ! Les territoires ruraux aisés (par exemple, viticoles) votent évidemment Macron, les littoraux gentrifiés votent ainsi comme les métropoles. De la même manière, les métropoles sont en moyenne de plus en plus gentrifiées mais concentrent aussi dans les quartiers de logements sociaux des catégories populaires précaires. Les dynamiques électorales sont portées par des ressorts sociaux et d'âge ; la bourgeoisie, qui bénéficie du modèle, comme les retraités, dont l'espérance de vie est évidemment plus réduite, n'ont pas intérêt à renverser la table. La majorité des classes populaires vit en moyenne dans la France périphérique tandis que la majorité des classes supérieures vit dans les métropoles de plus en plus embourgeoisées. Le RN capte une part majoritaire du vote dans la France périphérique, mais évidemment pas 100 %. Rappelons à ce titre que, dans l'histoire récente, aucun parti ou mouvement populiste n'a accédé au pouvoir sans alliance ou sans le soutien d'un parti puissant. En Italie, Salvini accède au pouvoir avec le Mouvement 5 étoiles ; Trump n'est pas un homme seul, il est soutenu par l'appareil des républicains ; le Brexit est majoritaire parce qu'il bénéficie du soutien d'une partie de l'intelligentsia britannique et des tories, etc.

La stratégie de dédiabolisation de Marine Le Pen a-t-elle atteint ses limites ?

Bien sûr. Depuis au moins Maastricht, tous les pouvoirs (de gauche comme de droite) ont compris qu'une potentielle majorité pouvait se dessiner à partir du socle populaire majoritaire, qui s'est affranchi depuis très longtemps du clivage gauche/droite. Si elle vote, cette majorité ordinaire peut remettre en cause le modèle. Or, dans l'esprit des élites, il ne peut plus y avoir d'alternative au modèle. Donc, et puisqu'on ne peut plus jouer sur l'alternance droite/gauche pour diviser les classes populaires (on l'a vu pendant le mouvement des « gilets jaunes »), que les élites sécessionnistes n'ont plus pour cadre la nation ni comme objectif le bien commun, la dernière défense va consister à exclure non pas politiquement, mais moralement la majorité ordinaire. À travers la rhétorique de diabolisation de « l'extrême droite » et du nom de « Le Pen », ce que les « élites » cherchent d'abord à diaboliser (sans le dire évidemment), c'est le diagnostic social, culturel et économique des classes populaires et moyennes, leur refus maintes fois exprimé du modèle. Et, in fine, réduire la contestation populaire à celle d'une tribu perdue, celle des fameux « petits Blancs » ; une représentation qui ne correspond évidemment pas à la réalité, les résultats de Marine Le Pen outre-mer (69,6 % en Guadeloupe ; 60,87 % en Martinique ; et 60,7 % en Guyane), donc dans la France périphérique, font exploser ce narratif. Ces territoires, qui avaient fortement participé au mouvement des « gilets jaunes » en 2018, sont caractéristiques de la contestation populaire, une contestation qui agrège les classes populaires de toutes origines, et qui vient contredire le récit médiatique autour d'un « vote petit-blanc ».

Cette diabolisation fonctionne, car elle permet de déplacer le débat du champ politique à celui de la morale. Soutenir le non au référendum en 2005, les « gilets jaunes » et évidemment tout candidat « populiste » serait évidemment « stupide » mais aussi et surtout « immoral ». Les gens ordinaires sont ainsi culturellement marginalisés, rejetés dans une immoralité difficilement tenable au quotidien. C'est pourquoi, et même si, sur la plupart des thématiques, une majorité de la population est, d'après les sondages, d'accord avec les propositions « populistes (souverainisme, protectionnisme, réindustrialisation, régulation des flux migratoires), une fraction d'entre eux (de plus en plus réduite cependant) ne franchira pas la limite morale. Cette question de l'immoralité du vote agit en effet comme un rayon paralysant pour une part importante de la population, notamment âgée.

Même si les limites de Marine Le Pen tant sur son programme, sa maîtrise des dossiers que la faiblesse de son entourage sont patentes, il faut insister sur le fait que le théâtre antifasciste qui s'applique aujourd'hui à elle s'appliquerait à n'importe quel candidat venu de la gauche, de la droite, du monde du spectacle ou de nulle part, qui porterait le diagnostic de la majorité ordinaire. La question du casting est donc accessoire. Si demain le dalaï-lama se présentait avec un programme souverainiste, il serait lui aussi fascisé, décrit comme la quintessence de l'intolérance, le symbole de l'exclusion de l'autre.

La diabolisation ne vise pas donc pas « l'extrême droite », mais le diagnostic des classes populaires et les classes populaires elles-mêmes. Car ce diagnostic, qui exige une remise à plat du modèle, fragiliserait mécaniquement ceux qui en bénéficient aujourd'hui.

Marine Le Pen a axé toute sa campagne sur le pouvoir d'achat. Si l'angoisse de la fin du mois est une réalité pour beaucoup de Français, les électeurs des classes populaires sont-ils mus uniquement par leurs intérêts matériels ?

C'est assez amusant d'entendre depuis des années cette inversion accusatoire qui tend à réduire les classes populaires à une masse de consommateurs individualistes, indifférents au bien commun, voire en sécession. Si, comme le reste de la population, les catégories modestes baignent évidemment dans tous les travers de la société de consommation, ils restent attachés au bien commun, au service public, à leur mode de vie. Cela est d'ailleurs assez logique pour des catégories de plus en plus fragilisées et qui ont besoin de protection. Si la contestation populaire est portée par une question sociale, elle revêt aussi une dimension existentielle, c'est ce qu'on a vu avec le mouvement des « gilets jaunes », dont les ressorts étaient tout autant le pouvoir d'achat que la volonté de se rendre visibles, de dire : « *Nous existons.* » De la même manière, le vote combine une dimension matérielle et existentielle, qui touche au mode de vie et au bien commun. D'ailleurs, si la seule question matérielle portait exclusivement les classes populaires, Mélenchon aurait été qualifié pour le second tour et peut-être élu président.

À l'inverse, on ne souligne pas assez que le vote de la bourgeoisie, de droite comme de gauche, et plus largement celui des classes supérieures, ne se détermine absolument plus sur des valeurs, mais sur le matériel, le pouvoir d'achat, la défense du patrimoine. Comme en 2017, une grande partie de la « bourgeoisie versaillaise » a oublié ses valeurs conservatrices et plébiscité un président progressiste, quand de leur côté nombre de « bobos mélenchonistes » n'ont pas hésité à apporter, au second tour, leur suffrage au « candidat de la banque ». Le pouvoir d'achat, le patrimoine, le matériel résumant les préoccupations du monde d'en haut, mais cela n'est pas très étonnant puisque, comme nous l'expliquait Christopher Lasch, les élites ont fait sécession et abandonné le bien commun depuis les années 1980.

Le parti majoritaire chez les classes populaires, c'est finalement l'abstention. Ne craignez-vous pas une forme de sécession politique des classes populaires ?

Il n'y a pas sécession des classes populaires, mais une réaction à la sécession sociale et culturelle des classes supérieures. On assiste en fait à une autonomisation réactive des gens ordinaires qui attendent une offre politique qui ne serait pas moralement condamnée.

Certains observateurs évoquent une archipellisation de la société française, d'autres une décomposition du système politique français ? Qu'en pensez-vous ?

Il y a évidemment de multiples fractures françaises sociales et culturelles, elles sont multiples et mêmes très anciennes si on songe à de Gaulle qui se demandait déjà comment gouverner un pays qui possède 300 variétés de fromages. Plaisanterie mise à part, il faut rappeler qu'aucune représentation n'est neutre, elle vise au contraire à faire passer un message politique. La guerre des représentations est essentielle pour le pouvoir comme pour son opposition.

On se rappelle que, avec le grand débat, Macron avait allumé un contre-feu à la représentation d'un « *bloc populaire* » (expression du politologue Jérôme Sainte-Marie), soutenu au départ par une majorité de l'opinion. Il fallait casser cette représentation trop visible de cette majorité ordinaire en proposant un grand débat panélisté, segmenté, bref, marginal. Cette représentation d'une société tribalisée, ou libanisée, est celle de Netflix, du marché, elle est a-politique. Cette technique marketing du panel permet d'invisibiliser le commun, le diagnostic des gens ordinaires, de marginaliser la contestation, et surtout de faire disparaître un conflit de classes porté par un bloc populaire majoritaire.

Vous croyez au « soft power » des classes populaires. La victoire d'Emmanuel Macron ne témoigne-t-elle pas, au contraire, de la difficulté des classes populaires à peser réellement sur leur destin ?

Les 41,46 % de Marine Le Pen (après ses 33 % de 2017 et les 18 % de Jean-Marie Le Pen en 2002) apportent un démenti à cette thèse, on observe au contraire une lente progression de la contestation (un vote d'autant plus puissant qu'il est surreprésenté chez les actifs). Il faut s'inscrire dans le temps long. En 2002, Jacques Chirac l'emporte avec 62 % des inscrits ; En 2017, Emmanuel Macron avec 43,1 % des inscrits et aujourd'hui avec seulement 38,5 % des inscrits. Le mouvement de la majorité ordinaire agit comme des coups de boutoir. Il ne s'arrêtera pas, car il est existentiel.

La percée de Jean-Luc Mélenchon au premier tour n'invalide-t-elle pas la thèse d'une fracture élite/people avec une France coupée en deux ?

Non, la photographie est bien celle de deux France et de deux candidats qui ne se réfèrent plus au clivage droite/gauche. Mélenchon a surnagé brillamment en associant la carpe et le lapin, les bobos et les minorités, ce qui reste de la gauche et le vote

musulman. Mais cet alliage entre une petite bourgeoisie woke et des classes populaires attachées aux valeurs traditionnelles, voire hyperconservatrices, véhiculées par l'islam, est très fragile et risque d'imploser quand le leader de LFI aura pris sa retraite. Une implosion déjà en partie actée lors de ce second tour puisque la petite bourgeoisie mélenchoniste s'est mobilisée pour Macron tandis que les banlieues s'abstenaient.

À la percée de Mélenchon est venu s'ajouter le surgissement d'Éric Zemmour en début de campagne...

Tout cela était anachronique. Il me semble que proposer l'union des droites à un moment où le clivage droite/gauche disparaît était voué à l'échec.

Beaucoup d'observateurs redoutent que le prochain quinquennat soit marqué par d'importants troubles politiques et sociaux...

C'est une évidence et cette contestation viendra comme, c'est le cas depuis vingt ans, de la France périphérique.

« Dans l'histoire récente, aucun parti ou mouvement populiste n'a accédé au pouvoir sans alliance ou sans le soutien d'un parti puissant

25 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/politique/jerome-fourquet-ce-nouveau-mandat-sera-marque-par-une-decomposition-politique-avancee-20220424>

Le Figaro, lundi 25 avril 2022 1804 mots, p. 9

Politique

« Ce prochain mandat sera marqué par une décomposition politique avancée »

Pour le directeur du département opinion de l'Ifop et auteur de « La France sous nos yeux » (Seuil), la réélection d'Emmanuel Macron repose sur des bases plus fragiles encore qu'en 2017.

Fourquet, Jérôme, Bastié, Eugénie

LE FIGARO. - Emmanuel Macron a été réélu avec 58,5% des voix devant Marine Le Pen. Le front républicain a-t-il encore une fois fonctionné ?

Jérôme FOURQUET. - Oui, en partie. Les enquêtes des derniers jours indiquent que l'électorat de gauche dont les candidats ont été éliminés l'a pratiqué. **40 % de l'électorat de Jean-Luc Mélenchon s'est ainsi reporté sur le président sortant et deux tiers de celui de Yannick Jadot.** À droite, il a également marché mais dans des proportions un peu moins larges : la moitié de celui de Pécresse, contre un quart qui s'est reporté sur Marine Le Pen. S'il est donc toujours pratiqué, **ce front républicain a cependant perdu de son caractère automatique.** Au sein de l'électorat Mélenchon, c'est la composante la plus âgée qui a été la plus rétive à le pratiquer, soit celle qui était déjà en âge de voter en 2002 lors du second tour entre Chirac et Le Pen, et qui aurait donc dû le mettre en oeuvre pour la troisième fois. Dans cette génération, on constate une certaine lassitude de la gauche « castor » (selon l'expression de Laurent Bouvet) à faire barrage.

Mais ce front républicain même affaibli, a néanmoins suffi au candidat opposé à la candidate de la famille Le Pen pour être largement élu. L'esprit de cette discipline de vote a ainsi prévalu sur les promesses de Macron et sur son ouverture à gauche de l'entre-deux-tours, dont les électeurs de gauche sont peu dupes.

En effet, la campagne de l'entre-deux-tours s'est axée principalement autour des thèmes de gauche (écologie, retraites, etc.), les problématiques identitaires et sécuritaires ayant été reléguées au second plan. Est-ce à dire qu'elles ne comptent pas tant dans l'opinion ?

Si les thèmes qui parlent à l'électorat de gauche ont occupé l'entre-deux-tours, c'est d'abord et avant tout parce que cet électorat était faiseur de roi. L'électorat Zemmour a été considéré comme très largement acquis à Marine Le Pen. **Les 22 % de Mélenchon constituaient donc la principale réserve de voix.** C'est également parce que le sujet du pouvoir d'achat est resté une problématique très importante tout au long de la campagne. **L'enquête Ifop réalisée le jour du premier tour indiquait que la problématique numéro un était la santé (71 %), puis le pouvoir d'achat (68 %), la sécurité (60 %), l'éducation (59 %) le terrorisme (57 %) le chômage (49 %), la lutte contre l'immigration clandestine (47 %) et enfin l'environnement (44 %).** Les thématiques régaliennes n'ont donc pas disparu des préoccupations, elles restent toujours en toile de fond. Si on compare à 2017, la préoccupation « santé » a bondi de 9 points (sous l'effet de la pandémie), le pouvoir d'achat de 8 points, la délinquance de 4. Le terrorisme a lui baissé de 9 points (en 2017, la France avait été frappée par un attentat quelques jours seulement avant le premier tour) et la lutte contre le chômage de 20 points. **Le vrai changement, c'est cette rétrogradation dans la hiérarchie des préoccupations du chômage, phénomène inédit dans une campagne depuis des décennies.** Sécurité, immigration et terrorisme demeurent, quant à eux, à des niveaux élevés. Ils font partie intégrante et permanente du paysage français, même s'ils ne sont pas la priorité numéro un.

La question de l'immigration n'est-elle plus déterminante dans la motivation du vote RN ?

Elle reste prioritaire pour l'électorat lepéniste : au moment de voter au premier tour, la sécurité et la délinquance ont été jugées déterminantes pour 83 % des électeurs de Marine Le Pen (contre 93 % pour ceux de Zemmour et 60 % pour la moyenne des Français), presque à égalité avec le pouvoir d'achat à 80 %. Les préoccupations traditionnelles de l'électorat frontiste sont toujours présentes et déterminantes, mais à ces sujets historiques, s'est ajoutée la question du salaire et du pouvoir d'achat, c'est-à-dire le

volet social. L'atout de Marine Le Pen a résidé dans le fait que si son électorat est très focalisé sur ces sujets régaliens, elle n'a pas eu besoin de trop en parler ni de les mettre au centre de sa campagne. **Quelques petites piqûres de rappel ont suffi.** Ainsi, pendant le débat, elle a juste évoqué l'interdiction du port du voile et tenu des propos comme : « *L'immigration anarchique contribue à la délinquance dans notre pays* », « *on est cerné par l'insécurité* », « *j'accorderai la présomption de légitime défense aux policiers* ». **Ne perdant pas de temps à labourer ces thématiques où elle se savait totalement crédible aux yeux de ses électeurs, elle a pu partir en conquête en développant d'autres thématiques.**

Le centre de gravité de la vie politique française est-il passé à gauche ?

Pas vraiment. **Si on le fait total Zemmour, Le Pen et Dupont-Aignan, cela représente plus de 30 % en faveur de la droite nationale.** Parallèlement, Emmanuel Macron avec ses près de 28 %, affiche un positionnement idéologique nettement plus à droite qu'en 2017. Il a d'ailleurs perdu une partie de son électorat de gauche cette année, qui a été plus que remplacé par l'apport d'électeurs de droite. **Ainsi, 45 % de l'électorat de Sarkozy du premier tour de 2012 ont voté pour Emmanuel Macron au premier tour cette année.** Alors certes, **Mélenchon a fait un assez gros score, mais il a été porté par une mécanique de vote utile, qui a quasiment tout siphonné à gauche.** Et ce bloc mélenchoniste est aujourd'hui minoritaire face aux deux blocs macroniste et de la droite nationale.

Au clivage sociologique et géographique s'est ajouté un nouveau clivage, le **clivage générationnel, avec des retraités votant à une écrasante majorité pour le président sortant. Ce clivage est-il appelé à se creuser ?**

Historiquement, il y a toujours eu des différences très marquées, **l'électorat âgé a toujours été l'apanage de la droite classique, tandis que le monde du travail votait plutôt à gauche.** La vieille gauche et la vieille droite ayant disparu, ce clivage se recompose autrement. **Au premier tour, Macron fait 39 % chez les plus de 65 ans, quand Le Pen est à 18 % et Mélenchon à seulement 13 %. Macron a mené une véritable OPA sur ces seniors,** qui demeuraient le dernier carré fidèle de la droite depuis 2017. Les 65 ans et plus se sont ralliés à lui par légitimisme (vote en faveur du président sortant dans un contexte de crise) mais ont aussi été séduits par une proposition catégorielle majeure, les retraités étant la seule catégorie de la population acquise à l'allongement de l'âge de départ à la retraite. L'annonce de la réforme des retraites, quasiment seule mesure mémorisée avant le premier tour, lui a fait gagner au premier tour 13 points chez les retraités par rapport à 2017 et deux tiers des seniors ont voté pour lui au second tour, alors que le rapport de force s'établissait autour du 50 %-50 % auprès des 25-50 ans. **Marine Le Pen, elle, s'adresse principalement à la France en âge de travailler. Scrutin après scrutin, la question du poids électoral des retraités devient centrale, car nous sommes dans une société qui vieillit.** De la même manière que les seniors constituent une cible stratégique sur le marché automobile (un véhicule neuf sur deux est acheté par un retraité), ils sont devenus **un électorat incontournable pour espérer l'emporter.** La défaite de Marine Le Pen s'explique ainsi par son incapacité à réduire son écart avec Emmanuel Macron dans ce secteur stratégique, véritable armée de réserve macroniste. **Ce fort soutien émanant des seniors explique par ailleurs le caractère relativement homogène de la géographie du vote Macron.** Au premier tour, il disposait en effet partout d'un matelas minimum de 15-20 % de voix, lié à la présence sur le territoire des retraités, répartis de manière nettement plus homogène que les cadres ou les ouvriers.

L'abstention importante qui caractérise ce second tour de présidentielle. Cela présage-t-il d'un quinquennat difficile, avec une perpétuelle remise en question dans la rue de la moindre réforme du président élu ?

L'abstention, et les bulletins blancs et nuls (il y en avait déjà eu 4 millions en 2017, soit 10 % des votants) ont battu des records. Une part importante de la population n'a donc pas voulu donner de blanc-seing au président face à Marine Le Pen. Parallèlement, cette dernière parvient à un niveau plus élevé qu'en 2017, en raison de sa stratégie de dédramatisation, mais aussi en ayant capté un antimacronisme qui n'était qu'embryonnaire en 2017. **Au premier tour, le total des partis contestataires a atteint un niveau inégalé de plus de 50 %.** La fracture sociale et géographique ne cesse de se creuser. **À Paris intra-muros, Macron fait 35 %, au premier tour, Marine Le Pen est à 5,5 %.** L'un des candidats finalistes est quasiment inexistant dans la capitale, **preuve d'une coupure abyssale entre les milieux décideurs et le reste de la population française. Le lieu où s'élabore la politique est profondément déconnecté du reste du pays.** On a observé le même phénomène aux États-Unis, où Trump ne recueillait que 8 % à Washington DC. **Par ailleurs, l'assemblée de 2017 n'avait jamais été aussi socialement peu représentative des Français.** On s'achemine vers le même schéma en juin prochain, avec une **Assemblée nationale qui ne permettra sans doute pas de faire émerger une représentation politique correcte du rapport de force qui existe dans la société française.**

De surcroît, la campagne électorale ayant été assez évanescence, elle n'a pas servi de soupape ou de purge cathartique des tensions traversant le pays. Il est donc à craindre que celles-ci ne trouvent pas de débouchés dans l'Hémicycle mais dans la rue.

Ne peut-on pas imaginer que les législatives fassent émerger trois pôles unis : la gauche autour des Insoumis, le centre autour d'Emmanuel Macron, et une alliance de droite nationale RN-LR et Reconquête ?

Le temps manque pour organiser des hypothétiques candidatures communes à droite et à gauche, scénario qui n'est guère encouragé par un **système de financement des partis** liés au nombre de candidats et aux scores du premier tour des législatives. On peut par ailleurs penser que la dynamique de débauchage d'Emmanuel Macron va se poursuivre à gauche, mais surtout à droite. Enfin, les prochaines législatives battront-elles le record qui avait été de **50 % d'abstention en 2017**, faisant de l'Assemblée la plus mal élue de la Ve République ? Il ne faut en effet pas sous-estimer le côté « gueule de bois » postélection qui risque de se produire auprès des électeurs éliminés, au profit de l'électorat de l'élu. **Ce prochain mandat risque donc d'être marqué par une décomposition politique avancée**, avant que, peut-être, ne s'ébauche une phase de recomposition permise par le départ de piste annoncé en 2027 du président, ainsi que de ses principaux adversaires. Dès lors, les divisions à l'intérieur de la majorité et du grand parti unique ne manqueront pas de se produire dans la perspective de la prochaine échéance présidentielle.

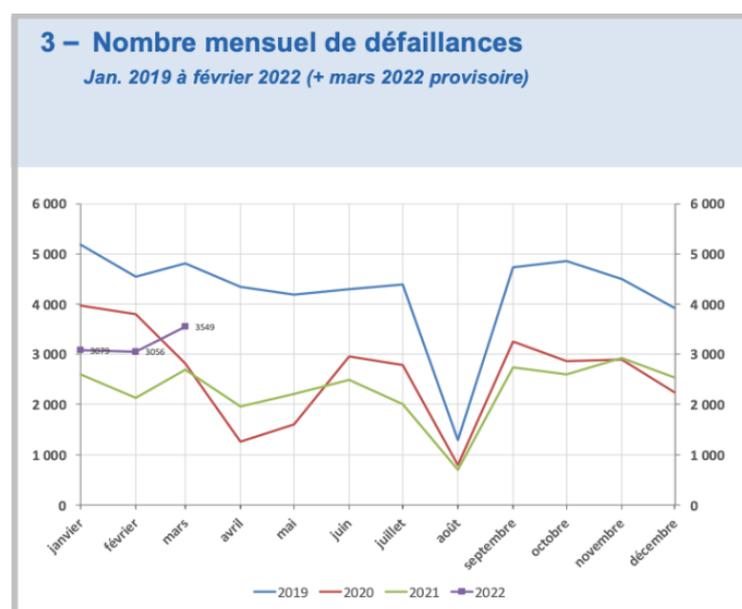
Macron est réélu. Et maintenant, amis LIBÉRAUX, que fait-on ?

LUNDI 25 AVRIL 2022 À 14:45 / NATHALIE MP MEYER

L'élection présidentielle 2022 est déjà derrière nous (voir résultats en fin d'article). On peut considérer comme moi que l'élection de Marine Le Pen aurait signifié un désastre pour la liberté, la prospérité et la fraternité des Français. Il n'en demeure pas moins que la reconduction d'Emmanuel Macron à l'Élysée ne règle rien, raison pour laquelle il n'a pas eu ma voix non plus. La France est comme suspendue au-dessus du vide. Elle l'était avant le scrutin, elle l'est toujours après et l'avenir est toujours aussi douloureusement incertain.

Sur l'économie, un petit chiffre.

D'après les [suivis](#) de la Banque de France, le nombre de faillites d'entreprises est reparti à la hausse au premier trimestre 2022 par rapport à 2021 (environ + 35 %). Pas encore les niveaux « habituels » de la période pré-Covid, de l'ordre de 50 000 par an, mais l'amorce d'un « retour à la normale » préoccupant (courbe violette dans le schéma ci-dessous) :



Autrement dit, le « *quoi qu'il en coûte* » a permis de maintenir à flots des entreprises qui, dans un environnement non faussé par une abondance de soutiens distribués [tous azimuts](#) (pour le dire gentiment), auraient dû mettre la clef sous la porte.

Il est à craindre que le taux de chômage de 7,4 % sur lequel les équipes macroniennes se sont abondamment appuyées pour souligner la qualité de leur bilan ne soit qu'une illusion soutenue par une [dette publique](#) caracolante. Et bien sûr, la récession qui s'annonce en conséquence des perturbations économiques dues à la guerre russe en Ukraine ne va certainement pas arranger les choses (mais n'en est pas la raison initiale).

Sur les libertés individuelles, une petite date.

La question de l'état d'urgence sanitaire est toujours [à l'ordre du jour](#). Si le pass vaccinal a été (électoralement) suspendu avant les élections, il est impératif que le régime très spécial de sortie de l'état d'urgence sanitaire qui s'applique jusqu'au 31 juillet 2022 prenne définitivement fin.

Dans la situation actuelle où le Covid-19 est devenu courant mais peu dangereux et où le taux de reproduction R est redevenu [inférieur à 1](#), le gouvernement conserve la possibilité de limiter les

déplacements, de fermer certains lieux et de réinstaurer le pass à volonté. Ce qui se décidera à ce sujet le 31 juillet – nouvelle prolongation ou fin de l'urgence sanitaire – en dira beaucoup sur les orientations du nouveau gouvernement en matière de liberté.

Déclassement et malentendus.

Je reste plus que jamais convaincue que la réforme libérale est la seule voie possible pour sortir la France de son profond marasme économique, identitaire et social. Le succès d'un Mélenchon, le succès d'une Marine Le Pen tels qu'ils ressortent du scrutin présidentiel reposent essentiellement sur une demande d'amélioration radicale du pouvoir d'achat de la part de citoyens qui se voient sombrer dans un déclassement social et culturel sans fin et craignent pour l'avenir de leurs enfants. D'où la tentation du repli sur soi.

Le problème, c'est que les solutions de la France insoumise comme celles du Rassemblement national consistent à déshabiller Pierre pour habiller Paul en fonction de préférences sociales, nationales et/ou écologiques, avec tout ce que cela implique d'endettement et d'accroissement de la sphère de l'État et de réduction des capacités productives. Cercle vicieux du déclassement et de l'appauvrissement.

Contrairement à une idée très en vogue dans les cercles officiellement illibéraux, il est à noter qu'Emmanuel Macron ne fut nullement l'artisan de la moindre réforme libérale lors de son premier mandat. Il a pu en avoir certains discours et déplacer symboliquement de minuscules curseurs, mais concrètement, il a surtout réussi à porter les dépenses et la dette publiques à 60 % et 113 % du PIB respectivement. Comme le [rétorquait](#) récemment Daniel Cohn-Bendit à Ségolène Royal, « *le quoi qu'il en coûte, c'est le contraire du néolibéralisme* ».

Et surtout, alors qu'il avait une fenêtre de tir ainsi qu'une forme d'état de grâce pour réformer en profondeur au début de sa présidence, il a préféré [mettre en scène](#) à la télévision la signature d'une loi d'affichage sur la moralisation de la vie publique, abaisser la limite de vitesse sur route de 90 à 80 km/h et s'engouffrer bille en tête dans une transition écologique désordonnée et désastreuse pour le pouvoir d'achat. La France était une curiosité dans le monde développé de 2017, elle l'est encore plus aujourd'hui.

De ce fait, j'ai observé avec tristesse un certain nombre de libéraux prendre fait et cause pour Emmanuel Macron avant le [premier](#) ou le [second](#) tour de l'élection. Qu'on ait pu se dire à titre personnel qu'on voterait Macron malgré ses insuffisances criantes pour éviter pire, je peux le comprendre. Qu'on en fasse une position officielle relayée dans la presse ne peut que contribuer à renforcer cette idée [absurde](#) que Macron serait libéral.

De la même façon, le choix annoncé par d'autres de voter Le Pen, moins par adhésion à ses idées que pour précipiter une forme de chute finale, me semble non seulement relever d'une stratégie d'apprenti sorcier mais contribuer tout autant à brouiller définitivement les idées politiques et à noyer la sphère libérale dans un brouet mal identifié de social-démocratie populiste et autoritaire.

Le blocage du « faire barrage à l'extrême-droite ».

Pour que les choses puissent évoluer, peut-être faudrait-il commencer par prendre conscience que notre vie politique quinquennale est soumise depuis presque 40 ans à la technique électorale introduite par François Mitterrand qui consiste à utiliser l'effet repoussoir du Rassemblement national pour se maintenir au pouvoir. Sclérose politique, économique et sociale assurée.

L'effet est d'autant plus ravageur que Mme Le Pen semble extrêmement satisfaite de ce statu quo. Dimanche soir, animée d'une pugnacité qu'on cherchait vainement lors de son débat d'entre-deux tours avec Emmanuel Macron, elle rayonnait, allant jusqu'à parler de grande victoire pour son parti. À raison, car il s'agissait pour elle de rester incontournable dans la position confortable d'opposante, certainement pas d'abîmer sa stature contestataire dans l'exercice effectif du pouvoir.

Comment s'en sortir ?

Il serait, je pense, tout à fait contre-productif de proposer un « grand soir » libéral pur et parfait qui renverserait tout en un instant. Les Français, perclus d'égalitarisme, tellement habitués à l'encadrement de l'État, tellement méfiants à l'égard des initiatives privées et de la réussite, tellement hostiles à toute forme de mondialisation et de libre-échange et tellement peu enclins à défendre leurs libertés individuelles quand on leur promet de la sécurité sanitaire et la fin du terrorisme, doivent être apprivoisés peu à peu sur tous ces points essentiels.

Il est en revanche parfaitement possible d'imaginer un chemin progressif de réduction du poids de l'État et de réforme de nos structures les plus pénalisantes (marché du travail, hôpital, système éducatif) pour aller vers la libération réglementaires et fiscale des énergies créatrices et innovantes.

Il est parfaitement possible de restaurer le domaine régalien dans un esprit harmonieusement équilibré entre l'autorité nécessaire pour faire respecter la loi et la justice qu'on attend d'un État de droit, afin de garantir les droits naturels de tous les citoyens que sont la liberté, la propriété et la sécurité des biens et des personnes.

Ceci étant posé, expliqué, argumenté, justifié, dans un débat public ouvert, approfondi et sincère, point n'est besoin de recourir à la rhétorique éculée du barrage contre l'extrême-droite. La France a juste besoin d'un peu de courage pour regarder la réalité en face : observer le mouvement du vaste monde, cesser de compter sur la pensée magique de l'exception française qui justifie trop souvent d'en passer par des mesures semi-démocratiques et recueillir enfin tous les immenses bénéfices de la liberté.

C'est aujourd'hui que cela commence car 2027, c'est demain et demain, il sera trop tard. Avis à tous les amis de la liberté, avis à tous ceux qui veulent redresser la France, avis aux libéraux des tribunes et des matinales, avis aux libéraux de Contrepoints, avis à [Denis Payre](#), [Rafik Smati](#), [David Lisnard](#), [Gaspard Koenig](#) et tant d'autres que je ne connais pas : rassemblons-nous, travaillons, proposons, lançons-nous clairement dans la bataille des idées... et vive la France libre et prospère !

Résultats définitifs du second tour de l'élection présidentielle 2022 :

Total Inscrits : 48,8 millions (abstention 28 % – blancs et nuls 6,2 %)

Emmanuel Macron : 18,8 millions de voix et 38,5 % des inscrits

Abstention, blancs, nuls : 16,7 millions de voix et 34,2 % des inscrits

Marine Le Pen : 13,3 millions de voix et 27,3 % des inscrits

25 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/elections/presidentielles/presidentielle-2022-pour-qui-ont-vote-les-electeurs-de-melenchon-zemmour-pecresse-et-jadot-20220424>

Le Figaro (site web)

dimanche 24 avril 2022 - 23:44 UTC +02:00 670 mots

Présidentielle 2022 : pour qui ont voté les électeurs de Mélenchon, Zemmour, Péresse et Jadot

PRÉSIDENTIELLE 2022 - Le «ni-ni» est resté fort lors du second tour, notamment chez les électeurs de la France Insoumise au premier tour, d'après l'enquête Ifop/Fiducial sur les reports de voix.

Emmanuel Macron, réélu dimanche président de la République avec environ 58,5% des voix face à Marine Le Pen, a promis une « méthode refondée » pour être « le président de tous », lors d'une allocution prononcée devant ses partisans au Champ de Mars à Paris. « Cette ère nouvelle ne sera pas la continuité du quinquennat qui s'achève mais l'invention collective d'une méthode refondée pour cinq années de mieux au service de notre pays, de notre jeunesse », a assuré le président sortant depuis le Champ-de-Mars.

Le «ni Macron -ni Le Pen» est resté fort lors du second tour, notamment chez les électeurs de la France Insoumise. C'est que nous apprend l'enquête Ifop/Fiducial pour TF1, LCI, *Paris Match* et Sud Radio, réalisée ce dimanche.

Présidentielle 2022 : les reports de voix entre le premier et le second tour

Le président sortant devra savoir composer s'il veut préserver l'unité d'un pays coupé en deux. Le poids des abstentionnistes (28,3%) donne une frange importante de la population qui n'a pas fait le choix d'Emmanuel Macron. « **35% du corps électoral soit n'a pas voté, soit a voté blanc et nul, c'est 17 millions d'électeurs sur les 48 millions qui n'ont pas pris part au scrutin** », a indiqué le politologue Jérôme Jaffré sur LCI. **Et parmi les jeunes, « 40% des moins de 25 ans se sont abstenus », ajoute-t-il.**

Macron «le plus mal élu des présidents» pour Mélenchon

Ces résultats ont fait dire au leader de la gauche radicale Jean-Luc Mélenchon, qui s'est aussitôt projeté dans la bataille des législatives en juin, qu'Emmanuel Macron est le « plus mal élu des présidents de la Vème république ». Mais la défaite de Marine Le Pen « est une très bonne nouvelle pour l'unité de notre peuple », a-t-il dit. Et d'ajouter : « Madame Le Pen et Monsieur Macron ont à peine plus du tiers des électeurs inscrits ». **Selon l'enquête Ifop/Fiducial seulement 13% des voix de la France Insoumise se sont reportées sur la candidate du Rassemblement national contre 42% pour Emmanuel Macron et 45% qui ont préféré ne pas choisir.**

Zemmour appelle à l'union du bloc national

Le candidat Reconquête à la présidentielle Eric Zemmour a appelé « le bloc national à s'unir et se rassembler » pour les législatives, et a fait part de sa « déception » après la réélection d'Emmanuel Macron. **Le report des voix de son parti a été largement favorable à Marine Le Pen (78%)**. Cela ne l'a pas empêché d'attaquer le clan Le Pen : « c'est la huitième fois que la défaite frappe le nom de Le Pen », a-t-il déclaré en référence aux cinq candidatures malheureuses de Jean-Marie Le Pen, et aux trois de sa fille Marine. Le responsable de la droite nationaliste appelle à l'union nationale en vue des législatives ». « Notre coalition n'est pas une option, elle est une nécessité, elle est un devoir », a-t-il conclu.

Le pire est évité pour les Verts, Péresse met en garde contre le score inédit du RN

Les Verts ont largement apporté leur voix au président sortant (64%). Pour l'ex-candidat EELV Yannick Jadot, « le pire est évité mais le pays est plus divisé que jamais ». Pour lui, le combat n'est pas terminé : « Aux législatives, construisons le meilleur : l'alternative pour le climat, la justice sociale et la démocratie. Tout reste à faire ».

Enfin, Valérie **Pécresse**, la candidate LR à la présidentielle, dont **le report des voix a été plus mitigé pour Emmanuel Macron (52%)** a félicité le président pour sa réélection, mais s'est inquiétée d'un « *score inédit* » du Rassemblement National et des « *fractures* » divisant la France.

Valérie Pécresse a désormais appelé à se concentrer sur les élections législatives qui auront lieu le 12 et 19 juin, autour d'une « *droite engagée pour défendre le projet de redressement dont la France a besoin* ».

25 avril (FAZ)

<https://www.faz.net/aktuell/wirtschaft/alternative-zur-kuhmilch-hafermilch-ist-keine-loesung-17973923.html?premium>

ERNÄHRUNG OHNE TIER:

„Hafermilch ist keine Lösung“

- VON SEBASTIAN BALZTER
- -AKTUALISIERT AM 25.04.2022-07:10



Kann Hafermilch gegen die Klimakrise helfen? Der Agrarwissenschaftler Wilhelm Windisch über verschwenderische Veganer, effiziente Kühe und den Irrsinn mit dem Laborfleisch.

Herr Windisch, was halten Sie von Hafermilch?

Ich finde Hafermilch grundsätzlich gut, Farbe und Geschmack sind in Ordnung. Wer das für seinen Kaffee mag, soll es meinetwegen im Supermarkt kaufen. Aber nur, wenn die Hafermilch professionell erzeugt wurde. Und solange wir sie als Ergänzung zur Milch von der Kuh betrachten, nicht als einen Ersatz. Sie hat mit Milch eigentlich nichts zu tun. Sie enthält viel weniger Eiweiß, und sie ist ein Endprodukt der Lebensmittelerzeugung. Milch dagegen ist ein Primärprodukt der Tierhaltung, das zu Käse, Joghurt und noch vielen anderen Lebensmitteln verarbeitet werden kann.

Geht es nicht gerade darum, die Viehhaltung mit ihren Folgen für Klima, Umwelt und Tierwohl abzuschaffen?

Nein. Für die Klimakrise ist Hafermilch keine Lösung, für das Problem der Welternährung auch nicht.

Aber für das Klima und die Welternährung ist die rein vegane Landwirtschaft doch viel besser.

Das ist ein Denkfehler. Sie übersehen dabei etwas Entscheidendes. Wenn Sie Milch mit Hafermilch ersetzen, dann vermehren Sie Ihren Konsum an veganer Biomasse auf Kosten der Tiere. Die Kühe fressen idealerweise Gras und Rückstände aus der Produktion pflanzlicher Lebensmittel. Das heißt, sie holen mehr aus der Biomasse heraus, als ohne sie für die Ernährung der Menschheit zur Verfügung stünde – weil ihr Verdauungstrakt wahre Wunder tut.



Wilhelm Windisch, Professor für Tierernährung an der TU München :Bild: privat

Wie bitte?

Die Viehhaltung, der zweite Kreislauf in der Landwirtschaft nach dem Pflanzenanbau, liefert uns praktisch umsonst zusätzlich eine große Menge an Kilokalorien und Eiweiß, und zwar mindestens so viel wie ein halbes Kilogramm veganes Lebensmittel. Das heißt: Wenn wir diesen zweiten Kreislauf weglassen, etwa indem wir komplett auf Hafermilch umstellen, dann müssen wir zum Ausgleich die vegane Produktion massiv erhöhen. Dann müssen die Schlepper mehr über die Felder fahren, es muss mehr Stickstoffdünger ausgebracht werden – und die CO₂-Emissionen steigen.

Das müssen Sie genauer erklären. Das Futter für die Kuh gibt es doch auch nicht ohne Emissionen.

Jetzt müssen wir kurz über Biologie reden. Die Wiederkäuer, zu denen die Kühe gehören, sind in der Evolution enorm erfolgreich. Sie überleben in Gegenden, in denen viele andere Tiere kein Futter finden. Das schafft die Kuh, weil sie einen Pansen voller Mikroorganismen hat. Die Kuh frisst nämlich gar kein Gras. Sie füttert vielmehr ihre Pansenmikroben mit Gras und frisst das, was die Mikroben daraus machen: verwertbare Abbauprodukte als Energiequelle und die Mikroorganismen selbst als hochwertiges Eiweiß. Das ist bei einer ordentlichen Milchkuh jeden Tag ein Putzeimer voll veganes Protein. Und das mit einem Futter, das der Mensch gar nicht essen kann! Dieses System ist so leistungsfähig, dass die Profis unter den Landwirten locker eine Kuh mit 6000 Litern Milch im Jahr füttern können, ohne dass sie dem Menschen auch nur eine Kilokalorie oder ein Gramm Eiweiß weggefressen hat.

Weidehaltung genügt dafür nicht. Woher kommt das Futter?

Doch, professionelle Weidehaltung schafft das durchaus. Der springende Punkt ist die große Menge an nicht essbarer Biomasse, die auch bei der Produktion an veganen Lebensmitteln anfällt. Das ist nicht etwa nur das Stroh, das bei der Ernte zurückbleibt. Auch bei der Verarbeitung von Getreide zu Mehl und bei der Gewinnung von Öl aus Raps bleiben hervorragende Futtermittel übrig. Wenn wir das komplett nutzen, können wir locker zwei Drittel unserer derzeitigen Milchproduktion aufrechterhalten, ohne extra Futter anbauen oder importieren zu müssen. Dann könnten wir auf die Milchkartons ein Siegel drucken: ohne Nahrungsmittelkonkurrenz. Das wäre ideal.

Wäre es dann auch kein Klimafrevel, Rindfleisch zu essen?

Natürlich nicht. Milchproduktion ist effizienter als Fleischproduktion. Aber wo man Kühe melkt, hat man automatisch Rindfleisch. Und in abgelegenen Gegenden, wo es an Technik und Infrastruktur für die Milchviehhaltung fehlt, ist die Fleischproduktion die einzige Möglichkeit, das Weideland zu nutzen.

Woran hakt es dann? Warum wird immer noch so viel Soja und Getreide ans Vieh verfüttert?

Etwa die Hälfte des weltweit gehandelten Futters besteht jetzt schon aus Nebenprodukten der Lebensmittelindustrie. Aber da geht noch viel mehr, wenn die Industrie konsequent mitmacht. Einfach nur landwirtschaftliche Ernteprodukte zu veganer Nahrung zu verarbeiten, ist überkommene Denke aus der linearen Wirtschaft. Heute brauchen wir eine Kreislaufwirtschaft, und die Lebensmittelindustrie ist ein wichtiger Teil davon. Die Nebenprodukte der veganen Lebensmittel sind kein Abfall, sondern wertvolles Futter für Nutztiere. Der Krieg in der Ukraine zeigt uns doch auf schmerzhaft Weise, dass Biomasse das Wertvollste ist, was wir haben auf unserem Planeten! Am wichtigsten ist die Produktion von veganer Nahrung, logisch. Aber dann bleibt so wahnsinnig viel nicht Essbares übrig. Das müssen wir transformieren in Nahrung, und dafür sind die Wiederkäuer unschlagbar. Die Alternative ist, diese Biomasse als Biodiesel oder Biogas zu verbrennen. Verschwendung! Noch schlimmer wäre es, sie auf dem Feld verrotten zu lassen, also eine völlig vegane Landwirtschaft.

Hört sich doch prima ökologisch an. Was ist daran falsch?

Am Ende zerfallen Klee gras, Stroh und die Rückstände zu den gleichen Endprodukten, ob im Boden oder im Pansen der Kuh. Aber mit der Kuh dazwischen habe ich die Biomasse verwertet, ohne sie nicht. Nutztiere produzieren aus etwas nicht Essbarem etwas Essbares. Darauf kommt es an.

Wer sich gesund ernähren will, isst Vollkornbrot. Da wird das ganze Korn genutzt, es bleibt viel weniger Biomasse in der Mühle übrig.

Die Kleie kann ich zwar essen, richtig, aber dann scheide ich sie ohne Verwertung größtenteils wieder aus. Vom Gesichtspunkt der Nahrungsmittelfeffizienz gesehen, ist das Verschwendung. Die Ballaststoffe, für die Vollkornmehl immer so gelobt wird, kann ich viel besser aus Gemüse holen. Dann kann ich die Kleie an Tiere verfüttern und gewinne zusätzliche Kalorien. Gebt dem Tier, was des Tieres ist!

Das heißt, der Vollkornbrotesser ist der Sünder, nicht der Milchtrinker?

Ja, genau! Es kommt noch etwas dazu, von den Kalorien abgesehen. In der Kleie stecken drei Viertel des Phosphors, das dem Feld mit der Ernte des Getreides entzogen wurde. Wenn ich die Kleie esse, dann landet der Phosphor in der Kläranlage, und der Landwirt muss das Feld mit umso mehr davon düngen, und zwar aus fossilen Quellen. Schon wieder Verschwendung! Viehhaltung sorgt dafür, dass dieser Phosphor über den Stallmist wieder zurück aufs Feld kommt. Wir sehen jetzt schon, dass viele Felder im Nordosten von Deutschland, die ohne Vieh bewirtschaftet werden, an Phosphor verarmen. Da muss dringend wieder Tierhaltung her, sonst werden die Erträge sinken.

Sie tun so, als wären Ihnen die Kühe heilig. Dabei stoßen die so viel Methan aus, das dem Klima schadet.

Das stimmt, das Methan ist der einzige Wermutstropfen. Darauf entfallen rund 4 Prozent der Treibhausgasemissionen in Deutschland. Und diesen Methanausstoß werden wir den Kühen nicht austreiben können. Das liegt wieder an der Biologie. Die Mikroben im Pansen arbeiten viel schneller als die beste Biogasanlage. Aber dafür braucht es immer einen kleinen Teil an Methan, damit dieser Hochleistungsfermenter nicht in die Bildung von Alkohol umkippt. Das Methan ist gewissermaßen die Lebensversicherung für die Kühe.

Hilft es, wenn wir sie anders füttern?

Die Bildung von Methan ist ein über Millionen von Jahren optimierte System. Man kann in gewissen Grenzen Einfluss darauf nehmen, aber das muss man sehr vorsichtig machen. Sonst geht der Schuss nach hinten los. Viel einfacher und sicherer ist es, die Effizienz der ganzen Herde zu verbessern. Wenn man auf Tiergesundheit und Tierwohl achtet, dann können die Kühe ein oder noch besser zwei Jahre länger Milch geben. Schon sinkt die Methanbildung je Kilo Milch um bis zu 20 Prozent.

Und der Rest bleibt übrig?

Ja. Aber das eigentliche Problem ist nicht das Methan, sondern das Kohlendioxid aus fossilen Energiequellen. Die Landwirtschaft hat eine wunderbare Möglichkeit, damit umzugehen. Sie kann sogenannte CO₂-Senken schaffen, die das Gas binden. Grünland ist so eine Senke. Vom Klee gras als Futter war ja schon die Rede. Es hat aber auch eine phänomenale Kohlenstoffbindung. So kann die Viehhaltung zumindest einen Teil ihrer CO₂-Bürde wieder loswerden.

Und welche Konzepte für die vegane Zukunft bietet die Biolandwirtschaft?

Die Biolandwirte brauchen die Nutztiere doch am allermeisten! Damit sich die Bodenfruchtbarkeit erholt, muss auf einem Getreideacker in der Biolandwirtschaft alle vier Jahre Klee gras oder ein anderes Grünfütter angesät werden. Sonst wäre viel zu viel Stickstoffdünger nötig. Das heißt, es fallen 20 Prozent der Produktionsfläche für vegane Lebensmittel aus. Und wer kann die gewaltigen Mengen an Biomasse verarbeiten, die auf diesen Flächen währenddessen wachsen? Die Kuh.

Was halten Sie von der Idee, wegen des Kriegs in der Ukraine und drohender Lebensmittelknappheit die Ausbauziele für die Biolandwirtschaft aufzugeben? Führt das zu mehr Ertrag?

So einfach ist das nicht. Wenn wir nur die Ernte eines Jahres vergleichen, dann wird sie auf einem konventionell bewirtschafteten Feld vielleicht 20 oder 30 Prozent größer ausfallen. Aber langfristig, über die gesamte Fruchtfolge betrachtet, schneidet Bio nicht so schlecht ab. Das Klee gras, das der Biolandwirt alle vier Jahre aussät, hat ja eine Wirkung. Danach kann er auf demselben Feld stark zehrende Kulturen anbauen, ohne Stickstoff düngen zu müssen, im Extremfall sogar Mais. Das spart Emissionen. Ein vorbildlicher Biobetrieb ist in der Summe daher vielleicht nicht viel schlechter als ein vorbildlich geführter konventioneller Betrieb.

Aber ist das genug, um die Weltbevölkerung zu ernähren?

Wir müssen in Zukunft überall dort pflanzliche Nahrung für Menschen erzeugen, wo es geht. Stellen Sie sich die landwirtschaftliche Nutzfläche der ganzen Welt als ein Fußballfeld vor. Dann ist nicht einmal der Strafraum als Acker nutzbar. Deshalb ist es so wichtig, die Tierhaltung ohne Konkurrenz zur Nahrungsmittelproduktion zu organisieren. Mit Wiederkäuern geht das gut, mit Hühnchen nicht, die brauchen anderes Futter. Wir werden aber auf jeden Fall weniger Fleisch essen und auch weniger Milch trinken als heute.

Oder wir gewinnen Fleisch und Milch in Zukunft sauber aus dem Labor, ohne dass dafür ein einziges Tier gehalten werden müsste.

Das ist leider auch keine Lösung, im Gegenteil. Die Laborfleischerzeugung ist eine regelrechte Vernichtungsmaschine für vegane Lebensmittel. Was da passiert, ist nur eine andere Form der Nutztierhaltung – mit sehr hohem Aufwand. Die Zellkulturen müssen Sie im Labor steril halten, Sie müssen sie vor Krankheiten schützen, Sie müssen die Leber- und Nierenfunktion erfüllen – all das, wofür die Evolution im Tierreich schon überzeugende Lösungen gefunden hat. Und Sie müssen diese einzelligen Nutztiere im Labor auch füttern. Dafür nimmt man das höchstwertige vegane Futter, das Sie sich vorstellen können, nämlich reine Glukose, dazu Amino- und Fettsäuren. Das ist wie die Ernährung für schwerkranke Menschen im Krankenhaus. Anders gesagt: Mit Laborfleisch haben wir nichts gewonnen, außer dass wir dafür kein Tier schlachten müssen.

Eingangs haben wir über Hafermilch gesprochen. Warum ist es Ihnen so wichtig, dass sie aus dem Supermarkt kommt statt aus der Eigenproduktion?

Weil das überhaupt das Schlimmste ist, was man dem Hafer antun kann. Schauen Sie sich die Rezepte dafür an. Es läuft immer darauf hinaus, dass Sie zwei Drittel vom Hafer nachher wegschmeißen. Dabei ist das wunderbares Tierfütter.

25 avril (The Economist)

<https://www.economist.com/europe/2022/04/24/emmanuel-macron-wins-a-second-term-as-frances-president>

Europe | A famous victory

Emmanuel Macron wins a second term as France's president

The 44-year-old centrist makes history again



Apr 24th 2022 (Updated Apr 25th 2022) | PARIS

IN A REMARKABLE result that defied modern precedent, [Emmanuel Macron](#) was on April 24th re-elected president of France. In the second and final round of voting, the centrist incumbent appears to have secured an impressive 58.5% of the vote, soundly defeating the nationalist-populist Marine Le Pen, who scored 41.5%, according to figures released by France's interior ministry with more than 90% of the vote counted. Mr Macron is the first sitting French president to [have been re-elected](#) for 20 years. He also now becomes the only president under the Fifth Republic to have been returned to office by direct universal suffrage while holding a parliamentary majority.

The result was a personal victory for Mr Macron, who has only run for election twice in his life: each time for the presidency, and each time with success. His fledgling political party, now called La République en Marche (LREM), was set up only six years ago. The last time the French re-elected an incumbent—Jacques Chirac, in 2002—Mr Macron was a student intern in Nigeria, studying for a degree at the Ecole Nationale d'Administration.

It was also, at least partially, a victory for centrist, broadly liberal, pro-European politics over the forces of populism. Mr Macron framed the run-off vote as one **for or against tolerance, freedom, respect and the European Union.** For her part, Ms Le Pen called it a choice between the people and the cosy “globalist” elite of Paris. In the end enough voters, especially those on the left who dislike Mr Macron and did not back him in the first round on April 10th, decided to swing behind him in the second, if only to keep Ms Le Pen out. **Turnout was estimated to be 72%, nearly three points below that in 2017 and one of the lowest for a French presidential election, although still higher than in national votes in Britain and America.**

The final result matched polling trends during the two-week run-off campaign. Before the first round of voting on April 10th, the dynamic was in **Ms Le Pen's** favour. **Styling herself the voice of “the people”, she had led a shrewd campaign focused on rural and semi-rural areas and places hit by industrial decline, where her vote is strongest.** She dwelt on the **cost of living**, which is voters' top concern. Mr Macron left it woefully late to start campaigning in earnest.

But in the run-up to the second round, the polls shifted Mr Macron's way. During their head-to-head debate, he laid into Ms Le Pen's links to Vladimir Putin's Russia, calling him her “banker” due to a still-outstanding loan her party took out with a Russian bank in 2014. He also exposed her inconsistencies over taxation,

Europe, energy policy and more. The final vote confirmed the widening poll lead that he managed to open up in the closing days of the campaign.

Mr Macron's victory was decisive, but it also carries warnings. In 2002 Ms Le Pen's father, Jean-Marie Le Pen, scored a mere **18%** when he reached the presidential run-off. In 2017, when Mr Macron defeated Ms Le Pen for the first time, she nearly doubled her father's result, securing **34%** of the second-round vote. Although she has now lost again, she has never come so close to winning the highest office, backed by a good share of the **58%** who in the first round preferred a populist, radical or extremist.

The flipside of Mr Macron's success in forging an exceptionally broad-based government, bringing in former Greens, Socialists, centrists and centre-right Republicans, **is that the loudest opposition is now found on the extremes.** Mr Macron cannot be blamed for the mediocre presidential campaigns led by candidates from the formerly mainstream parties, which he has crushed at national level but which still run almost all towns and regions across France. Yet the upshot is that the champions for the discontented are now Ms Le Pen and Jean-Luc Mélenchon of the radical left, who came third in the first round. Each will do their best, in different ways, to make life difficult for Mr Macron in his second term.

Opposition could come from parliament. Tradition dictates that the current prime minister, Jean Castex, will resign on April 25th, the day after the election, and **a new interim government**—possibly led again by Mr Castex—will take the country into two-round parliamentary elections on June 12th and 19th. **There is no guarantee that LREM and its friends will hold on to their majority.** Mr Mélenchon may well build on his radical-left bloc. **But Mr Macron still stands a fair chance of winning another majority, thanks to a cluster of friendly movements that he is putting together. This will include Horizons, a new party set up by Edouard Philippe, his ex-Republican former prime minister.**

The greater risk for Mr Macron's second term, though, may come from the streets. Unions will be in no mood to accept his pledge to raise the retirement age from 62 years to 65. Teachers will contest plans to give them extra work. **Above all, those who feel that representative democracy is no longer working for them—the disenfranchised, angry, forgotten or disillusioned, who feel unrepresented by Mr Macron—will seek a way to make their grievances heard, just as the *gilets jaunes* (yellow jackets) protesters did in 2018-19.**

Mr Macron has now kept the forces of populism out of France's highest office twice. It is quite some feat, and for this history will judge him well. **Most of the European Union, and the Western alliance, will breathe a sigh of relief. But the second-term president now has his work cut out if he is to renew the appeal of liberal politics, and reverse the steadily growing success of the extremes.**

25 avril (Contrepoints)

<https://www.contrepoints.org/2022/04/25/426037-il-faut-supprimer-le-salaire-minimum>

• **ÉCONOMIE**

•

25 avril 2022

Il faut supprimer le salaire minimum

Pascal Salin

Il n'existe aucune véritable justification pour l'existence d'un salaire minimum étatique.



Il a été décidé récemment en France d'augmenter le salaire minimum. Après avoir connu une augmentation de 0,9 % début 2022, le Smic est désormais porté à hauteur de 1603,12 euros brut par mois, contre 1589,47 euros brut en 2021. Ce que l'on appelle un salaire minimum est évidemment le montant minimum de salaire imposé par les gouvernants à toutes les entreprises.

On considère en général cette mesure comme souhaitable car on estime que les entrepreneurs auraient tendance à imposer des salaires trop faibles, ce qui générerait évidemment des conditions de vie difficiles pour certains salariés.

Quelle situation sans le salaire minimum ?

Mais pour apprécier cette mesure il est utile d'envisager tout d'abord ce qui pourrait se passer sans salaire minimum obligatoire. On peut ainsi considérer le cas d'un individu pouvant choisir entre, d'une produire et vendre des produits, ou être salarié.

Bien évidemment sa préférence dépendra en grande partie du gain qu'il obtient dans les deux cas (mais aussi des aspects agréables ou désagréables pour lui des deux systèmes). Son choix sera en définitive fonction des propositions des entrepreneurs disposés à l'embaucher éventuellement comme salarié. Il est bien connu que le prix d'un bien dépend des négociations entre un acheteur et un vendeur de ce bien ou plus précisément de tous les vendeurs et acheteurs de ce bien lorsqu'il existe une concurrence.

Bien entendu c'est aussi ce qui se passe au sujet de la détermination d'un salaire.

Celui-ci dépend évidemment des capacités productives du salarié et des caractéristiques de production particulières de l'entrepreneur qui peut l'embaucher. Dans la mesure où il y a concurrence entre les différents salariés potentiels et concurrence entre les entrepreneurs il en résulte probablement – par exemple dans un pays – un salaire minimum (pour certains métiers) et peut-être même aussi un salaire maximum.

Mais précisément ce « salaire minimum » est probablement différent selon les caractéristiques productives des salariés et selon les caractéristiques particulières de chaque bien produit. Il n'existe donc pas un salaire minimum national, mais plusieurs « salaires minimums concurrentiels », plus ou moins différents selon les activités productives concernées.

L'existence d'un salaire minimum rendu obligatoire par les gouvernants a évidemment des conséquences sur les choix de ces deux catégories de partenaires éventuels (salariés et entrepreneurs). L'existence de ce salaire minimum résulte probablement d'une hypothèse implicite, à savoir que l'on considère les entrepreneurs comme des personnes risquant d'être malhonnêtes en imposant des salaires plus faibles que ce qui serait supportable pour eux et souhaitable pour les salariés.

Un salaire minimum étatique

Ce salaire minimum étatique est forcément différent de ce que nous avons appelé les salaires minimums concurrentiels et en tant que tel il peut être considéré comme inutile et même nuisible. Il est probablement supérieur à certains d'entre eux et inférieur à d'autres. Il est certain que les étatiques qui décident le montant du salaire minimum ne peuvent pas connaître ce que seraient les salaires minimums concurrentiels et leurs décisions sont donc nécessairement injustifiées.

Prenons par exemple le cas d'un jeune qui vient de terminer ses études et qui cherche un emploi. En l'absence d'un salaire minimum étatique il acceptera sans doute un emploi avec un faible montant de salaire et il obtiendra peu à peu une augmentation de son salaire, compte tenu de l'amélioration de ses compétences due aux travaux qu'il aura pu faire. S'il existe un salaire minimum étatique un peu supérieur au salaire initial qu'il aurait reçu en l'absence de ce salaire minimum il aura peut-être du mal à trouver un emploi ou, tout au moins, l'emploi qui lui conviendrait le mieux et qui lui permettrait l'amélioration de ses compétences (et donc de son revenu).

Nous venons d'évoquer le rôle du salaire minimum pour un salarié, mais il convient aussi d'envisager le comportement des entrepreneurs. On considère en général qu'un entrepreneur détermine le prix de vente d'un bien qu'il produit en faisant la somme des coûts de production.

Mais la réalité est un peu différente : du fait de la concurrence un producteur est obligé de déterminer son prix de vente en le rendant proche des prix de vente sur le marché du bien en question et il doit donc déterminer ses coûts en fonction de ce prix de vente. Or les prix de vente sur le marché peuvent très probablement être déterminés par les prix de ce bien dans le monde dans la mesure où il est possible d'importer ce bien.

Si un salaire minimum est imposé à tous les producteurs d'un bien dans un pays ils ne peuvent donc pas augmenter leurs prix de vente et ils peuvent chercher éventuellement à modifier leurs techniques de production; mais il se peut surtout, évidemment, que cela se traduise par une diminution de leurs profits et il peut en résulter une diminution de la production (et donc de l'emploi d'un certain nombre de salariés).

On devrait donc reconnaître qu'il n'existe aucune véritable justification pour l'existence d'un salaire minimum étatique et il serait donc souhaitable de supprimer ce salaire minimum.

25 avril (Le Monde)

https://www.lemonde.fr/un-si-proche-orient/article/2022/04/24/israeliens-et-palestiniens-au-miroir-de-l-ukraine_6123430_6116995.html

Israéliens et Palestiniens au miroir de l'Ukraine

CHRONIQUE

Jean-Pierre Filiu

Professeur des universités à Sciences Po

Israéliens et Palestiniens sont également partagés face à la crise ukrainienne, même si les raisons en sont fort différentes pour les uns et pour les autres.

Publié hier à 07h00, mis à jour hier à 07h17 Temps de Lecture 4 min.



Une délégation ukrainienne parée des couleurs du drapeau national prie devant le mur des Lamentations, à Jérusalem, le 1er avril 2022. MAHMOUD ILLEAN / AP

Israéliens et Palestiniens, malgré tout ce qui les oppose, partagent aujourd'hui un trouble comparable face à l'invasion russe de l'Ukraine. Israël a osé défier son allié américain en refusant de se joindre aux sanctions occidentales contre Moscou, et ce pour ménager à la fois la sensibilité de sa population d'origine russe et les intérêts des oligarques détenteurs de la double nationalité. La tentative de médiation, lancée le 5 mars par le premier ministre Bennett, a fait long feu. Et, deux semaines plus tard, le président Zelensky n'a pu intervenir que devant des députés israéliens connectés sur Zoom, car ils avaient refusé de rompre leurs congés parlementaires pour l'entendre en session extraordinaire à la Knesset. Quant à l'Autorité palestinienne, elle n'a pas plus que le Hamas condamné clairement l'agression russe, entretenant la nostalgie d'un monde où l'influence du Kremlin pourrait contrebalancer celle de la Maison Blanche. C'est ainsi que la crise ukrainienne révèle de profondes contradictions au sein de chacun des deux peuples.

Israël et les réfugiés... non-juifs

Les oligarques russes qui, du fait de leurs origines juives, ont pu obtenir la nationalité israélienne peuvent compter sur la protection de leur deuxième patrie, même s'ils n'y résident pas de manière permanente. Tel est le cas bien connu du richissime Roman Abramovitch, qui a multiplié par ailleurs les garanties internationales, jusqu'à intervenir aux côtés des autorités turques lors de la médiation du 29 mars entre la Russie et l'Ukraine. Moins médiatique est le milliardaire Viktor Vekselberg, dont un somptueux yacht vient d'être saisi aux Baléares et qui finançait jusqu'en 2018 la start-up de Benny Gantz, l'actuel ministre israélien de la défense. De manière générale, ces oligarques russo-israéliens savent que leurs intérêts seront préservés en Israël, devenu un sanctuaire comparable, au Moyen-Orient, au seul émirat de Dubaï. Un facteur de rapprochement supplémentaire, et non négligeable, entre Israël et les Emirats arabes unis.

Le conflit en Ukraine avait par ailleurs suscité l'attente d'une nouvelle vague d'alya, l'immigration juive en Israël, estimée à cent mille, voire deux cent mille personnes en provenance d'Ukraine comme de Russie. Mais la majorité des réfugiés juifs qui ont fui l'Ukraine ont pour l'instant décidé de s'installer en Allemagne. Au bout d'un mois de conflit, Israël n'avait attiré que quinze mille réfugiés ukrainiens, dont moins d'un tiers pouvant prétendre à l'alya. Le gouvernement Bennett a finalement décidé d'assouplir sa politique envers les Ukrainiens non-juifs, parfois bloqués durant des heures à leur arrivée, tandis que leur famille d'accueil était jusque-là censée verser une caution et veiller à leur départ d'Israël au bout d'un mois. Ces débats houleux ont rappelé les surenchères de Nétanyahou qui, en 2017, accusait de tous les maux les milliers d'immigrants venus illégalement d'Erythrée et du Soudan et n'avait accordé le statut de réfugié qu'à dix d'entre eux, préférant expulser les autres vers le Rwanda et l'Ouganda.

Les Palestiniens et l'occupation... des autres

Les dirigeants palestiniens, à l'unisson de leur opinion, dénoncent le « deux poids deux mesures » qui a vu les pays occidentaux se mobiliser d'emblée contre l'invasion russe de l'Ukraine, alors même que l'occupation et la colonisation de Jérusalem-Est et de la Cisjordanie durent depuis déjà des décennies. Mais c'est vite oublier que les Palestiniens eux-mêmes n'avaient pas craint, en 1990, de soutenir l'occupation, et même l'annexion, d'un pays souverain, qui plus est arabe, le Koweït. L'Organisation de libération de la Palestine (OLP) de Yasser Arafat, tout comme les islamistes du Hamas et la gauche palestinienne, célébrait alors en Saddam Hussein un « nouveau Saladin » qui, une fois Koweït absorbé, allait se tourner contre Israël. On connaît la suite : l'armée irakienne fut balayée hors du Koweït, en 1991, par une coalition menée par les Etats-Unis, des centaines de milliers de Palestiniens furent expulsés du Koweït et des autres pétromonarchies, en représailles de leur soutien à Bagdad, et l'OLP fut exclue de la conférence de paix de Madrid, réunie sous l'égide de Washington. Un tel désastre aurait dû convaincre les Palestiniens qu'un peuple occupé se doit être intraitable face à toute forme d'occupation dont est victime un autre peuple.

Les flottements des responsables israéliens et palestiniens face à la crise ukrainienne renvoient à l'ambiguïté de leurs positions sur le conflit syrien. Le premier ministre Nétanyahou, au pouvoir durant les dix premières années de cette guerre, a cherché avec constance à ménager Moscou, d'abord parce que le maintien de Bachar Al-Assad au pouvoir lui paraissait un moindre mal, ensuite dans l'espoir que le Kremlin bride les visées iraniennes en Syrie. Cet espoir s'est avéré infondé, contraignant Israël à intervenir directement et régulièrement contre les positions de l'Iran et de ses affidés en Syrie. Et c'est aussi pour ne pas compromettre l'aval tacite de Moscou à de tels raids israéliens en Syrie que Bennett a choisi un tel profil bas sur l'Ukraine. Les dirigeants palestiniens, pour leur part, ont souvent épousé le discours de soi-disant « résistance » de la propagande pro-Assad, même quand le camp palestinien de Yarmouk, dans la banlieue de Damas, était assiégé jusqu'à la famine par les forces du régime.

Une fois encore, c'est bien à la tragédie syrienne qu'il faut remonter pour mettre en perspective le trouble qui perdure en Israël comme dans les territoires palestiniens face au drame ukrainien.

Jean-Pierre Filiu(Professeur des universités à Sciences Po)

25 avril (Le Monde)

https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/04/22/presidentielle-2022-les-dangers-de-la-comedie-de-l-indifference_6123286_3232.html

Présidentielle 2022 : les dangers de la « comédie de l'indifférence »

Les présidents Sarkozy, Hollande ou Macron seraient des « dictateurs » : la rengaine, distillée au fil des ans dans une dramaturgie relativiste coupable, a produit ses effets, et le danger est désormais bien aux portes de l'Élysée.

Par [Jean Birnbaum](#)

Publié le 22 avril 2022 à 16h51 - Mis à jour le 23 avril 2022 à 18h06

Analyse. Au milieu des années 1950, la grande comédienne Simone Signoret, proche du Parti communiste français (PCF), effectua une tournée à travers le bloc soviétique. A Prague, Signoret reçut l'appel d'une cousine éloignée, Sophie Langer, qui souhaitait la rencontrer. Mais la star française ne donna pas suite. Presque dix ans plus tard, l'obstinée cousine réussit à voir Signoret à Londres, où celle-ci jouait une comédie de Shakespeare. Sophie Langer pouvait enfin se confier : elle et son mari, socialistes tchèques, avaient fui l'invasion allemande en 1939 ; exilés aux États-Unis, ils étaient rentrés en Tchécoslovaquie après la guerre, dans l'espoir d'y construire le socialisme ; mais le mari de Sophie Langer avait été arrêté pour « *déviacionisme* » ; quand elle avait essayé de contacter Signoret, voilà dix ans, c'était dans l'espoir que le régime fasse un geste pour complaire à une célèbre sympathisante...

A cet instant, la comédienne coupa court et s'empressa de relativiser : aux États-Unis aussi, fit-elle valoir, le mari de sa cousine aurait sans doute eu des ennuis... Alors Sophie Langer se tut et partit. « *Ma cousine de Bratislava ne ressemblait pas à l'emmerdeuse que j'avais imaginée à Prague, mais je ne la trouvais pas extrêmement aimable, se souviendra Signoret. Et puis, moi, hein ! j'avais à jouer la comédie.* » Réfugiée en Suède après le « printemps de Prague », Sophie Langer écrira ces mots à Simone : « *Tout ce que tu trouvas à me dire quand j'ai voulu te raconter mon histoire, c'est qu'en tant que communistes, nous aurions subi le même traitement si nous étions restés aux États-Unis. J'espère qu'aujourd'hui tu as compris la différence.* » Dans ses Mémoires, Simone Signoret restitue ces souvenirs avec un sentiment de honte. Entre-temps, les chars russes avaient déferlé sur Prague, et elle avait lu les témoignages de dissidents qui décrivaient la surveillance généralisée, la terreur quotidienne. Elle avait fini par « *comprendre la différence* »...

« Assez secondaire »

Mais d'autres, beaucoup d'autres, n'ont jamais voulu la comprendre. Ce refus vient de loin. Il explique pourquoi la comédie de l'indifférence, celle que Simone Signoret s'est repentie d'avoir jouée, tient encore le haut de l'affiche aujourd'hui. A l'époque de la guerre froide, la dramaturgie relativiste aboutissait, entre autres, à tirer un trait d'égalité entre l'Amérique libérale et la Russie soviétique. Des décennies plus tard, elle aura nourri des discours où les présidents Nicolas Sarkozy, François Hollande et Emmanuel Macron ont été tour à tour dépeints en dictateurs. Qu'elle se trouve interprétée par des foules manifestantes, des intellectuels respectés ou des journalistes influents, l'histoire ne varie guère et sa morale est toujours la même : le pire n'est pas à craindre, il est déjà là.

A force d'être répétée, une telle rengaine a fini par exercer ses effets. En ce printemps 2022, sa banalité permet notamment de comprendre comment un Jean-Luc Mélenchon peut non seulement refuser d'appeler à voter Macron, mais aussi affirmer qu'au cas où il deviendrait lui-même premier ministre, il lui paraîtrait « *assez secondaire* » de travailler avec le président sortant ou avec Marine Le Pen. Si la figure la plus puissante de la gauche est capable de tenir un tel discours, comment s'étonner que si peu de citoyens se mobilisent pour faire barrage à l'extrême droite ? Si nous endurons déjà le fascisme au quotidien, pourquoi

s'inquiéter que [la « GUD connexion » soit propulsée au sommet de l'Etat](#) ? Si nous vivons depuis belle lurette dans un régime dictatorial, pourquoi s'inquiéter de voir une admiratrice de Vladimir Poutine s'installer à l'Élysée ?

Certes, la plupart de ces comédiens le savent bien, eux, qu'il y a une différence. Ils ont conscience que les libertés individuelles, le débat public, les solidarités humaines et la vie quotidienne comme telle ne seront plus les mêmes si la cheffe du Rassemblement national prend le pouvoir. Quand ils en parlent entre eux, cela va plus ou moins de soi : jouer dans la France de Macron, ce n'est pas la même chose que jouer dans la Russie de Poutine, la Syrie d'Al-Assad ou la Hongrie d'Orban, bref là où règnent les amis de Marine Le Pen. Ils connaissent assez l'histoire pour savoir que si Macron était « *fasciste* », eux-mêmes ne pourraient pas lui coller si librement cette étiquette, comme ils le font dans des tweets enflammés ou des tribunes sophistiquées.

Des phraseurs sans mémoire

Depuis que le premier tour de l'élection présidentielle a eu lieu, on observe d'ailleurs une forme de panique chez certains interprètes du sketch relativiste. A présent que l'élection de Marine Le Pen n'est plus exclue, ils s'aperçoivent qu'une bonne partie du public a pris leur jeu au sérieux. Les voilà effrayés de constater que certains de leurs jeunes spectateurs se sont levés et brandissent, à [la Sorbonne ou ailleurs, des pancartes où l'on peut lire en substance un seul et même message](#) : « *Macron = Le Pen* ».

Et pourtant, toutes ces années durant, c'était plus fort qu'eux : ils l'ont jouée, la comédie de l'indifférence. Pour que le spectacle soit beau, ne faut-il pas coller à son rôle plus que de raison ? Sans doute. Mais en laissant leur personnage prendre le dessus, ces comédiens sont devenus les caricatures d'eux-mêmes, des phraseurs sans mémoire, qui ont refoulé au moins deux leçons du XX^e siècle.

Première leçon, telle qu'elle était formulée par [le regretté Claude Lefort \(1924-2010\)](#) : « *On ne saurait faire un seul pas dans la connaissance de notre temps sans s'interroger sur le totalitarisme ; quiconque prétend travailler à l'instauration d'un socialisme démocratique et se détourne de la question s'est condamné au mensonge et à la bêtise* » (*L'Invention démocratique*, Fayard, 1994). Or, cette bêtise triomphe, disait le philosophe. La preuve, c'est que la plupart des grandes consciences de la gauche traiteront immédiatement de naïf quiconque défend la singularité de la vie en démocratie. « *D'où naît-il, le soupçon, le procès de la naïveté ? De l'insupportable peur de restituer une légitimité aux régimes dans lesquels nous vivons* », résumait encore Lefort, qui avait identifié ce qui rassemble les divers comédiens de l'indifférence, quelle que soit leur sensibilité : « *l'idée intolérable d'une différence d'essence entre le totalitarisme et la démocratie* ».

La condition d'une vigilance implacable

Admettre cette différence n'implique aucune complaisance à l'égard des pouvoirs en place. Au contraire, c'est la première condition d'une vigilance implacable. Ainsi, les penseurs antitotalitaires, comme Claude Lefort mais aussi Hannah Arendt, Raymond Aron, Victor Serge ou George Orwell, comptent-ils également parmi les critiques les plus lucides des sociétés démocratiques. Parce qu'il avait lui-même combattu le fascisme en Espagne, les armes à la main, l'écrivain socialiste George Orwell supportait mal que l'on utilise ce mot pour disqualifier tout et n'importe qui. Il pouvait à la fois fustiger la démocratie britannique, ses inégalités, ses violences économiques ou coloniales, et refuser de la mettre sur le même plan qu'un régime fasciste.

Tel est l'un des enseignements de la tradition antitotalitaire : défendre la spécificité des démocraties n'implique nullement de passer sous silence leurs contradictions, leurs failles, leurs injustices révoltantes, leurs pulsions brutales. Mais cette nécessaire critique, qui peut parfois se montrer impitoyable, ne doit jamais se confondre avec une entreprise de relativisation qui peut devenir menace de destruction. Comme Orwell naguère, on devrait pouvoir dire son indignation devant les promesses trahies et les politiques menées, exprimer sa colère devant leurs conséquences sociales et morales, et refuser de faire comme si ces politiques nous avaient déjà fait basculer dans une société autoritaire.

Pulsion antidémocratique

Car jouer la comédie de l'indifférence, c'est s'exposer à quelques périlleux coups de théâtre, où l'attrait du despotisme prend soudain le premier rôle. Et voici la deuxième leçon que nos dramaturges « *radicaux* » ont également refoulée. Cette leçon a été formulée au mieux par tous ceux qui ont exploré la dimension irrationnelle de la politique. Ainsi du sociologue et psychanalyste américain Erich Fromm (1900-1980). Dans *La Peur de la liberté*, un essai récemment réédité (Les Belles Lettres, 2021), il a décrit un monde libéral où l'homme moderne se sent si isolé, si insignifiant, qu'il finit par renoncer à ses droits, dans un « *désir ardent de soumission* ».

Ces analyses bien connues ont le mérite d'éclairer un phénomène que les seules conditions économiques ne sauraient expliquer : la séduction qu'exerce l'autoritarisme, y compris sur des personnes à la fois aisées et diplômées. Plus récemment, la philosophe américaine Wendy Brown s'inscrivait dans le même sillage. Si tant de gens, aux Etats-Unis ou ailleurs, sont séduits par un programme fondamentalement liberticide et inégalitaire, ce n'est pas forcément parce qu'ils sont « *manipulés* », qu'ils ont des « *illusions* », qu'on ne les a pas assez « *éclairés* »... Selon Wendy Brown, c'est bien plutôt parce que l'on assiste à la renaissance d'un citoyen qui ne supporte plus les principes égalitaires de la démocratie, jusqu'à la haïr.

Régulièrement, cette pulsion antidémocratique remet sur le devant de la scène des affects et des actes que l'on pensait naïvement remisés dans les oubliettes de l'histoire. « *On regardait ces périodes comme un volcan qui a cessé depuis longtemps d'être une menace*, notait encore Erich Fromm. *On se sentait en sécurité et l'on avait confiance dans le fait que les accomplissements de la démocratie moderne avaient anéanti toutes les forces sinistres (...). Les guerres étaient supposées être les derniers vestiges du passé et l'on avait besoin d'une dernière guerre pour en finir avec les guerres.* »

Alors qu'en Europe le retour des « *forces sinistres* » se conjugue avec celui de la guerre, méditons cette autre leçon, transmise cette fois par les spécialistes de l'art théâtral : toute comédie digne de ce nom est grosse d'une tragédie.

25 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/presidentielle/emmanuel-macron-l-histoire-de-la-premiere-famille-10-05-2017-2126135_3121.php

Emmanuel Macron : l'histoire de la « première famille »

De l'enfance à la présidence, le président, qui vient d'être réélu, doit beaucoup aux siens. Une tribu aisée où l'on dîne à l'heure et où on parle beaucoup à table.



À 12 ans, Emmanuel, élève de La Providence, veut être baptisé. « Il y avait déjà chez lui ce désir de transcendance, vécue dans la communauté », se souvient son ami Marc Ferracci.

Par Émilie Lanez

Publié le 10/05/2017 à 06h17 - Modifié le 24/04/2022 à 21h09

L'enfance d'Emmanuel Macron ? « J'ai toujours senti que c'était un sujet à ne pas aborder », dit l'écrivain Philippe Besson, un intime du couple. « Il n'en parle jamais, je ne sais pas grand-chose », reconnaît Marc Ferracci, le plus complice de ses amis. Emmanuel Macron et Marc Ferracci se lient à 23 ans, l'âge où on a encore affaire à ses parents, à leur porte-monnaie, à leurs espoirs, à leur petitesse aussi, parfois. Préparant le concours de l'ENA, les deux blonds aux yeux clairs s'entendent à merveille, ils partagent le goût de la politique version deuxième gauche et l'amour de la philosophie - Marc a obtenu, en parallèle à HEC, sa licence de philo et Emmanuel finit son DEA. Marc le Parisien invite souvent son camarade amiénois chez lui, dans le 5e arrondissement, un lieu plus propice aux révisions que le studio sombre en rez-de-chaussée où Emmanuel est installé depuis ses années de prépa. La famille corse des Ferracci est séduite par le jeune homme, si peu polard, tellement attentionné, et lui se fond dans ce clan chaleureux, comme il se lovra bientôt dans la parentèle de sa future femme, Brigitte Trogneux. Emmanuel Macron aime les familles, celle des autres plus que la sienne.

Françoise et Jean-Michel Macron - elle, médecin-conseil à la Sécu ; lui, neurologue et agrégé - accueillent Emmanuel, né quatre jours avant Noël 1977, comme un miracle. Dix-huit mois auparavant, Françoise accouchait d'une fille mort-née. Atteinte d'une septicémie, la jeune mère fut traitée en soins intensifs, luttant contre la mort à l'heure où elle et son époux espéraient donner la vie. La naissance de leur fils les comble singulièrement. Emmanuel, l'enfant qui console.

La famille Macron, installée à Amiens, vit le quotidien d'une bourgeoisie à l'aise mais sans fortune. Leur trio d'enfants - Emmanuel, puis Laurent et Estelle - court entre l'école, les devoirs, le tennis, le piano et les goûters de copains. Chez les Macron, on dîne à l'heure et on parle beaucoup à table. Dans la Citroën, dont la suspension donne mal au cœur sur la banquette arrière, on part, l'hiver, skier et, l'été, visiter la Grèce, l'Italie, la Corse souvent.



Au lycée jésuite La Providence, à Amiens, en 1994. Il y restera de la sixième à la première.

Emmanuel est un garçon enjoué, d'une intelligence remarquable. À 2 ans il se promenait déjà un livre à la main, dont il marquait la page en y insérant un stylo, une manie copiée chez ses parents, comme le confie sa mère à Anne Fulda, auteur d'*Emmanuel Macron, un jeune homme si parfait* (Plon). Cet aîné aux dents du bonheur est « une éponge », ajoute son père. Il retient tout, n'est jamais rassasié. Au collège jésuite La Providence, où il est inscrit en sixième - les parents ne sont ni catholiques ni partisans de l'école privée, mais l'établissement, de bonne réputation, est proche de la maison -, le grec n'est pas enseigné. Jean-Michel Macron va donc le travailler avec son fils aîné, que le latin ne saurait contenter. Plus tard, ils étudieront la philosophie et toujours échangeront leurs lectures. Hypermnésique, adorant prendre la parole en public, Emmanuel le cabotin excelle. Et exige.

Fables



Sa grand-mère maternelle, Germaine Noguès, surnommée « Manette », l'admire et le fait beaucoup lire. Germaine Noguès, la grand-mère maternelle, est installée résidence Delpech, à 800 mètres de la maison Macron. Elle supplée les tensions d'agenda de sa fille, gardant Emmanuel le mercredi quand il n'a pas classe et le samedi lorsque les malades remplissent la salle d'attente. « Manette », son surnom, adore cet enfant, qui le matin se faufile dans son lit tiède afin de l'écouter lui raconter des histoires ou réciter des fables de La Fontaine. Un petit-fils magique qui brille là où elle, fille d'une mère illettrée et d'un père chef de gare ne sachant déchiffrer ses bulletins de notes, a dû tellement bûcher. Manette, qui devint professeur puis principale de collège, Manette, qui n'aime rien tant que lire, couve le blondinet avec l'exigeante dévotion de celles qui savent que la culture est un trésor à conquérir. Emmanuel a 5 ans, il réclame de vivre chez sa grand-mère. Ses parents balayaient la lubie.

Emmanuel découvre l'amour

À 12 ans, autre requête, autre rupture : Emmanuel veut être baptisé. Désir de se conformer à ses camarades de La Providence, tous fils de familles cathos ? C'est probable, bien que le candidat d'En marche ! l'explique autrement. « On a parlé tous les deux de son baptême, se souvient Marc Ferracci. Il y avait déjà chez lui ce désir de transcendance, vécue dans la communauté. » Françoise et Jean-Michel Macron, non croyants, s'étonnent, mais ils laissent faire, et leur aîné reçoit le baptême ; il choisit pour marraine sa grand-mère adulée.

Trois ans plus tard, et toujours à La Providence, après avoir rencontré Dieu, Emmanuel découvre l'amour. Et c'est peu dire que le lycéen à la gueule d'ange choisit alors la plus impossible, la plus douloureuse, la plus transgressive des histoires. À 15 ans, le garçon s'éprend de Brigitte Trogneux, 39 ans, épouse de banquier, fille d'une famille prospère de confiseurs-chocolatiers, mère de trois enfants, la professeur de français qui anime l'atelier théâtre.

C'est ici qu'il faudrait conclure le récit d'une enfance, tant à l'évidence l'amour interdit entre un lycéen et une enseignante arrache le premier de l'âge tranquille qui précède les tourments adultes. Pourtant, Emmanuel Macron est un enfant. Un enfant amoureux fou, un enfant obstiné auquel rien ne résiste, ni l'hostilité d'une ville médisante, ni les sermons de ses parents inquiets, ni même les réticences de son aimée, qui comprend que sa vie en s'animant s'effondre. Emmanuel se jure d'épouser Brigitte et trouve refuge chez Manette, sa grand-mère. Quand le bachelier quitte Amiens pour Paris et la classe préparatoire, c'est chez Manette encore que Brigitte Trogneux viendra passer nombre d'après-midi consolateurs.



Après avoir obtenu une maîtrise et un DEA de philosophie à l'université Paris-Nanterre, il rejoint les bancs



de l'Ena, à Strasbourg, en 2002.

Au lycée Henri-IV, à Paris (1996/1997). Il obtient son bac S avec mention très bien.

Des condoléances distraites

L'amour de Brigitte et Emmanuel se fiche des générations, il les embrouille, les enjambe, les dynamite. Le jeune homme qui voulait vivre chez la mère de sa mère, amoureux d'une femme de vingt-quatre ans son aînée, observe ainsi la nouvelle vie de son géniteur divorcé, qui, remarié, devient père d'un quatrième enfant, Gabriel, demi-frère d'Emmanuel, qui pourrait presque être son fils. Françoise Noguès-Macron, sa mère divorcée, l'accompagne en vacances chez Brigitte. La mère et l'amante ont le même âge. La fille de Brigitte, celui de la sœur d'Emmanuel. Qu'importe, clament ces deux insolents. « Ce sont ces sentiments qui ont fait, alors qu'on nous expliquait que cela ne se faisait pas, que ce n'était pas possible, que ce n'était pas fait pour nous, qu'il fallait respecter des règles, des ordres établis, des disciplines, et aller chercher le bonheur ailleurs, ce sont ces sentiments, donc, qui nous ont fait, avec Brigitte, nous aimer, vouloir, bâtir », déclamera, en meeting à Lyon en février 2017, le candidat d'En marche ! à la présidentielle, transformant l'histoire de son amour victorieux en une métaphore de son combat pour l'élection suprême.



A 17 ans, il lui avait promis de l'épouser. Treize ans plus tard, le 20 octobre 2007, Emmanuel Macron et Brigitte Trogneux se sont dit oui à la mairie du Touquet.

Une candidature dans laquelle Manette a joué un rôle, un tout petit rôle. Le premier acte d'une trépidante tragédie dont elle actionne, à son insu, l'implacable mise en branle. En 2013, l'inspecteur des Finances Emmanuel Macron, marié depuis six ans à Brigitte, est secrétaire général adjoint de l'Élysée. Deux fois, son père est venu lui rendre visite, il a même salué « M. Hollande » ; quant à sa mère, installée à Paris, elle se réjouit des rares déjeuners que son fils lui consacre - la faute à un agenda surchargé. Chaque jour, le conseiller parle près d'une heure à sa Manette déclinante. Qui meurt. Le conseiller Macron en informe le président de la République, celui-ci se contente de condoléances distraites, s'étonnant que le trentenaire jovial consacre tant de temps à ces funérailles. Emmanuel Macron est stupéfait. Blessé. Comment ne pas comprendre la mort de Manette ? Il observe ce président insensible. Il s'en éloigne. Manette sera vengée.

25 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/presidentielle/le-lepenisme-facon-marine-est-durablement-installe-25-04-2022-2473271_3121.php

« Le lepénisme façon Marine est durablement installé »

Pour le politologue Jérôme Sainte-Marie, la candidate du RN peut désormais s'appuyer sur un solide bloc électoral qui n'a plus rien du vote protestataire.



Le vote pour le Rassemblement national (photo, Marine Le Pen en meeting à Arras le 22 avril) « répond à une tradition électorale très large désormais : des familles, des quartiers, des régions votent de manière récurrente pour ce parti », observe le politologue Jérôme Sainte-Marie. © MAXPPP / Kyodo/MAXPPP

Propos recueillis par [Jérôme Cordelier](#)

Publié le 25/04/2022 à 07h00

Il a été le premier à voir en arrière-plan de l'affrontement Macron-Le **Pen le choc de deux blocs, l'un élitaire, l'autre populaire**. Dès 2017 dans un article de presse, puis en 2019 [dans un essai, « Bloc contre bloc » \(Éditions du Cerf\)](#), distingué par le prix des Députés. Sa théorie, Jérôme Sainte-Marie, sondeur et analyste politique, l'a forgée à l'origine pour expliquer « la dynamique du macronisme », mais elle a fortement inspiré la stratégie du Rassemblement national, [Marine Le Pen](#) la reprenant à son compte pour s'ériger en porte-voix du bloc populaire. Pour *Le Point*, le politologue décrypte la performance de la candidate.

Le Point : Cette campagne présidentielle 2022 marque-t-elle l'entrée de Marine Le Pen dans une autre dimension politique ?

Jérôme Sainte-Marie : Indéniablement, oui. Malgré tout, **Marine Le Pen a réussi à désenclaver son image personnelle. Elle a rejoint le petit groupe des personnalités les plus appréciées des Français dans les baromètres d'opinion.** Elle bénéficie d'une image d'écoute, de proximité, de sincérité et surtout de courage, qui sont des qualités très appréciées, notamment chez les plus modestes. **Plus que jamais, elle s'est affirmée comme la représentante de ces catégories populaires qui se sont mobilisées durant la crise des Gilets jaunes.**

Comme Jean-Luc Mélenchon...

Beaucoup plus que lui. Le vote Mélenchon est fait d'un alliage hétérogène de plusieurs groupes. La strate dominante de cet électorat est **cette petite bourgeoisie diplômée des centres-villes** : c'est la fraction sociale motrice pour lui, celle où se recrutent ses dirigeants et la plupart de ses militants. Autour de cette population s'agrègent ou plutôt cohabitent **deux autres groupes**. D'une part, il y a un **électorat issu de l'immigration extra-européenne** : selon l'Ifop, les musulmans ont voté jusqu'à 69 % pour [Jean-Luc Mélenchon](#). D'autre part, le candidat de La [France](#) insoumise a attiré **des ouvriers et des employés, certes, mais appartenant**

surtout à la sphère publique ou bénéficiant d'un statut particulier, tel le personnel de la SNCF. Cet ensemble composite et instable est réuni par une promesse commune : la dépense publique comme solution à tous les maux. Marine Le Pen, elle, incarne plutôt la France des travailleurs modestes du secteur privé d'origine européenne, ce qui lui donne une endurance extraordinaire et lui a permis de résister à l'offensive Zemmour à l'automne 2021. Il reste que **cette division des catégories populaires selon une ligne de partage culturelle constitue une aubaine pour le bloc élitare au pouvoir, mais peut-être est-ce inévitable.**

Cette base électorale de travailleurs modestes lui confère-t-elle, désormais, une stature autre ?

Elle l'amplifie. Pendant cette campagne, Marine Le Pen a acquis une dimension politique manifeste : elle est devenue une candidate crédible de second tour. **En 2017, les personnes raisonnables et de bonne foi n'imaginaient aucunement sa victoire ; ce qui ne fut pas le cas en 2022.** Aujourd'hui, le Rassemblement national s'installe dans un rapport de force avec La République en marche équivalent à celui que l'on connaissait dans les seconds tours opposant la gauche et la droite. **À partir du moment où plus de 40 % des électeurs l'ont choisie au second tour, la stigmatisation de l'extrême droite devient très difficile.** Marine Le Pen n'apparaît plus comme une candidate enclavée, mono-message, **elle se projette dans la peau d'une responsable politique pouvant assumer des fonctions dirigeantes. Sous une forme ou sous une autre, le lepénisme façon Marine est durablement installé au cœur de la vie politique française.**

À partir du moment où plus de 40 % des électeurs l'ont choisi au second tour, la stigmatisation de l'extrême droite devient très difficile.

Le vote Le Pen ne reste-t-il pas un vote protestataire ?

Je ne le crois pas. D'une part, par **sa constance** : il répond à une **tradition électorale** très large désormais : **des familles, des quartiers, des régions votent de manière récurrente pour le Rassemblement national. Un vote protestataire est forcément contingent d'une situation. Qualifier ainsi le vote Le Pen est foncièrement dévalorisant et ne correspond plus à la réalité électorale.** Il y aurait, d'un côté, un vote de proposition, d'adhésion, positif, et, de l'autre, un vote protestataire, de colère, négatif... **Voyons, ce n'est pas sérieux !** On l'a oublié, mais celui qui a recueilli le moins de votes d'adhésion en 2017, c'est Emmanuel Macron. **L'électorat lepéniste est porteur d'une véritable identité sociale, c'est pour cela qu'on peut parler d'un vote de classe exactement comme c'est le cas pour le vote Macron. Ce sont deux votes de classe qui s'affrontent.** Certes, ceux qui votent pour Marine Le Pen sont beaucoup plus pessimistes mais ils ont d'excellentes raisons de l'être, quand ceux qui forment le noyau dur des électeurs d'Emmanuel Macron auraient bien tort de ne pas être optimistes.

Marine Le Pen continue quand même de surfer sur la colère sociale...

Oui, ainsi que sur l'angoisse existentielle des Français, sur laquelle a essayé de s'appuyer la candidature d'Éric **Zemmour**. Mais le problème de Zemmour, et la raison de son échec, c'est qu'il soutenait une proposition hémiplogique : **les catégories populaires y retrouvaient leurs inquiétudes culturelles, mais n'y percevaient guère la défense de leurs intérêts matériels.** À l'inverse, cette combinaison a permis le succès de Marine Le Pen.

Au cours de cette présidentielle 2022, peut-on dire, comme on l'entend beaucoup, que Marine Le Pen a crevé le plafond de verre ?

Le supposé plafond de verre constitue une facilité de langage qui n'est utilisée que pour définir le score des candidats du Front national. Il y a bien longtemps que Marine Le Pen a crevé ce soi-disant plafond de verre : au second tour de l'élection présidentielle de 2017, elle attirait déjà 34 % des votes. Les injonctions morales contre elle comptent désormais beaucoup moins que l'intimidation sociale produite par les élites. Lors de cette campagne de second tour, toutes les autorités, politique, économique, morale, intellectuelle et spirituelle, se sont mobilisées contre Marine Le Pen. C'était déjà le cas contre Jean-Marie Le Pen en 2002. **Mais, vingt ans plus tard, il y a une différence majeure : la présence de Marine Le Pen au second tour n'a pas**

suscité de mobilisation dans les rues, ou si peu. **La diabolisation est surjouée dans l'espace public par le sommet, mais ne trouve guère de résonance à la base.**

Vingt ans après 2002, la présence de Marine Le Pen au second tour n'a pas suscité de mobilisation dans les rues, ou si peu. La diabolisation est surjouée dans l'espace public par le sommet, mais ne trouve guère de résonance à la base

Cette présidentielle marque-t-elle le coup d'envoi d'un chambardement politique ?

À mon avis, non, car il a déjà eu lieu. 2022 serait plutôt la conclusion d'une phase de réalignement électoral amorcé en 2017. Ce qui avait alors été rendu visible n'était pas un accident, la présente élection le confirme. Certes, **aujourd'hui, il y a une nuance qui apparaît dans ce constat : c'est le résultat de Jean-Luc Mélenchon.** Mais il faut faire attention à ne pas surestimer cette performance : **cet électorat va-t-il survivre de façon homogène dans les prochains scrutins ?** Question ouverte. **C'est un électorat fragile dans sa construction idéologique,** puisqu'il se fragmente immédiatement dès le second tour de la présidentielle. **C'est pour cela que je préfère ne pas parler de bloc électoral mélenchoniste, comme il en existe un pour le macronisme et un autre pour le lepénisme.**

Redoutez-vous un troisième tour social après les deux tours de la présidentielle ?

Cela me paraît fantasmagique, pour plusieurs raisons. Premièrement, **Emmanuel Macron réélu bénéficie d'une forte légitimité.** L'élection de 2017 avait installé dans l'opinion qu'il était un président par surprise, par défaut, ce n'est plus le cas en 2022. Il est un président sortant que les Français ont appris à connaître, et Emmanuel Macron a réalisé une forme d'exploit électoral puisque jusqu'à présent dans la période récente le président sortant était battu. **Il est difficile d'aller manifester en criant « Macron démission » contre un chef d'État qui a été réélu à la loyale,** quand bien même aurait-il bénéficié d'un soutien massif des élites sociales. Deuxièmement, on ne mobilise pas une foule sur une impression vague de mal-être mais sur un mot d'ordre précis, comme la levée d'une taxe sur les carburants. **Pour une mobilisation sociale d'envergure, il faudrait un élément déclencheur que je ne perçois pas pour l'instant et qui ne peut pas se résumer aux difficultés matérielles que ressent la majorité des Français.** Troisièmement, il y a une division politique importante au sein des catégories populaires. Le fait que **la CGT appelle à voter Emmanuel Macron au second tour constitue un facteur de division profond et durable. Comment voulez-vous soutenir quelqu'un et expliquer après qu'il est un ennemi de la classe ouvrière ?** De son côté, La France insoumise est devenue un élément très puissant de fracturation du mouvement social. Quatrième point, le pouvoir est bien plus réactif aujourd'hui qu'il ne l'était au moment de la crise des Gilets jaunes. Il y a une banalisation des formes policière et judiciaire de la répression populaire qui rend le coût de la mobilisation plus important. Il n'y a pas d'arrière-monde social annulant la victoire électorale et le contrôle de l'État.

23 avril (The Economist)

<https://www.economist.com/special-report/2022/04/20/the-danger-of-excessive-distraction>

Central banks

The danger of excessive distraction

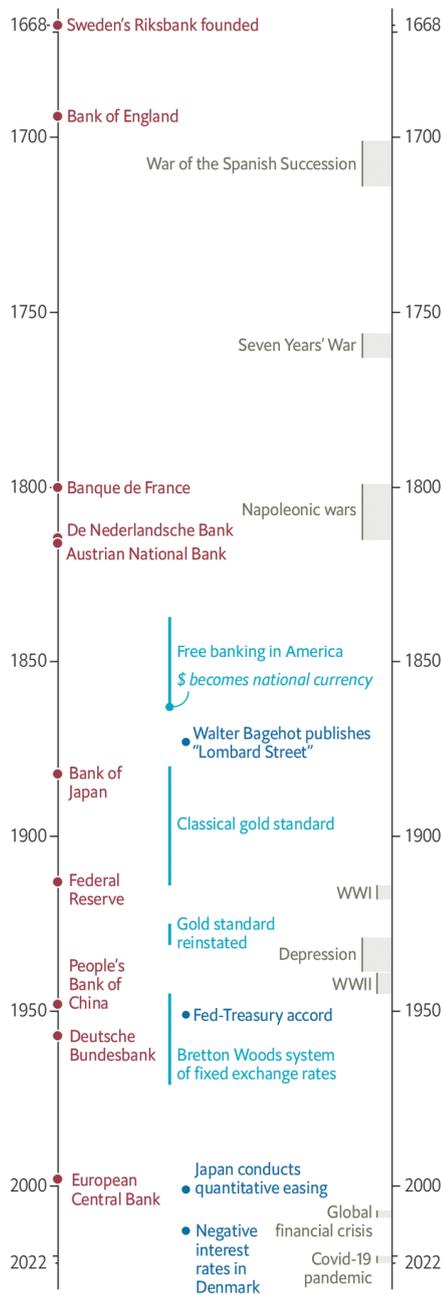
Central banks are under attack for failing to stop inflation. That partly reflects being given too many other jobs to do, argues Rachana Shanbhogue



Central banks are the guardians of money, the lifeblood of capitalism. Their actions influence people's wages and savings, whether they can borrow and at what price, and steer the broader direction of the economy. Whether you are a worker or a pensioner, a saver or a borrower, their decisions affect you.

Thirty years ago, after inflation in the rich world had spiked in the double digits, these powers were harnessed for a single goal: to keep prices stable. Most central banks were given strict mandates and made independent of meddlesome, vote-seeking politicians. For a time it seemed that this ingenious policy fix had banished the spectre of inflation altogether. Central banks' targets moulded expectations of price rises everywhere. Inflation in America, Britain, Germany and Japan averaged 2.1% a year between 1990 and 2007, down from 8% in the 1970s. Before covid-19 hit the big worry was too-low, not too-high, inflation.

A monetary history



Source: *The Economist*

The Economist

Today, however, the inflation-fighting regime faces its most spectacular failure yet. Inflation has come roaring back, spurred by surging energy prices, rising wages and supply-chain disruptions. In America and the euro area consumer prices rose at an annual rate exceeding 7% in March, the fastest pace in decades. Labour markets in many places have become uncomfortably tight as jobs chase too few workers. Even the Bank for International Settlements (bis), the central bank for central banks, is warning that the world may be on the cusp of a new inflationary era. Monetary policymakers across the rich world are scrambling to react.

This special report notes that this threat to central banks' credibility comes as they have extended themselves far beyond just fighting inflation. After the financial crisis of 2007-09 their regulatory authority was beefed up. During the pandemic they intervened in a wide range of asset markets, hoovering up government bonds and even lending directly to companies and governments. Lulled by quiescent inflation before the pandemic, they became all-purpose policymakers, venturing into fixing structural problems such as inequality and climate change. As inflation makes a comeback, the danger is that these new aims will hinder, or distract from, the central mission of taming it.

An expansive phase

The powers of central banks have waxed and waned over time, especially after crises. The Swedish Riksbank, the first central bank, was set up in 1668 “to maintain the domestic coinage at its fair and right value”. The Bank of England was established in 1694 to fund war against France. Other central banks followed, although the Federal Reserve was created only as late as 1913. A series of financial panics in the 19th century led to central banks becoming lenders of last resort, ready to support the banking system during a crisis. To ensure trust in money, most linked their currencies to gold.

In the depression of the 1930s the gold standard collapsed, central banks were disgraced and a period of subservience to governments ensued. During the second world war they kept public borrowing costs low. Many veered into industrial policy. In emerging markets they came to resemble national development banks. (An arm of Mexico’s central bank financed the construction of tourist resorts in Cancún.) But as inflation picked up in the 1960s and 1970s, the tide shifted in favour of giving them independence.

In America the Fed and the Treasury agreed that the central bank would no longer cap government-bond yields. The Fed forcefully displayed its independence in the early 1980s, when Paul Volcker provoked a recession to tame inflation. Central banks were given independence and inflation targets, first in the rich world and then in many emerging economies. Today most are independent (the People’s Bank of China, or pboC, is an exception).

Why is the role of central banks ballooning again? One reason is the steady decline in interest rates as desired global saving rose, which made reviving inflation after the financial crisis harder. In 2000 the Fed’s benchmark rate was around 6%. Today it is 0.25-0.5%. Although the central bank has begun raising interest rates, investors expect them to peak only at 3.1% in two years’ time. As they tried to revive inflation central banks have reached for all manner of tools. Many in the rich world began buying government bonds to lower long-term interest rates. The European Central Bank (ecb) bought corporate paper and subsidised bank lending to households and businesses. The Bank of Japan went further, buying equity exchange-traded funds, and promising to keep ten-year government-bond yields at 0.25%.

Another reason for the growing role of central banks is the new attention paid to financial stability, after a period of neglect. Stricter regulation of banks has led to a rise in non-bank intermediaries in a range of credit markets. When the crisis came, central banks had to stabilise these markets. The extraordinary cash crunch brought on by the lockdowns of 2020 pushed central banks back to the sphere of credit allocation. Technological change has accelerated the decline of physical cash, which once embedded trust in central banks. That has led central banks to consider if the banknotes they supply to the public should go virtual.

Politics is another reason for central banks’ bigger footprints. One sign is that appointing Fed governors has become more fraught since the financial crisis. Confronted with big intractable problems such as climate change and inequality, ministers and activists also eye central banks’ huge balance-sheets, hoping to use them to achieve socially worthy or green goals. Central bankers talk about such issues a lot more. Rising global tensions have also forced some to go beyond technical risk management when managing their foreign-exchange reserves, into geopolitics.

Many emerging markets have adopted inflation targeting, casting off their development roles and enjoying lower, less-volatile inflation as a result. But they keep a firmer hand on markets, given their vulnerability to exchange-rate movements and capital outflows. Some vestiges of the old industrial policy remain, such as bank-lending quotas for farmers or rural borrowers in India. The pboC chases several objectives, often at the behest of the government. Although it has liberalised interest rates a bit, it relies heavily on managing the quantity of credit, rather than its price, nudging banks to lend to certain preferred borrowers.

This special report considers five areas where central banks are being pressed to do more: intervening in financial markets; tackling inequality; combating climate change; introducing digital currencies; and reacting to geopolitics. Each represents an important shift in markets and the economy. But each also risks pulling central banks deeper into political terrain, the price of which would be a loss of focus. When inflation was low, a broader role may have seemed harmless. Now, however, it has slammed into the reality of high inflation. The danger is that, with too many objectives, central banks will fail in their most important mission.

23 avril (The Economist)

<https://www.economist.com/europe/2022/04/23/tariffs-on-russian-energy-are-a-smart-way-to-hobble-vladimir-putin>

Tariffs on Russian energy are a smart way to hobble Vladimir Putin

If Europe can't agree to ban Russian oil and gas, it should tax it instead



Apr 23rd 2022

The industrial outskirts of Lubmin, a town on the windswept Baltic coast of what was once East Germany, feature in no tourist guide. Nor is the port of Rotterdam, the grittiest part of a city already struggling for charm, much of an attraction. Certainly neither has the appeal of Notre Dame or Venice, as Luis Garicano, an MEP, economics professor and recent day-tripper to both can attest. Yet few places could help a vacationer to Europe better make sense of what is actually happening there today. In the Dutch port, ships from Russia discreetly unload lakes of crude oil each worth up to \$80m, to be processed in European refineries. Even further from the public gaze, the Nord Stream pipeline makes landfall at Lubmin, pumping Siberian gas for which customers in Germany and beyond send back over €160m (\$174m) every day. **This is the dark economic underbelly of Europe, a continent that congratulates itself on aiding Ukraine while having paid nearly €40bn for Russian energy since the war started eight weeks ago.**

Banners in demonstrations from Paris to Prague have advocated simply shutting off the pipeline and turning away tankers carrying Russian crude. Yet wave upon wave of European sanctions have all but ignored oil and gas, even as drastic measures targeting other bits of the Russian economy have been adopted. Politicians wish they could stop payments to the Kremlin's coffers; Germany's have prevented the opening of a new pipeline, a twin to Nord Stream. **At the same time they worry that going cold turkey on Russian gas might result in cold citizens come winter.** Voters are already feeling the pinch of high heating and petrol bills. Firms are struggling, too, not least in Germany where reliance on Russian energy is acute. **Estimates of how much an embargo on energy imports from the east would harm Europe's economy vary wildly, but are high enough to derail consensus within the EU beyond mulling partial restrictions on oil imports in future.**

If sanctions are off the table, Europe might consider stiff tariffs on Russian energy instead. Taxing imports of oil and gas would not stop them from flowing west entirely. It would, however, crimp demand for Russian hydrocarbons as surely as levies on booze and cigarettes deter drinking and smoking. An analogous "sin" tax on Russian oil would recognise that buying Russian energy is a form of commercial turpitude, given the remitted funds will fuel President Vladimir Putin's war machine. Firms that belch greenhouse gases into the atmosphere have to compensate the wider public by purchasing carbon permits. **Today Putinism is to geopolitics what climate change is to the planet: a problem that needs to be dealt with, and fast.**

The aim of any sanctions regime is to impose crippling costs on the enemy while suffering little inconvenience yourself. Some economists reckon tariffs would even help the eu turn a profit at Russia's expense. Ricardo Hausmann, a former Venezuelan planning minister now at Harvard, points out **that if a punitive import tax—of perhaps 90%—were to be added to the price of Russian oil, European refineries would source crude from elsewhere unless they were granted a sizeable discount. Russia makes such vast profits on its oil—extracted for less than \$6 a barrel and sold for ten times that**—that it would still make sense for it to export it at the global price minus the tariff imposed by Europe (and indeed Russian crude is already being sold at a steep discount to benchmark rates). **Since Russia's pipelines and ports are arranged mainly to cater to Europe, re-routing the oil and gas to other customers would be complicated and costly. The new tariff would become a source of income for Europe, at the expense of the Kremlin.**

Real life would be messier than economic models. But the broader point, says Guntram Wolff of Bruegel, a think-tank in Brussels, is that **Europe has more options to substitute Russian oil than Russia has options to replace European customers.** Things are different with gas, given that it is delivered through pipelines **which tie producers and consumers together.** Europe cannot quickly replace much of what Russia delivers, though to some extent **it can switch to gas from other places or other forms of energy entirely.** A levy on gas would thus be less likely to force Russian prices down in the short term; but as Europe diversifies its sources of supply, for instance by building more lng terminals, it will become more viable. **The money raised by a levy could be used to compensate users of Russian gas unable to switch away from it.**

Mario Draghi, another economist, who is currently moonlighting as Italy's prime minister, also wants to hobble Russian energy, but by capping the price paid by Europe for its imported gas instead. In many ways that is similar to a tariff: you limit the flow of money headed to Moscow, and force Russia to adapt. **But this approach would do nothing to stymie the demand for Russian energy—on the contrary. It would encourage industry to crave more, not less, of Mr Putin's now-even-cheaper gas.** In contrast a bump in prices of some Russian energy would send a signal that those who currently use it should cut back. Politicians are demanding this: Europe is aiming for a two-thirds cut in Russian gas imports this year, though partly based on optimistic assumptions. **A higher Russian gas price, while painful, would provide an incentive for those who use the stuff to wean themselves off it.**

The levy was high

The likeliest outcome, says Mr Garicano, is the current approach: doing nothing. A levy on imports is at least a step in the right direction, and politically feasible. It could be adjusted depending on circumstances, unlike an all-or-nothing embargo. In normal times taxing imports is frowned upon for fear of irking trading partners. **But vexing the Kremlin would be a plus in this case.** Russia might respond by reducing supplies, but it is already threatening this anyway. **The eu has the right idea when it comes to wanting to free itself from the shackles of dependence on Russian energy. Now it needs the right approach.**

23 avril (The Economist)

<https://www.economist.com/by-invitation/ian-bremmer-counts-the-cost-of-the-war-to-vladimir-putin/21808839>

Ian Bremmer counts the cost of the war to Vladimir Putin

The political scientist predicts that an ugly conflict is about to get uglier



Apr 23rd 2022

The outcome of Russia's war in Ukraine remains in doubt. **But there is no question that Vladimir Putin's decision to launch a large-scale invasion is one of the worst strategic decisions any leader of a powerful country has made in decades.** There is no plausible outcome in Ukraine that won't leave Mr Putin and Russia far worse off than before February 24th, when the war began.

Mr Putin has cost his country the lives of thousands of young soldiers, some of them conscripts. He claims that Russians and Ukrainians are "one people," but his war has given Ukraine a stronger sense of national identity than it's ever had before and transformed it into Russia's bitter enemy. **He has shown the world that his army is ineffectual, and that billions of dollars spent on modernising Russia's military has been wasted. He has given NATO a sense of unity and purpose it hasn't had in decades and non-members like Finland and Sweden new reasons to join.** His actions have driven members including Germany to boost defence spending. Others have dispatched troops close to Russia's border. Mr Putin has convinced Europe that it must stop buying Russia's most valuable exports. He has brought sanctions and export controls on his country that will inflict generational damage. **For Europe and America he has crossed the Rubicon.** Most grievously, he failed to prepare the Russian public for the true human, financial and material costs of his "special military operation."

Jokes about Russian vaccines and long tables aside, **a primary cause of Mr Putin's miscalculation must surely be his personal isolation.** He appears no longer to listen to opposing points of view. How else could he have believed his army could capture Kyiv in two weeks? (The former president of the European Commission, José Manuel Barroso, says Mr Putin bragged as much to him in 2014.) How could Mr Putin have thought that Ukrainians would quickly surrender once the invasion began? In response to Ukraine's invasion, threats to cut off European energy supplies and other "consequences you have never seen", Mr Putin appears to have expected the West to do little more than it did when Russia seized Crimea eight years ago. He did not anticipate that America would so quickly render a large portion of his foreign-exchange reserves functionally useless.

By refusing to brook dissent inside Russia, Mr Putin has turned a deaf ear to important warnings and persuaded those around him that their personal security and prosperity depend on loyalty to him and his version of the truth. One small but important example: Mr Putin said during the early days of the conflict that "conscripted soldiers are not and will not be involved in combat operations." That assertion was quickly proven false. There are three possible explanations for this, and all would damage Russia's president. The

first is that Mr Putin lied to the Russian people about something he should have known that he wouldn't be able to hide. Second, Russia's generals lied to him. **Third and, frankly, most likely: misinformation has reached every level of Russia's military, and senior officers are not aware of what's happening down the chain of command.** But whatever the case, all of these explanations undermine Mr Putin's credibility, both at home and abroad, and compromise the effectiveness of Russia's armed forces for years to come.

There is no reason to believe that Russia's failed "phase 1" effort to capture Kyiv will lead to significant improvements in the flow of information up and down the flow of military command. Incentive structures remain too warped. **And if Russia's armed forces aren't producing accurate information about what's happening in the field, or about the resources needed to achieve military objectives, and if Mr Putin and his generals continue to hold unrealistic ideas about what is achievable, the next phase of the war—focused on securing Russian control of the Donbas region—won't proceed much more smoothly than the first phase. Ukraine's soldiers in that region are battle-tested by eight years of combat. Underestimating the skill and determination of Ukrainians to fight, and the willingness of Western governments to supply them with weapons and training, has already cost Mr Putin dearly.**

For the Russian president, the stakes for military failure could hardly be higher. **If his appeals to national pride and his pledges to end a (fictional) genocide of ethnic Russians in Donbas fall flat, the Russian president will probably take steps he would surely prefer to avoid.** These might include the use of **chemical weapons** to turn the military tide as Ukrainians cannot defend against them, nor can they return attacks in kind (which will allow Russia to advance). **He doesn't have much more to lose.** Russia already faces a transatlantic political and military alliance that has imposed historically harsh sanctions on his country. Western governments continue to support Ukraine, to accuse Russia of war crimes and genocide, and to treat Mr Putin like a pariah. A scorched-earth approach would probably win him a limited military victory. And he knows that almost everything the West could do to him is already in process—short of a ban on Russian energy imports that Mr Putin surely believes is coming soon anyway.

Western hopes that Russia's generals, its security forces, its oligarchs or its people will soon remove Mr Putin from power are likely to be in vain. Sky-high oil prices will keep the Russian economy afloat for some time, even as the long-term damage to Russia's economy done by sanctions and export controls will be severe. **Given the political climate, it's impossible to know the true state of Russian public opinion, but there is no evidence that Mr Putin faces any serious domestic challenge.** Russia's people see the images of war their government wants them to see, and they are now being fed a steady diet of Ukrainian atrocities, Western plans to humiliate Russia and the determination of their president and soldiers to defend their motherland.

In short, Mr Putin, Russian and Ukrainian soldiers, and Western leaders should not expect the kind of clean victory that any of them desires. **Instead, an ugly war is about to get much uglier.**

Ian Bremmer is the founder and president of Eurasia Group.

23 avril (Contrepoints)

<https://www.contrepoints.org/2022/04/23/425569-la-place-de-letat-chez-hayek>

- **HISTOIRE DU LIBÉRALISME**

23 avril 2022

La place de l'État chez Hayek

Raphaël Roger

La place de l'État chez Hayek est importante, et c'est ce qu'il convient d'expliquer dans cet article.



Friedrich August von Hayek, 27th January 1981, the 50th Anniversary of his first lecture at LSE, 1981 By: [LSE Library](#) - [Flickr Commons](#)

Les activistes de gauche, notamment d'ultra ou d'**extrême gauche**, ainsi que certains sociologues, qualifient souvent **Hayek** de chantre de « l'**ultra-libéralisme** », partisan d'un État minimal relégué à la simple garantie des droits de propriété.

Cependant, une lecture attentive de ses ouvrages leur montrerait qu'il n'en est rien. Chez Hayek, la place de l'État est importante, et c'est ce qu'il convient d'expliquer dans cet article.

Le refus chez Hayek de l'État minimal

Contrairement à une idée répandue, Hayek n'est ni le chantre du laissez-faire ni celui de l'État minimal. Il a critiqué le laissez-faire dogmatique de certains libéraux dans *La route de la servitude*, lequel a conduit à l'attrait pour le planisme et le collectivisme.

Ainsi, selon lui, pour assurer la **catallaxie** et le fonctionnement ordonné du marché, le gouvernement « *doit se servir de son pouvoir fiscal pour assurer un certain nombre de services qui, pour diverses raisons, ne peuvent être fournis, du moins adéquatement par le marché* ». La devise à laquelle on pourrait rattacher Hayek est celle de Godesberg en 1959 : « *autant de marché possible et autant d'État que nécessaire* ». L'État doit ici servir le marché, il doit agir, certes sans le perturber, mais toujours au travers de règles pour permettre l'ajustement de l'ordre spontané.

Selon Hayek, l'État doit fournir des services et faire contribuer l'ensemble de la société pour en permettre la création. Ainsi, dans *Droit, législation et liberté* il affirme :

« Dans certains cas, l'on ne peut fournir le service désiré sans faire contribuer à son coût tous ceux qui en profitent, car il serait impossible de le réserver à ceux qui pourraient le payer et qu'alors, seul le gouvernement doit être habilité à employer son pouvoir de contrainte. »

Chez Hayek, l'État n'est donc pas limité aux **compétences régaliennes**. Il doit fournir des services indispensables à la vie collective mais il n'est pas utile qu'il les gère lui-même.

La gestion décentralisée des services publics

La troisième partie de *La Constitution de la liberté* intitulée « La liberté dans l'État providence » permet de comprendre la vision hayékienne de l'État.

Hayek ne remet pas en cause l'État providence, mais souhaite y instaurer de la concurrence, de la liberté. C'est aussi cette vision qu'il défend dans *Droit, législation et liberté*. Pour ce faire, il prône la décentralisation dans la gestion des services fournis par l'État.

Il affirme notamment :

« Déléguer tout pouvoir qui peut être exercé localement, à des organismes dont les pouvoirs sont cantonnés dans leur circonscription, est probablement le meilleur moyen de s'assurer que les charges et les bienfaits de l'activité gouvernementale seront approximativement proportionnels. »

Selon lui, il faut bien distinguer le prélèvement des impôts visant à financer les services et effectué par gouvernement central et le fait que ces services soient gérés par lui. La gestion doit ici se faire idéalement par des entreprises concurrentielles, où l'État n'aurait comme rôle que celui d'attribuer les fonds recueillis aux producteurs en fonction des préférences exprimées de façon ou d'une autre par les utilisateurs. Cependant, les services fournis par l'État sont supplétifs, ils interviennent seulement en l'absence de services fournis par le marché.

Mais dès lors que le marché peut fournir efficacement ces services, il doit le faire et l'État doit se retirer, car comme l'affirme Hayek :

« La vérité pourrait bien être qu'ayant assumé trop de tâches, le gouvernement en néglige l'essentiel ».

La gestion doit donc être la plus efficace possible. Outre cet aspect-là de l'État, Hayek considère que l'État doit aussi fournir assistance aux plus démunis et au secteur privé, quand celui-ci est défaillant.

L'État comme relais de l'initiative privée

La vision du rôle de l'État en matière de fiscalité, de dépenses publiques et d'assistance aux plus pauvres est très intéressante.

En matière de dépense publique, comme partout ailleurs, Hayek défend la domination de la règle sur la discrétion. Avoir des règles en matière de fiscalité et de dépenses publiques permettrait selon lui de « conduire à une limitation rationnelle du volume de la dépense publique totale ». Le fait de ne pas avoir de règles contraignantes en matière budgétaire conduit à ce que « toute majorité a le droit de taxer les minorités selon des règles qui ne s'appliquent pas à elle-même », ce qui engendre inévitablement « une croissance constante des dépenses publiques au-delà de ce que l'individu désire réellement ».

Cependant, pour Hayek, les dépenses publiques ont une certaine importance. En effet, il reconnaît que l'action de l'État ne peut pas être guidée « *entièrement par la rentabilité* », et qu'ainsi, par leur répartition dans le temps, le rôle des dépenses publiques est de « *relayer l'investissement privé quand celui-ci est défaillant* », permettant à l'État « *d'employer ses ressources à des investissements publics, au moindre coût et le plus opportunément pour la société* ».

Pour éviter tout gaspillage inutile de dépenses publiques, Hayek propose un programme afin que celles-ci soient « *établies de façon que la vitesse d'exécution puisse être accélérée ou ralentie dans des délais restreints* ».

Enfin, et pour terminer cet article, il convient de lister quelques exemples des activités étatiques défendues par Hayek :

- assainissement public
- routes publiques
- services sanitaires publics
- services de soins publics
- travaux publics étatiques
- entreprises publiques (si absence de monopole)
- allocation minimum universelle
- assurance vieillesse obligatoire
- assurance chômage obligatoire
- parcs municipaux
- enseignement minimum obligatoire
- aide publique à l'enseignement supérieur
- sondages publics
- parcs nationaux

23 avril (Contrepoints)

<https://www.contrepoints.org/2022/04/23/425899-les-choix-en-economie-les-criteres-devaluation>

- **ÉCONOMIE GÉNÉRALE**

- 23 avril 2022

Les choix en économie : les critères d'évaluation

Philippe Aurain

Rien n'est simple en économie, aucune action ne peut être évaluée sur le seul champ qu'elle vise initialement, et tout changement a des rétroactions sur l'ensemble du système.



Les décisions de **politique économique** sont difficiles à évaluer. Ceux qui les proposent n'en montrent généralement qu'une face, celle qui correspond à l'objectif principal de la mesure. Or le point clé en économie est que toute décision a des effets multiples au-delà de celui recherché, et souvent antagonistes.

En premier lieu, un choix économique peut affecter le volume de production (donc de richesse) et la répartition de cette richesse. Les premiers correspondent à la « taille du gâteau », les seconds à l'allocation des « parts du gâteau ». Évaluer si une mesure donnée constitue une « bonne mesure » économique, doit toujours viser à analyser les conséquences de cette mesure sur ces deux champs.

Les choix économiques

Or, la plupart du temps, les répercussions n'ont pas la même temporalité sur ces deux axes. Les décisions de partage peuvent être effectives très rapidement. Les politiques de soutiens publics mises en œuvre lors de la crise sanitaire illustrent bien ce point. Le « quoi qu'il en coûte » a permis de protéger les ménages et les entreprises (plus grande part du gâteau pour ces agents privés) en faisant porter le coût à l'**État** (part plus petite via l'endettement). Ces politiques de partage ont une deuxième caractéristique, c'est qu'elles sont à somme nulle. Une politique de partage, est donc toujours une redistribution avec des gagnants et des perdants (État/agents privés dans l'exemple précédent).

Un autre exemple est celui du **chèque inflation** pour les ménages modestes suite à la hausse des prix. À prix de l'essence plus élevé et taux de taxation inchangé, un tel chèque revient économiquement à augmenter le poids des taxes pour les classes plus aisées. Du côté de la « taille du gâteau » maintenant, la constatation de l'impact des mesures sur la création de richesse demande en général un temps long. L'objectif est en effet d'augmenter la productivité par l'innovation technologique, la connaissance et les progrès d'organisation. Par exemple, voir les impacts d'une réforme de l'Éducation nationale sur la qualité de formation et in fine

sur l'employabilité et la croissance est l'affaire d'une génération. La mise en œuvre d'un environnement favorable à la relocalisation industrielle n'apportera d'effets significatifs que sur cinq à dix ans.

Créer et partager la richesse

On pourrait croire qu'il est plus important de créer de la richesse que de la partager. En réalité, les deux sont importants.

D'une part, les deux effets ne sont pas indépendants, par exemple une société trop inégalitaire peut limiter la création de richesse à long terme (sous consommation) et à l'inverse trop égalitaire peut limiter l'investissement (moins incitation au risque).

D'autre part, la prise en compte du court terme est une condition du maintien de la cohésion sociale (aide aux ménages impactés) et de conservation du tissu productif (soutien de entreprises).

Enfin, toute décision a des effets de second tour, des conséquences qui n'apparaissent qu'après ajustement du comportement des agents à la mesure et susceptibles d'aller à l'encontre de l'objectif initial (l'endettement de l'État, du *quoi qu'il en coûte* sera remboursé un jour par les ménages et pèsera sur leur consommation) ou présente des effets négatifs sur un autre champ que celui visé (la protection des ménages contre l'inflation énergétique est socialement juste mais s'oppose à un autre objectif, celui d'augmenter le prix relatif de l'énergie carbonée dans le cadre de la lutte contre le réchauffement).

En conclusion, rien n'est simple en économie, aucune action ne peut être évaluée sur le seul champ qu'elle vise initialement, et tout changement a des rétroactions sur l'ensemble du système. Choisir une politique économique c'est donc peser ces perturbations d'équilibre et faire des choix dont aucun n'est parfait mais qui reflètent à la fois une hiérarchie des priorités et une vision des effets dans le temps.

Aussi, devant chaque proposition de politique économique, nous devrions nous poser les questions suivantes :

- Est-elle susceptible d'augmenter la richesse globale dans 5 ou 10 ans ?
- Comment transforme-t-elle le partage des richesses à court terme (gagnants et perdants) ?
- Comment les deux effets interagissent-ils, en s'amplifiant ou s'annulant ?

23 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/actualite-france/election-presidentielle-a-sciences-po-au-coeur-de-six-iep-quelle-place-pour-le-debat-d-idees-20220422>

Sciences Po : au cœur de cinq IEP, quelle place pour le débat d'idées durant la présidentielle ?

Par Madeleine Duffez

Publié hier à 20:04, mis à jour hier à 20:27



Des blocages ont été organisés le 14 avril sur l'un des campus de Science Po Paris. *EMMANUEL DUNAND / AFP*

TÉMOIGNAGES - Sur le campus de Lyon, les messages haineux ont fusé lorsque les résultats du premier tour de ce scrutin sont tombés, à l'égard de ceux qui auraient voté pour l'un des deux candidats du second tour. Le Figaro a interrogé des étudiants de cinq IEP différents.

Menaces de mort, insultes, harcèlement... À l'attention de ceux qui auraient voté pour Emmanuel Macron ou Marine Le Pen au premier tour, des étudiants de Sciences Po ont manifesté des réactions pour le moins virulentes. *Le Figaro a interrogé sept étudiants, pour comprendre comment l'élection a été vécue dans les IEP de Paris, Grenoble, Toulouse, Rennes et Lyon.*

Les étudiants interrogés par *Le Figaro* ont rendu compte *d'une profonde disparité quant à la possibilité d'un dialogue entre opinions divergentes, notamment entre la capitale et les autres IEP.*

À Paris, la taille du campus de Sciences Po a semble-t-il permis d'asseoir des débats éclairants, si l'on en croit les témoignages. Une rencontre entre tous les représentants des jeunes de chaque parti a été l'occasion d'une confrontation d'idées, tel que le rapporte Jean, étudiant en master. *«C'était un bon débat car ils connaissaient leur sujet et ont respecté l'exercice d'une juste confrontation des idées, malgré le peu de temps que nous avons.»*

«Par ailleurs, beaucoup d'affiches ont été placardées, essentiellement celles de Yannick Jadot, Anne Hidalgo, Jean-Luc Mélenchon - qui était venu à Sciences Po en septembre, et Emmanuel Macron», explique Jean.

Militantisme plus isolé en régions et forte représentativité mélenchoniste

Si les militants sont nombreux dans les IEP de régions, les débats n'ont pas été aussi importants, d'après les sept témoignages recueillis. À Grenoble, Marie, étudiante, a constaté un militantisme extrêmement actif, *«sans vraiment de débats»*, en faveur *«particulièrement de Jean-Luc Mélenchon, Yannick Jadot et Emmanuel Macron, mais en réalité, il s'agissait surtout d'invitations à se rendre aux meetings plus que d'initier des discussions»*.

Marie explique qu'il n'y a sur le campus de Grenoble que deux syndicats, dont l'un est d'extrême gauche, et l'autre est apolitique. À Rennes, Marc a également observé de nombreux militants en faveur de Jean-Luc Mélenchon, appuyés par le syndicat Solidaire qui est *«ouvertement antifasciste»*. *«Il y a une mainmise de la gauche telle que les élections n'ont rien changé à l'impossibilité d'une confrontation d'idées»*.

Sur les panneaux d'affichages, pas de candidats de droite et essentiellement les affiches de Jean-Luc Mélenchon et Yannick Jadot. *«Si je mettais un tract de Péresse, par exemple, ou de l'UNI (syndicat étudiant affilié au parti LR, NDLR) il serait immédiatement retiré, car il n'entre pas dans le moule accepté»*.

« Le syndicat d'extrême gauche est tellement puissant que l'administration ne peut rien faire lorsque l'on se plaint. Nous avons déjà eu des menaces de mort dans les toilettes avec écrit « un faf, une balle », et ils nous ont menacés de faire venir leurs amis antifas »
Martin, étudiant à l'IEP de Lyon

À Toulouse, Manon n'a pas noté de conférence ou de rencontres significatives, mais la promotion de Jean-Luc Mélenchon sur la conversation de groupe de la promotion. *«Il y a une minorité sur le groupe qui l'accapare pour nous imposer leurs idées, et nous inciter à participer à leurs actions militantes, notamment en matière de protection des LGBT ou de féminisme. Ceux qui votent à gauche se sont beaucoup montrés»*.

Quant au campus de Lyon, Martin explique qu'il y a eu durant toute la campagne une forme d'opposition permanente entre la primaire populaire, et le parti de Jean-Luc Mélenchon. *«C'était comme si l'élection ne se résumait qu'à ces deux mouvances de gauche. Ils ont appris que des étudiants faisaient partie de Génération Z (le mouvement des jeunes avec Éric Zemmour, NDLR), et ont commencé une véritable chasse aux sorcières pour découvrir qui était un "facho" et militait pour l'extrême droite nazie et raciste»*.

Déceptions et fustigation du «vote utile»

Sur le campus de Grenoble, *«pas d'action particulière»* au lendemain du premier tour, mais *«sur le groupe, tout le monde disait que c'était de la faute des électeurs de Yannick Jadot et d'Anne Hidalgo»*, selon Marie. Un débat aurait été organisé ensuite, pour débattre du candidat sur qui reporter son vote, au second tour. Une déception mélenchoniste partagée dans tous les IEP, d'après les témoignages, et manifestée par des blocages sur les campus de Paris et Lyon.

À Toulouse, des étudiants ont créé une autre conversation de groupe dit *«de débats»*, pour défendre le boycott du second tour. *«Ils ont également encouragé à s'investir pour l'association Extinction Rebellion»*, de désobéissance civile.

Les réactions ont été beaucoup plus virulentes sur le campus de Lyon, où se sont multipliées insultes et menaces sur les groupes des réseaux sociaux. Un procédé *«pas étonnant»*, selon Martin, qui explique **l'existence d'un fichage à Sciences Po Lyon. Le syndicat principal, Solidaire qui est d'extrême gauche, listerait dès le début de l'année les étudiants considérés comme «fachos»**. *«Ils sont malins car la fiche est inaccessible ; pourtant, tout le monde sait qu'elle existe et tout le monde connaît les*

blacklistés. Moi, par exemple, je suis fiché, on me considère comme un nazi, j'ai voté pour Jean Lassalle».

Sur la fiche en question serait inscrite, selon un proche du syndicat, la mention «*facho suspecté*» ou «*confirmé*». «*Parfois, il suffit de ne pas être d'accord sur une phrase, ou même de s'habiller d'une certaine manière pour être suspecté*», poursuit Martin. Une association étudiante, Place au débat, avait été créée en 2020 par des étudiants pour promouvoir «*la réflexion dans le respect des opinions*».

Mais «*leurs conférences sont régulièrement boycottées en raison de la présence d'un étudiant fiché dans l'association*». Et ce, alors que des conférenciers de tous bords sont invités, tels que Nathalie Artaud, Damien Abad ou encore Najat Vallaud-Belkacem. «*Le syndicat d'extrême gauche est tellement puissant que l'administration ne peut rien faire lorsque l'on se plaint. Nous avons déjà eu des menaces de mort dans les toilettes avec écrit "un faf, une balle", et ils nous ont menacés de faire venir leurs amis antifas*», déplore Martin.

Pluralisme relatif en régions, représentativité plus vaste dans la capitale

Selon un sondage réalisé par un étudiant Maxime Peyronnet, sur un échantillon de 1356 étudiants à Sciences Po, **près de 55% des étudiants se disent à gauche ou très à gauche, ce à quoi il faut rajouter les 12,2 % de centre gauche et les 7 % d'anarchistes, au niveau national. De manière générale, la popularité de Jean-Luc Mélenchon est légèrement au-dessus de la moyenne de la France, avec une adhésion à 24,3% à Sciences Po**, contre 22% lors du premier tour.

En revanche, **Emmanuel Macron n'a récolté que 10,3% des voix parmi les étudiants interrogés, contre 19,8% pour Yannick Jadot. Interrogés quant à leur choix premier, indépendamment du vote utile, les étudiants ayant participé au sondage ont à Grenoble massivement plébiscité Yannick Jadot (29%)**. C'est à Saint-Germain-en-Laye que Jean-Luc Mélenchon plaît le plus, avec 29,3% d'adhérents à ses idées.

23 avril (Le Monde)

https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/04/21/la-guerre-en-ukraine-ajoutee-a-l-epidemie-de-covid-19-pourrait-bien-marquer-l-achevement-de-l-age-d-or-de-la-mondialisation_6123130_3232.html

« La guerre en Ukraine, ajoutée à l'épidémie de Covid-19, pourrait bien marquer l'achèvement de l'âge d'or de la mondialisation »

CHRONIQUE

Alain Frachon

De la crise de 2008 à l'élection de Donald Trump en passant par le Brexit, jusqu'à la pandémie et à la crise russo-ukrainienne, les chocs enregistrés depuis dix ans constituent autant de coups de boutoir portés à l'économie mondialisée, analyse Alain Frachon, éditorialiste au « Monde », dans sa chronique.

Publié le 21 avril 2022 à 17h00, mis à jour hier à 09h48 Temps de Lecture 4 min.

Chronique. Interrogation lourde pour l'avenir du XXI^e siècle : la globalisation économique va-t-elle survivre aux antagonismes stratégiques montants sur la scène internationale ? Résister à l'hostilité croissante entre la Chine et les Etats-Unis, à la guerre en Europe et, plus généralement, au retour de l'ultranationalisme ?

La question doit être abordée avec prudence : la fin de la mondialisation est annoncée avec une régularité saisonnière. Mais la guerre en Ukraine, ajoutée à l'épidémie de Covid-19, pourrait bien marquer l'achèvement d'un cycle dans l'histoire de l'économie : l'âge d'or de l'internationalisation des échanges.

Depuis plus de dix ans, les chocs n'ont pas manqué. Crise financière de 2008 ; Brexit ; échecs enregistrés par Barack Obama dans la création de deux grands ensembles de libre-échange, l'un de part et d'autre de l'Atlantique Nord, l'autre dans le Pacifique ; élection de Donald Trump et début de bataille tarifaire entre Washington et Pékin ; pandémie puis agression de l'Ukraine par la Russie. Autant de coups de boutoir portés à l'économie mondialisée.

Confiance rompue

Le dernier en date, la guerre en Ukraine et les sanctions prises contre la Russie, ébranle un peu plus des chaînes de fabrication installées sur plusieurs pays et déjà sérieusement perturbées par le Covid-19. Du *New York Times* à l'hebdomadaire *The Economist* en passant par le *Financial Times* et le *Wall Street Journal*, toute la presse anglo-saxonne, celle de l'économie mondialisée justement, s'interroge sur la prédiction d'un expert en la matière : « *Nous sommes à la fin de la globalisation économique telle que nous l'avons vécue depuis trente ans* », dit Larry Fink, le patron de BlackRock, le plus grand des fonds d'investissement.

Certes, le commerce international se porte bien, aujourd'hui dopé par la relance post-Covid. Mais quelque chose s'est cassé en route dans la confiance longtemps accordée aux mérites de la globalisation économique. Nombre de pays ont pris conscience de leur dangereuse dépendance à l'étranger en matière de sécurité sanitaire. Après tout, masques, tests, vaccins, c'est affaire de santé publique, donc de souveraineté nationale. Tant pis pour la théorie des avantages comparatifs, mieux vaut produire à la maison, quitte à payer plus cher, et cela est vrai dans plusieurs secteurs importants.

Le doute est politique, aussi. Nostalgique, *The Economist* se souvient : « *Après la chute du mur de Berlin [1989], on s'accordait généralement à penser que liberté politique et libre-échange allaient de pair, se renforçant l'une l'autre. Et pour un temps, ça a marché. Dans les années 1990, le nombre de pays convertis à la démocratie progressait, les barrières tarifaires diminuaient et les porte-conteneurs sillonnaient les océans.* »

Montée des prix

Mais, sous le coup des inégalités, de la stagnation des revenus de la classe moyenne, de l'ascenseur social bloqué, le balancier a peu à peu penché dans l'autre sens, dans les pays développés, le tout porté par la montée du « populisme ». Parfois bien à tort, le libre-échange a perdu de son aura, cependant que, dans la bataille des modèles politiques, l'autocratie reprenait de la vigueur.

Dernier épisode du virage évoqué par Larry Fink, la guerre russo-ukrainienne met au jour le désastre d'une dépendance énergétique qui fait de l'Europe un otage de la Russie. Les Européens jurent de s'en défaire d'ici quelques années et assurent qu'ils vont massivement investir dans les énergies non fossiles. Les pays du Sud vont payer, eux, leur dépendance au blé venu de Russie et d'Ukraine. Qu'il s'agisse de gaz, de pétrole, de farine, de composants pharmaceutiques, les prix montent. Les dangers de l'interdépendance font progresser le besoin d'autonomie.

Mis en parallèle avec le découplage technologique en cours entre la Chine et les Etats-Unis, premières économies de la planète et toutes deux en pleine guerre tarifaire, le tableau final livre un verdict sans appel : la mondialisation pourrait bientôt connaître une bien mauvaise passe. Encore faut-il situer ces évolutions dans un contexte plus large – celui d'une polarisation politico-militaire de plus en plus aiguë entre ce qu'il faut bien appeler un bloc occidental d'un côté et, de l'autre, une entente sino-russe que l'agression contre l'Ukraine n'a en rien affectée.

Globalisation régionalisée

Longtemps, le libre-échange s'est accommodé d'une pluralité de régimes politiques. Tout le monde y trouvait son avantage, et les idéalistes, confiants dans les mérites du business, croyaient en une inéluctable progression de la démocratie. Mais le niveau d'hostilité entre deux des grands blocs de puissance d'aujourd'hui – l'ensemble occidental et le couple sino-russe – est-il compatible avec la globalisation ? *The Economist* s'interroge : « *Est-il raisonnable pour les sociétés libres d'entretenir des relations économiques avec des autocraties qui, telles la Chine et la Russie, violent les droits de l'homme, font régner l'insécurité et s'avèrent plus menaçantes à mesure qu'elles s'enrichissent ?* » Est-il prudent, de commercer avec des autocraties, poursuit l'hebdomadaire, qui vous considèrent comme des ennemis politiques et culturels, sinon stratégiques ?

L'économiste Edward Alden, du Council on Foreign Relations, dit ne pas croire que « *l'intégration économique survive à une période de désintégration politique* » comme celle que nous vivons ([New York Times du 22 mars](#)). La globalisation se poursuivra, mais régionalisée, à l'intérieur de deux ou trois blocs (la Russie alliée au bloc asiatique, les Etats-Unis parfois alliés à l'Union européenne), spécule Alden : « *Nous allons vers un monde où les divisions économiques seront le reflet des divisions politiques.* »

Alain Frachon

23 avril (Le Monde)

https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/04/22/presidentielle-2022-les-dangers-de-la-comedie-de-l-indifference_6123286_3232.html

Présidentielle 2022 : les dangers de la « comédie de l'indifférence »

Les présidents Sarkozy, Hollande ou Macron seraient des « dictateurs » : la rengaine, distillée au fil des ans dans une dramaturgie relativiste coupable, a produit ses effets, et le danger est désormais bien aux portes de l'Élysée.

Par [Jean Birnbaum](#)

Publié hier à 16h51, mis à jour hier à 20h19

Analyse. Au milieu des années 1950, la grande comédienne **Simone Signoret**, proche du Parti communiste français (PCF), effectua une tournée à travers le bloc soviétique. A Prague, Signoret reçut l'appel d'une cousine éloignée, Sophie Langer, qui souhaitait la rencontrer. Mais la star française ne donna pas suite. Presque dix ans plus tard, l'obstinée cousine réussit à voir Signoret à Londres, où celle-ci jouait une comédie de Shakespeare. Sophie Langer pouvait enfin se confier : elle et son mari, socialistes tchèques, avaient fui l'invasion allemande en 1939 ; exilés aux États-Unis, ils étaient rentrés en Tchécoslovaquie après la guerre, dans l'espoir d'y construire le socialisme ; mais le mari de Sophie Langer avait été arrêté pour « *déviacionisme* » ; quand elle avait essayé de contacter Signoret, voilà dix ans, c'était dans l'espoir que le régime fasse un geste pour complaire à une célèbre sympathisante...

A cet instant, la comédienne coupa court et s'empressa de relativiser : aux États-Unis aussi, fit-elle valoir, le mari de sa cousine aurait sans doute eu des ennuis... Alors Sophie Langer se tut et partit. « *Ma cousine de Bratislava ne ressemblait pas à l'emmerdeuse que j'avais imaginée à Prague, mais je ne la trouvais pas extrêmement aimable*, se souviendra Signoret. *Et puis, moi, hein ! j'avais à jouer la comédie.* » Réfugiée en Suède après le « printemps de Prague », Sophie Langer écrira ces mots à Simone : « *Tout ce que tu trouvas à me dire quand j'ai voulu te raconter mon histoire, c'est qu'en tant que communistes, nous aurions subi le même traitement si nous étions restés aux États-Unis. J'espère qu'aujourd'hui tu as compris la différence.* » Dans ses **Mémoires**, Simone Signoret restitue ces souvenirs avec un sentiment de honte. Entre-temps, les chars russes avaient déferlé sur Prague, et elle avait lu les témoignages de dissidents qui décrivaient la surveillance généralisée, la terreur quotidienne. Elle avait fini par « *comprendre la différence* »...

« Assez secondaire »

Mais d'autres, beaucoup d'autres, n'ont jamais voulu la comprendre. Ce refus vient de loin. Il explique pourquoi la comédie de l'indifférence, celle que Simone Signoret s'est repentie d'avoir jouée, tient encore le haut de l'affiche aujourd'hui. A l'époque de la guerre froide, **la dramaturgie relativiste aboutissait, entre autres, à tirer un trait d'égalité entre l'Amérique libérale et la Russie soviétique.** Des décennies plus tard, elle aura nourri des discours où les présidents Nicolas Sarkozy, François Hollande et Emmanuel Macron ont été tour à tour dépeints en dictateurs. Qu'elle se trouve interprétée par des foules manifestantes, des intellectuels respectés ou des journalistes influents, l'histoire ne varie guère et sa morale est toujours la même : le pire n'est pas à craindre, il est déjà là.

A force d'être répétée, une telle rengaine a fini par exercer ses effets. En ce printemps 2022, sa banalité permet notamment de comprendre comment un Jean-Luc **Mélenchon** peut non seulement refuser d'appeler à voter Macron, mais aussi affirmer qu'au cas où il deviendrait lui-même premier ministre, il lui paraîtrait « *assez secondaire* » de travailler avec le président sortant ou avec Marine Le Pen. Si la figure la plus puissante de la gauche est capable de tenir un tel discours, comment s'étonner que si peu de citoyens se mobilisent pour faire barrage à l'extrême droite ? Si nous endurons déjà le fascisme au quotidien, pourquoi

s'inquiéter que [la « GUD connexion » soit propulsée au sommet de l'Etat](#) ? Si nous vivons depuis belle lurette dans un régime dictatorial, pourquoi s'inquiéter de voir une admiratrice de Vladimir Poutine s'installer à l'Élysée ?

Certes, la plupart de ces comédiens le savent bien, eux, qu'il y a une différence. Ils ont conscience que les libertés individuelles, le débat public, les solidarités humaines et la vie quotidienne comme telle ne seront plus les mêmes si la cheffe du Rassemblement national prend le pouvoir. Quand ils en parlent entre eux, cela va plus ou moins de soi : jouer dans la France de Macron, ce n'est pas la même chose que jouer dans la Russie de Poutine, la Syrie d'Al-Assad ou la Hongrie d'Orban, bref là où règnent les amis de Marine Le Pen. Ils connaissent assez l'histoire pour savoir que si Macron était « *fasciste* », eux-mêmes ne pourraient pas lui coller si librement cette étiquette, comme ils le font dans des tweets enflammés ou des tribunes sophistiquées.

Des phraseurs sans mémoire

Depuis que le premier tour de l'élection présidentielle a eu lieu, on observe d'ailleurs une forme de panique chez certains interprètes du sketch relativiste. A présent que l'élection de Marine Le Pen n'est plus exclue, ils s'aperçoivent qu'une bonne partie du public a pris leur jeu au sérieux. **Les voilà effrayés de constater que certains de leurs jeunes spectateurs se sont levés et brandissent, à la Sorbonne ou ailleurs, des pancartes où l'on peut lire en substance un seul et même message : « *Macron = Le Pen* ».**

Et pourtant, toutes ces années durant, c'était plus fort qu'eux : ils l'ont jouée, la comédie de l'indifférence. Pour que le spectacle soit beau, ne faut-il pas coller à son rôle plus que de raison ? Sans doute. Mais en laissant leur personnage prendre le dessus, ces comédiens sont devenus les caricatures d'eux-mêmes, des phraseurs sans mémoire, qui ont refoulé au moins deux leçons du XX^e siècle.

Première leçon, telle qu'elle était formulée par [le regretté Claude Lefort \(1924-2010\)](#) : « *On ne saurait faire un seul pas dans la connaissance de notre temps sans s'interroger sur le totalitarisme ; quiconque prétend travailler à l'instauration d'un socialisme démocratique et se détourne de la question s'est condamné au mensonge et à la bêtise* » (*L'Invention démocratique*, Fayard, 1994). Or, cette bêtise triomphe, disait le philosophe. La preuve, c'est que la plupart des grandes consciences de la gauche traiteront immédiatement de naïf quiconque défend la singularité de la vie en démocratie. « *D'où naît-il, le soupçon, le procès de la naïveté ? De l'insupportable peur de restituer une légitimité aux régimes dans lesquels nous vivons* », résumait encore Lefort, qui avait identifié ce qui rassemble les divers comédiens de l'indifférence, quelle que soit leur sensibilité : « *l'idée intolérable d'une différence d'essence entre le totalitarisme et la démocratie* ».

La condition d'une vigilance implacable

Admettre cette différence n'implique aucune complaisance à l'égard des pouvoirs en place. Au contraire, c'est la première condition d'une vigilance implacable. **Ainsi, les penseurs antitotalitaires, comme Claude Lefort mais aussi Hannah Arendt, Raymond Aron, Victor Serge ou George Orwell, comptent-ils également parmi les critiques les plus lucides des sociétés démocratiques.** Parce qu'il avait lui-même combattu le fascisme en Espagne, les armes à la main, l'écrivain socialiste **George Orwell** supportait mal que l'on utilise ce mot pour disqualifier tout et n'importe qui. **Il pouvait à la fois fustiger la démocratie britannique, ses inégalités, ses violences économiques ou coloniales, et refuser de la mettre sur le même plan qu'un régime fasciste.**

Tel est l'un des enseignements de la tradition antitotalitaire : défendre la spécificité des démocraties n'implique nullement de passer sous silence leurs contradictions, leurs failles, leurs injustices révoltantes, leurs pulsions brutales. **Mais cette nécessaire critique, qui peut parfois se montrer impitoyable, ne doit jamais se confondre avec une entreprise de relativisation qui peut devenir menace de destruction.** Comme Orwell naguère, on devrait pouvoir dire son indignation devant les promesses trahies et les politiques menées, exprimer sa colère devant leurs conséquences sociales et morales, et refuser de faire comme si ces politiques nous avaient déjà fait basculer dans une société autoritaire.

Pulsion antidémocratique

Car jouer la comédie de l'indifférence, c'est s'exposer à quelques périlleux coups de théâtre, où l'attrait du despotisme prend soudain le premier rôle. Et voici la deuxième leçon que nos dramaturges « *radicaux* » ont également refoulée. Cette leçon a été formulée au mieux par tous ceux qui ont exploré la dimension irrationnelle de la politique. **Ainsi du sociologue et psychanalyste américain Erich Fromm (1900-1980).** Dans ***La Peur de la liberté***, un essai récemment réédité (Les Belles Lettres, 2021), il a décrit un monde libéral où l'homme moderne se sent si isolé, si insignifiant, qu'il finit par renoncer à ses droits, dans un « *désir ardent de soumission* ».

Ces analyses bien connues ont le mérite d'éclairer un phénomène que les seules conditions économiques ne sauraient expliquer : la séduction qu'exerce l'autoritarisme, y compris sur des personnes à la fois aisées et diplômées. Plus récemment, **la philosophe américaine Wendy Brown** s'inscrivait dans le même sillage. Si tant de gens, aux Etats-Unis ou ailleurs, sont séduits par un programme fondamentalement liberticide et inégalitaire, ce n'est pas forcément parce qu'ils sont « *manipulés* », qu'ils ont des « *illusions* », qu'on ne les a pas assez « *éclairés* »... **Selon Wendy Brown, c'est bien plutôt parce que l'on assiste à la renaissance d'un citoyen qui ne supporte plus les principes égalitaires de la démocratie, jusqu'à la haïr.**

Régulièrement, **cette pulsion antidémocratique** remet sur le devant de la scène des affects et des actes que l'on pensait naïvement remisés dans les oubliettes de l'histoire. « *On regardait ces périodes comme un volcan qui a cessé depuis longtemps d'être une menace, notait encore Erich Fromm. On se sentait en sécurité et l'on avait confiance dans le fait que les accomplissements de la démocratie moderne avaient anéanti toutes les forces sinistres (...). Les guerres étaient supposées être les derniers vestiges du passé et l'on avait besoin d'une dernière guerre pour en finir avec les guerres.* »

Alors qu'en Europe le retour des « *forces sinistres* » se conjugue avec celui de la guerre, méditons cette autre leçon, transmise cette fois par les spécialistes de l'art théâtral : **toute comédie digne de ce nom est grosse d'une tragédie.**

23 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/presidentielle/tavoillot-un-sentiment-general-de-depossession-et-d-impuissance-22-04-2022-2473031_3121.php

Tavoillot : « Un sentiment général de dépossession et d'impuissance »

ENTRETIEN. Référendum, proportionnelle, rôle de l'État... Le philosophe analyse la crise démocratique et les pistes proposées pour y remédier.



Analyse. Pierre-Henri Tavoillot a publié « Comment gouverner un peuple-roi ? » (Odile Jacob).

Propos recueillis par [François-Guillaume Lorrain](#)

Publié le 22/04/2022 à 17h30

Le philosophe Pierre-Henri Tavoillot a exploré dans un maître-livre, *Comment gouverner un peuple-roi ? (Odile Jacob)*, les différents rapports que les citoyens entretiennent avec le pouvoir et les élus sous toutes les formes de démocratie, radicale, libérale, illibérale. Convaincu profondément que la démocratie doit de toutes les manières développer les potentialités de ses citoyens, aider à leur épanouissement et à leur émancipation, il démontre dans cet interview que le vrai thème sous-jacent de cette élection, au-delà de la recomposition qu'elle a provoquée, est celui de la puissance et de l'impuissance, qu'elles concernent l'État ou le citoyen. De ce point de vue, il note certains infléchissements chez les deux candidats.

Le Point : Souscrivez-vous à l'idée d'un remake de 2017 pour ce deuxième tour ?

Pierre-Henri Tavoillot : L'élément nouveau est cette débâcle des partis classiques - certes provisoire, car ils vont renaître lors des législatives -, mais qui traduit leur rupture avec l'élection principale. Le grand défi des régimes représentatifs a toujours été de rallier le peuple à des institutions par définition élitistes, puisque occupées par des « élus ». Deux méthodes ont existé : le clientélisme, échanger les voix contre de menus services ; et le parti, c'est-à-dire forger une petite société qui a vocation à remplacer à terme la grande société. En militant, on se forme, on se marie, on récite le dogme. Ces deux logiques se sont effondrées au profit d'une troisième encore très incertaine. C'est le « mouvement » : alliance ponctuelle et éphémère, sans contenu idéologique clair, mais soudée par un esprit de conquête et d'indignation sous l'égide d'un chef. LREM comme les Insoumis en sont l'illustration. Le score de Mélenchon le révèle, lui qui réunit, par la seule grâce de sa personne, l'ultra-gauche, le wokisme, la gauche sociale et les sociaux-démocrates qui ont voté pour lui dès le premier tour. Le temps des blocs idéologiques est révolu, bienvenue dans l'idéologie molle où toutes les motions de synthèse sont possibles. On est passé au menu à la carte, et il n'est pas interdit de commencer par le dessert.

Avec cette recomposition, que devient le débat ?

Il se complique, ce qui en soi n'est pas une mauvaise chose. Je n'ai aucune nostalgie à l'égard des clivages partisans, aussi cloisonnés que prévisibles. Mais la cohérence des oppositions devient moins lisible. À la limite, Proudhon, Marx, Jaurès, Tocqueville ou Joseph de Maistre, etc. pourraient être mobilisés par tous les candidats ! Cela fait un peu tambouille et le citoyen peut se sentir perdu.

Cela, c'est pour la déconstruction. Mais voyez-vous se dégager un élément de construction ?

À la différence de 2017, où Fillon était arrivé en 3^e position, nous avons désormais trois blocs clairs (à plus ou moins 25 %), qui expriment trois visions de la démocratie. Dans ce régime, faut-il le rappeler, il y a deux termes : *demos* (peuple) et *cratos* (pouvoir), qui ne sont guère faciles à articuler tant ils semblent incompatibles. Notre modèle libéral les associe en les limitant : pas trop de *demos* (mais des élus), pas trop de *cratos* (mais une division des pouvoirs). C'est un équilibre instable et toujours décevant. Il suscite deux tentations inverses. Celle de la démocratie radicale, incarnée par Mélenchon, qui aspire à moins de pouvoir (et plus d'horizontalité), et celle de la démocratie illibérale, représentée par Marine Le Pen, qui prône plus d'efficacité du pouvoir (sécurité, immigration, limitation du contrôle juridique...). Une même mesure, le référendum, aura chez eux deux sens différents : établir la participation civique à gauche ; booster la puissance politique à droite. Pour Marine Le Pen, le peuple est supérieur au droit ; pour Mélenchon, il est supérieur au pouvoir. Entre les deux, le projet de Macron est celui d'une réforme de la démocratie libérale qui cherche à lui ajouter un peu de peuple (conventions citoyennes) et un peu de pouvoir (Europe, puissance). Cette trilogie correspond à l'évolution mondiale du terme de démocratie. Du côté des « démocraties » illibérales, ce qui prime, c'est l'efficacité du pouvoir pour le bonheur du peuple (au détriment des libertés et des droits). C'est le discours, né à Singapour, qui s'étend en Chine, en Russie, en Turquie... Du côté des démocraties « radicales » triomphe l'idée d'une extension des droits, des libertés et des identités individuels (même si c'est au détriment de l'intérêt général et national).

L'un des piliers de la démocratie libérale est l'affirmation du progressisme, or Emmanuel Macron, dans son interview au « Point », semble y renoncer au profit d'un « progrès du quotidien ».

Je note un net infléchissement du macronisme. Le progressisme, c'est la conviction d'un sens de l'histoire mondiale vers plus de prospérité, plus de droits, plus de liberté, et donc plus de bonheur. Tous les obstacles à cette marche triomphante doivent être balayés comme inadaptés. L'idée de « progrès du quotidien » est bien plus prudente. Elle rejoint à certains égards la thématique du « pouvoir d'achat » de Marine Le Pen, à condition de bien comprendre que le mot important de ce slogan n'est pas « achat », mais « pouvoir ». Le cœur de la crise démocratique est le sentiment de dépossession. On ne maîtrise plus grand-chose dans sa vie, dans son travail, dans les choix politiques. La mondialisation, l'e-médiatisation, l'empire du droit, la complexification des enjeux : tout cela construit des murailles d'incompréhension et d'impossibilité qui précarisent les parcours de vie, parfois déjà fragiles. Ce sentiment d'impuissance se transforme en colère quand il perçoit qu'on a présenté comme progrès ce qui n'était en vérité que saccage : désindustrialisation, délocalisations, négation des frontières, immigration impensée, pédagogisme, fragmentation de la puissance publique, mise en péril du cadre commun au nom de l'« inclusion »... Le retour du tragique et de la guerre met à mal le progressisme naïf sans qu'il faille pour autant désespérer du progrès.

Emmanuel Macron définit la crise de la démocratie comme une « crise du courage politique ».

Partagez-vous ce diagnostic ?

S'il suffisait du courage ! Je me méfie du mélange des genres entre morale et politique. D'ailleurs, le courage est une vertu qui n'est pas toujours morale : un terroriste est courageux ; Poutine est courageux... Bref, le courage ne nous dit rien de son objet. J'ajoute que faire de la politique est en soi courageux. Accepter de s'exposer aux attaques, au mépris et à l'ingratitude de ses concitoyens : voilà qui force mon admiration. Et je m'étonne qu'il y ait encore tant de personnes pour choisir cette vie. On dira que c'est parce qu'ils ont le goût du pouvoir. Certes, il en faut, mais il faut aussi le sens du service et « l'amour des gens », sans quoi cette fonction serait insupportable. Plutôt que du courage, je dirais qu'il faut de la prudence, au sens d'Aristote, c'est-à-dire la capacité de mettre en œuvre les bons moyens pour parvenir aux bonnes fins. Cela vaudrait d'ailleurs pour le citoyen autant que pour l'élu. La prudence, c'est la sagesse du « comment faire ? ».

Quelle serait la solution à l'égard de la proportionnelle, thème porté par Marine Le Pen et promesse de campagne d'Emmanuel Macron ?

Il faut là choisir entre deux inconvénients. D'un côté, il est clair que le RN n'est pas assez représenté à l'Assemblée. D'un autre côté, la proportionnelle reste un risque dans la quête d'une majorité. Mais surtout, ce système de scrutin, même aux deux tiers, produit des députés hors-sol, sans ancrage territorial. Leur

désignation relève d'une pure logique d'appareil. Pourtant, s'il faut faire un choix, l'anomalie principale me semble être aujourd'hui l'absence du RN.

La tradition française peut-elle s'accorder à une coalition qui semble s'imposer, après les législatives ?

On loue la formule allemande, qui repose sur la culture du compromis, mais qui a un désavantage, en cas de crise non prévue par la plateforme commune. En comparant les programmes, je ne vois pas sur quoi pourraient porter des accords de gouvernement. Tout au plus pourrait-on décider de sujets de référendum, sur les retraites - pour se rapprocher de la gauche et des syndicats -, sur l'immigration, comme l'avait proposé Valérie Pécresse. Mais la tradition française consiste à négocier sur des circonscriptions plutôt que sur des idées.

La pandémie semble avoir ancré chez les deux candidats l'idée dominante de l'État protecteur. N'est-ce pas là l'autre grand tournant ?

J'avoue qu'en entendant les candidats dire : je veux protéger les Français, j'ai toujours un petit frisson de crainte. Ce fut certes indispensable et efficace dans la crise du Covid-19 : cela a sauvé des vies et des emplois ! Il convient pourtant toujours d'ajouter que, à côté de l'État protecteur, il faut l'État émancipateur. C'est la formule de Paul Valéry : « Si l'État est fort, il nous écrase ; s'il est faible, nous périssons. » Et l'État est aujourd'hui assez fort pour empêcher, mais trop faible pour inciter : il s'est déshabillé de sa puissance, fragmenté en de multiples cercles de décision et d'agences concurrentes ; il s'est soumis à des abus de contre-pouvoirs qui, focalisés sur leurs prérogatives, en viennent à oublier l'intérêt général. Les préfets, par exemple, n'ont plus d'autre pouvoir que de réunir les acteurs locaux autour d'une table. Un ancien préfet me citait le cas d'une négociation avec les syndicats dans une usine en faillite interrompue par les huissiers envoyés par l'Urssaf. Échec assuré ! L'impuissance publique est vraiment le cœur de la crise.

23 avril (Le Point)

https://www.lepoint.fr/editos-du-point/le-vote-musulman-est-il-vraiment-decisif-22-04-2022-2473054_32.php

Le « vote musulman » est-il vraiment décisif ?

CHRONIQUE. La France est un pays laïque et c'est tant mieux, mais le vote communautaire y existe et parfois pour de mauvaises raisons.



par *Kamel Daoud*

Publié le 22/04/2022 à 21h00

Si l'information demande à être certifiée, elle est déjà une conviction source d'une paradoxale fierté en Algérie et dans les pays dits « arabes » : **les Français d'origine maghrébine ont voté à une écrasante majorité Mélenchon**. C'est ce qui, au final, fait la force **du mouvement des Insoumis** (il regroupe les reclus des identitaires) et sa faiblesse : **il est, d'une manière ou d'une autre, un vote identitaire et Zemmour en a pâti**.

Mélenchon a réussi à se placer comme défenseur des musulmans ou, du moins, comme n'étant pas leur ennemi automatique. Simpliste comme raccourci, mais efficace pour identifier le candidat aux yeux de certains. On rappellera vainement que voter Mélenchon pour cette raison n'est pas un programme politique, ce candidat bénéficie d'une sorte de récompense qui se solde par un « vote-sanction musulman » mou contre les autres. Les autres étant les extrêmes droites.

« **Faire basculer l'élection** ». Un « **vote musulman** » **refuznik en quelque sorte**, un vote identitaire et donc sans lendemain ni utilité, sauf celle de l'affirmation d'une présence, mais qui, à cause des calculs du second tour, se retrouve chargé d'un coefficient décisif. Réel ou fantasmé ? On ne le sait pas, mais on admet déjà, pour certains dans la ferveur, pour d'autres dans le doute, que ce vote est important. Et sur cette importance présumée on greffe les questions de toujours : l'islam de France, le lobby maghrébin éternellement manquant, et même la potentialité d'un chantage communautaire contre les candidats du second tour.

« Elle a beau être la cible d'attaques pendant toute la campagne électorale, l'Algérie demeure une donne importante dans l'équation de la présidentielle française », affirme ainsi, sans précaution, un journal algérien qui reprend les vieilles convictions politiques locales : les musulmans de France sont un instrument politique algérien, l'Algérie est le centre des élections françaises. On conclut alors, trop vite, que *« les candidats en lice pour le second tour sont conscients que, quoique minoritaires, les Français d'origine algérienne peuvent faire basculer l'élection ».*

Le vote musulman (expression maladroite et dangereuse) sera-t-il donc important ? Cela flatte l'ego communautaire, mais, à cette vertu indirecte d'éveiller enfin un électorat au droit et au devoir de la participation, il faut poser un bémol : souvent les raisons premières de la participation restent sans conséquences. **Le vote musulman est encore vécu, par ceux qui s'en réclament, comme un instrument pour sanctionner, comme la marque d'une adhésion par l'affect et non à un programme. Il confirme la culture de la réaction et non celle de l'action et fait peut-être encore appel à la communautarisation plutôt qu'à l'intégration.**

Séparatiste. La France est un pays laïque et c'est tant mieux, mais le vote communautaire y existe et parfois pour de mauvaises raisons : il est sollicité ou condamné et cela ne le sert pas. Il peut peser mais il reste un poids mort, il est reconnu mais il gagnerait à se refuser à cette reconnaissance qui le fige. Il est un moyen d'intégrer et de construire la République mais **le solliciter pour sa différence est aussi un risque. Pour le moment, le vote musulman n'est voulu ouvertement comme musulman que par les islamistes et leur internationale.** Ils en devinent l'enjeu, le coefficient séparatiste qu'ils peuvent instrumentaliser dans ce pays qui les obsède par sa laïcité. *« Les Arabes français sont comme de l'écume », s'écrie une célèbre*

présentatrice télé, figure de cette internationale, qui déplore que ces « millions » n'influent pas sur « la scène politique française » et ne prennent pas la peine de voter, « dispersés et le cœur éparpillé ».

Et c'est tout le paradoxe du vote musulman : nié, il ne servira ni à la démocratie ni à construire la République, mais, encouragé dans sa forme communautaire, il ne fera que valider une séparation, servir au repli sur soi et à l'identification par le confessionnel et non par le républicain. Finalement, le sens que prendra ce vote, pour les années prochaines, est presque plus important que sa valeur statistique. C'est ce sens susceptible de détournement qui intéresse les islamistes, les communautaristes et ceux qui croient se venger de leur sort en se vengeant sur un pays entier.

23 avril (Le Figaro)

<https://www.lefigaro.fr/actualite-france/les-mathematiques-reviennent-en-grace-au-lycee-20220422>

Le Figaro, samedi 23 avril 2022 470 mots, p. 14

Société

Les mathématiques reviennent en grâce au lycée

Emmanuel Macron a annoncé que, en cas de victoire, il réintégrerait la matière dans le tronc commun dès septembre.

Kenigswald, Maud

ÉDUCATION Déconsidérées sous le dernier quinquennat, les mathématiques pourraient connaître leur grand retour dans le tronc commun au lycée dès septembre. Un **rétropédalage** promis par Emmanuel Macron au micro de France Inter vendredi matin, en cas de réélection. Syndicats, professeurs et parents d'élèves pointent cette volte-face comme un aveu d'échec.

À la rentrée 2018, la réforme du baccalauréat, menée par le ministre de l'Éducation nationale, **Jean-Michel Blanquer**, **supprime les filières S, ES et L en voie générale pour les remplacer par un tronc commun** assorti de plusieurs spécialités au choix. Histoire-géographie, langues vivantes, sport... **Le tronc commun contient de multiples matières fondamentales mais, surprise, pas de trace des maths.** Après de nombreuses mobilisations du monde éducatif, doctoral et même, plus récemment, des patrons d'entreprises, **le président-candidat a changé d'avis et espère désormais que la discipline puisse être inculquée à l'ensemble des lycéens.** « **La quasi-disparition des mathématiques constituait une grossière erreur** que reconnaît enfin Emmanuel Macron », tance Claire Guéville, secrétaire nationale en charge des lycées au Syndicat national des enseignements du second degré, le Snes. « **Outre les calculs, les maths apprennent aux enfants à construire un raisonnement** », abonde Rodrigo Arenas, représentant de la FCPE, la fédération des conseils de parents d'élèves.

Problème de calendrier

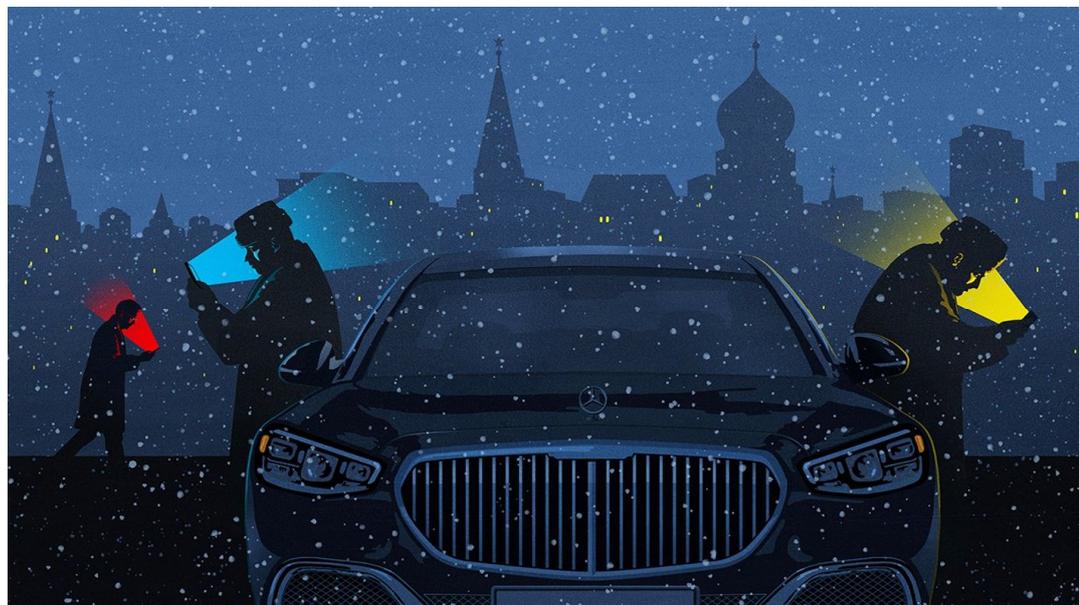
Concrètement, le revirement se traduirait par l'ajout d'une heure et demie de mathématiques pour tous les élèves de première n'ayant pas opté pour la spécialité. Si le ministère de l'Éducation nationale assure que rien n'est encore acté, puisqu'il s'agit d'une promesse de campagne, Jean-Rémi Girard, président du Syndicat national des lycées et collèges (Snalc), confie qu'une audience avec le Conseil supérieur des programmes s'est tenue il y a plusieurs semaines déjà. Malgré tout, le calendrier inquiète : cette mesure dépend du résultat du scrutin dimanche. Si Emmanuel Macron est réélu, il faudra encore attendre la formation du nouveau gouvernement. « Nous sommes habitués à réagir rapidement », jure-t-on au ministère de l'Éducation nationale. Mais, pour certains, cela semble déjà trop tard. « Ma fille a passé trois mois à arrêter ses choix d'options, nous en avons parlé tous les soirs, cela lui a généré énormément de stress et maintenant qu'elle y voit plus clair, elle devrait tout modifier », déplore Stéphanie, mère d'une élève de seconde. Claire Guéville, du Snes-FSU, renchérit : « Nous constatons les défauts de la réforme depuis des mois, sinon des années, et ils attendent le dernier moment pour accéder à nos requêtes, ce qui rend difficile l'organisation de la rentrée ! » Reste enfin la question du programme. « Le niveau s'avérera sûrement bas mais cela demande quand même de la préparation pour créer une structure de cours, en fonction des indications, qui ne sont pour l'instant même pas parues », souligne Rémi Chautard, professeur de mathématiques.

23 avril (The Economist)

https://www.economist.com/1843/2022/04/22/the-russian-elite-doesnt-seem-to-care-about-the-invasion-of-ukraine?utm_content=article-link-2&etear=nl_today_2&utm_campaign=r.the-economist-today&utm_medium=email.internal-newsletter.np&utm_source=salesforce-marketing-cloud&utm_term=4/22/2022&utm_id=1142334

The Russian elite doesn't seem to care about the invasion of Ukraine

As a live-in tutor, I've watched rich families adapt to Vladimir Putin's war



Apr 22nd 2022

By Anonymous

One thing I've learned about Russian businessmen from teaching their children is that they don't give much away. I once spent an entire summer with a family without working out what my employer did for a living. Most things are concealed beneath a patina of brusque charm and competence.

When Russia invaded Ukraine I saw a small crack in this façade. My current boss is a commodities trader who lives in a prosperous city outside Moscow. Before work starts each morning his chauffeur drives us to the gym in a Mercedes-Maybach. We usually spend the ten-minute journey having an animated discussion about the brutal training regime we're about to be put through. He often sprints to the front desk as soon as we pull up.

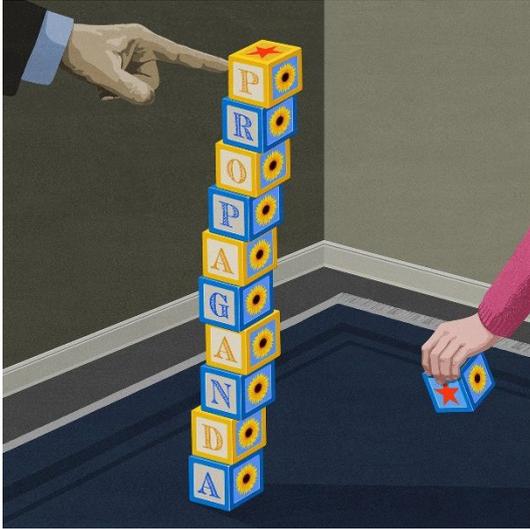
It was still dark when I met him by the garage on the morning of February 24th. We'd both seen the announcement about the start of the "special operation" in Ukraine. The Kremlin had ridiculed the American government's warning that Russia was about to invade its neighbour, so few people were prepared for it. My boss got into the car and sat in silence watching footage on his phone of tanks streaming across the border. When we arrived at the gym he sat there for another ten minutes, taking it all in. I'd never seen him be still for so long.

The word I heard over and over again was: "Why?"

I was in a bit of a daze myself. I worried about being kicked out of the country, then felt bad for being concerned about myself instead of Ukraine. I carried on with my usual teaching schedule and had an early supper – pork pie with gold-leaf topping – with the children and their nanny, Tatiana.

Tatiana is a short, warm-hearted middle-aged woman. She states with some pride that she has never left Russia; she says there's no need when she can travel with her mind via theatre and classical music. My lessons are often interrupted by her charming rendition of some Puccini aria. She's very good at sensing when the kids are lying to her, but these instincts seem to desert her when she's watching Russian tv.

That night, Tatiana insisted on having the news on during dinner. She kept trying to bring the conversation back to the situation in Ukraine; the children ignored her gambits. After eating, she led them off one by one for individual lectures.



I overheard snippets – “the Ukraine government and the Nazi Zelensky have been killing our Russian brothers in Donbas” – and was astonished at how quickly she had internalised the official line, which was still only a few hours old. Like the tv anchors, Tatiana began her justification of Russia's actions by explaining the birth of European fascism in the 1930s. Then she described the ensuing world war (sparing the eldest no detail of its horrors). Afterwards I asked the children what they made of it all, using English so that they could speak freely. They shrugged. “We were not really listening,” said one. I couldn't tell if he was simply being diplomatic.

Instagram was harder to ignore. The youngest child and I used to browse it together between lessons, flicking through videos of skateboarding or motorbike tricks. One evening during the first week of the war, a clip popped up in my student's feed of a Russian tank rolling over a civilian car. He gasped, put down his phone and began typing out the next paragraph of his essay in silence. It was the only time he had ever instigated an end to the breaktime.

The video showed a Russian tank rolling over a civilian car. He gasped and put down his phone

The family I live with weren't the only ones struggling to process what was happening. Most people didn't know what they were supposed to think. In cafés and bars around the city every conversation seemed to be about Ukraine. The word I heard over and over again was: “Why?”

After a few days my boss was back to his usual self at the gym. During one boxing session he remarked to our trainer that my punches were improving. “Soon you will be ready for Donbas!” he joked. The trainer snorted in appreciation.

I'm not sure how he regained his confidence, but I could tell that the official line on the war was gaining traction on him and others around me. Instagram stopped showing us videos like the one that had shocked my student, whether because of censorship or algorithms I'm not sure. After a few weeks the government banned the platform altogether.



Unlike everyone else in the house I read Western media, so saw the flurry of reports on sanctions. Obviously I'm not privy to private conversations, but the only impact of sanctions that I witnessed myself was when one of the children demanded her brother let her use his vpn – she wanted to set her phone's location to America and use ApplePay to buy things. As far as I can tell, the biggest inconvenience the family has faced so far is having to take their holiday in Dubai, not France.

Other rich families I know are worried that their sons may be conscripted, and are desperately trying to get them places in American and European universities. I've received many requests to read over application forms. One would-be student asked if I thought his chances would be improved by mentioning that his grandparents were Ukrainian. I said I didn't know.

The biggest inconvenience the family faced was taking their holiday in Dubai, not France

Café conversations have turned from confusion to cynical humour. The situation has affected people's spending power but it's not yet a catastrophe, for the urban middle classes at least. Over sushi with some friends the other day – most are fairly well-off and university-educated – one joked that it didn't matter that he was paid in roubles because he needed foreign currency only for socks and it was nearly spring. Humorous memes circulate about how little wealth a man needs these days to persuade a woman to have sex with him; one shows a woman removing her underwear in the passenger seat of a car and saying to the driver: "And you definitely have sugar at home?"

People often talk about shops closing; h&m seems to be the one that upsets people the most. Russia's isolation from the global economy has itself become a punchline. After Apple closed its doors some people started saying: "The latest iPhone in Russia is the one you have now." There is lively debate about which country to set your vpn to if you want to circumvent sanctions on the Russian banking system. The reason for all these sanctions is never discussed.

I try not to judge my friends for their lack of curiosity. Russians aren't the only people to be more interested in their own lives than in holding their government to account. But I do find it hard watching comedians and celebrities parrot the same set of lines on the war. I learnt a lot of my Russian from these people, and some of them feel almost like friends.



One of my favourite things to watch on Russian tv used to be a film called “Yolki”, which is broadcast every New Year’s Eve. It’s a rom-com (think “Love Actually” with the plots taking place across different Russian time zones) that gets a new sequel every year with the latest B-list celebrities. On December 31st I like to gather friends for caviar and a tipsy viewing. Sergey Svetlakov, a comedian, is a “Yolki” stalwart. Svetlakov once compared living in Russia to being stuck in the toilet of a second-class train carriage, but since the war he’s been criticising other celebrities for abandoning Moscow. Polina Gagarina, a pop star who contributed to the soundtrack of one of the “Yolki” films, sang at Putin’s war rally in March.

It took a while, but nearly everyone is now sticking to the script

The influencers are even worse. Funny TikTok stars like Young Gupka, who my students love, have posted videos of themselves reading almost identical patriotic statements of support for the peacekeeping troops in Ukraine. It took a while, but nearly everyone is now sticking to the script.

Since February 24th I’ve had only two conversations during which people unambiguously opposed the war. The first was with a taxi driver a few days after the invasion started. He expressed disbelief that any Russian could point a gun at a Ukrainian, given the countries’ shared history. When I pointed out that Russians had taken Crimea at gunpoint in 2014, he dismissed that as “different” without elaborating how. Then he continued to rail against the “Big Boss” – Russia’s president, Vladimir Putin – and all his bad decisions.

The second conversation was with a barber I saw shortly after the invasion. “It is terrible,” he said. “Nobody can want this!” The next time I saw him he was worried about how the situation would affect his income, and the extra hours he’d have to work to make his mortgage repayments. He put the blame squarely on Putin, who was behaving “like a bored baby wanting attention”. By the time of our third conversation, the barber seemed to have become more resigned to the situation, and quipped that his unglamorous Kia was more like a Mercedes now that car imports have halted. The impulse to joke, like the war, doesn’t seem to be ending.

The writer is in Russia. Some details have been changed

22 avril (Die Welt)

<https://www.welt.de/kmpkt/article238189905/Berufsleben-Lieber-arbeitslos-als-unzufrieden-So-denkt-Generation-Z.html>

KMPKTARBEITNEHMER MIT ANSPRÜCHEN

Lieber arbeitslos als unglücklich im Job – so denkt die Generation Z

Von Alexandra Beste



Arbeitgeber aufgepasst! Die Generation Z definiert die Berufswelt neu

Quelle: Unsplash/Brooke Cagle

Schluss mit klassischen Arbeitsmodellen: Laut den Ergebnissen einer globalen Studie setzen junge Beschäftigte der Generation Z andere Prioritäten im Job als ihre Vorgänger. Im Fokus stehen Flexibilität und Wohlbefinden.

O

b mit skurrilen Dating-Trends, neumodischen Jugendbegriffen oder

einfallsreichen Fashion-Ideen: Die heranwachsende Generation Z sorgt in vielen Lebensbereichen für ein Umdenken. Geboren zwischen 1997 und 2012, mischen nun die ersten Jahrgänge auch den Arbeitsmarkt auf.

Laut der Auswertung einer globalen Studie des Personaldienstleiters Randstad haben junge Arbeitnehmer der „Gen Z“ sowie der Vorgängergeneration Y – auch Millennials genannt – eine grundlegend andere Berufseinstellung als Beschäftigte, die bereits seit 20 oder 30 Jahren im Berufsleben stecken. Insgesamt 35.000 Menschen aus 35 Ländern im Alter zwischen 18 bis 67 Jahren nahmen an der Umfrage teil.

Bevor wir dir aber verraten, welche Prioritäten junge Arbeitnehmer im Job setzen, wollen wir dich etwas fragen:

Glücklich sein ist Priorität Nummer eins für die Generation Z

Junge Menschen wollen vorrangig eins: ein erfülltes Leben. Zumindest laut den Ergebnissen der Randstad-Umfrage. Entscheidend ist dabei der richtige Job. Jeweils 56 Prozent der Gen Z sowie 55 Prozent der Millennials sagten, sie würden eine Arbeitsstelle aufgeben, wenn diese sie daran hindere, ihr Leben zu genießen. Etwa 40 Prozent in beiden Gruppen hätten bereits einen Job gekündigt, weil er nicht zu ihrem Lebensstil passte. Und sogar 40 Prozent der 18- bis 24-Jährigen wären lieber arbeitslos statt unglücklich in ihrem Job.

Die neue Bevölkerungskohorte leitet damit einen Paradigmenwechsel ein; bislang setzten Arbeitnehmer eher auf Jobsicherheit. So würden gerade mal 30 Prozent der Studienteilnehmer zwischen 35 und 67 Jahren das Risiko eingehen, arbeitslos statt unglücklich zu sein.

Aber worauf genau kommt es 18- bis 34-Jährigen im Beruf an?



Flexibilität, Diversity und Nachhaltigkeit sind für junge Arbeitnehmer besonders wichtig

Quelle: Getty Images/Luis Alvarez

Junge Beschäftigte fordern zum einen Flexibilität. 40,5 Prozent der unter 35-Jährigen wollen laut Umfrage die Möglichkeit haben, im Homeoffice zu arbeiten, 45,5 Prozent möchten ihre Arbeitszeiten mitbestimmen. Wer als Arbeitgeber diesen Wünschen nicht nachkommt, hat schlechte Karten: Mehr als ein Drittel der Generation Z – auch „Zoomer“ genannt – hätten nach eigenen Angaben bereits einen Job wegen starrer

Arbeitsstrukturen gekündigt, im Vergleich zu nur 16 Prozent der sogenannten „Babyboomer“ (zwischen 55 und 67 Jahre alt).

Zudem orientieren sich Arbeitnehmer bei ihrer beruflichen Entscheidungsfindung immer mehr nach ihren persönlichen Werten. Fast die Hälfte der 18- bis 24-Jährigen würde es etwa ablehnen, bei einem Unternehmen zu arbeiten, das weder Chancengleichheit noch Diversity, also Vielfalt, aktiv fördert. Eine Einstellung, die 46 Prozent der befragten Millennials und 43 Prozent der 35- bis 44-Jährigen vertreten, aber nur 33 Prozent der über 55-Jährigen.

Neben Diversity steht auch Nachhaltigkeit im Fokus. Etwa jeder zweite Befragte der Generation Z würde ein Jobangebot von einem Unternehmen abweisen, das keine Umweltziele verfolgt. Damit liegen die 18- bis 24-Jährigen weit über dem generationsübergreifenden Durchschnitt von 39 Prozent.

Generation Z und Millennials sind bereit, für ihren Traumjob zu schaffen



Beschäftigten zwischen 18 und 24 Jahren ist ein fachliches Fortkommen im Beruf wichtig

Quelle: Unsplash/Christin Hume

Bevor jemand aber das Wort „faul“ in den Mund nimmt: Die Anforderungen der jüngeren Generationen lassen sich nicht mit einer schlechten Arbeitsmoral gleichsetzen. Drei Viertel der jüngsten Befragten gaben an, dass Arbeiten ein wichtiger Bestandteil ihres Lebens sei – eine wesentlich höhere Anzahl als bei den älteren Studienteilnehmern.

Vier von zehn Millennials und Zoomern würden zudem eine Reduzierung des Gehalts in Kauf nehmen, wenn sie das Gefühl hätten, durch ihren Beruf einen gesellschaftlichen Beitrag zu leisten. Eine Auffassung, die nicht jeder teilt: Gerade mal ein Viertel der älteren Berufstätigen würde eine höhere Bezahlung gegen eine sozialorientierte Tätigkeit austauschen.



Das soziale Engagement hat bei vielen jungen Arbeitnehmern einen höheren Stellenwert als das Gehalt

Quelle: Unsplash/Redd

Die Studienergebnisse zeigen auch, dass 18- bis 35-Jährige bereit sind, sich für ihre berufliche Weiterentwicklung zu engagieren. Eine deutliche Mehrheit aller Studienteilnehmer gab an, dass zusätzliche Schulungen wichtig für die Karriere seien (76 Prozent). Die größten Befürworter solcher Trainingsmöglichkeiten waren allerdings die Generationen Y und Z (80 Prozent). Dabei stehen technische Kompetenzen und sogenannte „soft skills“ (soziale Kompetenzen) wie etwa Kommunikation und Führungsqualitäten im Fokus beider Gruppen.

Durch die Umfrage wird vor allem eins deutlich: Arbeitgeber müssen sich an eine neue Arbeitnehmerkohorte anpassen. Denn diese hat hohe Anforderungen – und ist bereit, den Job zu kündigen oder zu wechseln, wenn es ihnen im Beruf nicht gefällt.